

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

ⵎⵓⵍⵓⵔ ⵎⵓⵎⵎⵉⵔⵉ ⵓⵏ ⵜⵉⵣⵓⵣⵓ
ⵕⵓⵏⵓⵏⵓ ⵏ ⵙⵓⵎⵎⵉⵔⵉ ⵏ ⵙⵓⵎⵎⵉⵔⵉ
ⵕⵓⵏⵓⵏⵓ ⵏ ⵙⵓⵎⵎⵉⵔⵉ ⵏ ⵙⵓⵎⵎⵉⵔⵉ

UNIVERSITÉ MOULOUD MAMMERY DE TIZI-OUZOU
FACULTÉ DES LETTRES ET DES LANGUES
DÉPARTEMENT LANGUE ET CULTURE AMAZIGHES



جامعة مولود معمري - تيزي وزو
كلية الآداب واللغات

N° d'Ordre :

N° de série :

Mémoire en vue de l'obtention
Du diplôme de master II

DOMAINE : Linguistique

FILIERE : Linguistique et didactique

SPECIALITE : Langue et culture Amazighes

Titre

**Essaie de traduction des contes de « la bécasse » de Guy de
Maupassant du français vers le kabyle**

Présenté par :

MESBAH Smail

MESBAHI Kamilia

Encadré par :

CHEMAKH Said

Jury de soutenance :

Président : BOUYOUCHEF Souhila, MCA, D.L.C.A, UMMTO

Encadreur : CHEMAKH Said, MCB, UMMTO,

Examineur : HADAD Samir, MCB, D.L.C.A, UMMTO

Promotion: 2021/2022

Laboratoire d'aménagement et d'enseignement de la langue amazighe



Sommaire

Introduction générale.....	08
Chapitre I : La définition des concepts de la traduction.....	11
Chapitre II : La traduction des huit contes.....	24
Conclusion générale.....	71
Bibliographie.....	73
Annexes.....	74
Résumé en Tamazight.....	75
Table des matières.....	130

Remerciements

j'adresse nos remerciements à notre promoteur Said Chemmakh qui a dirigé ce mémoire.

Nous tenons à lui exprimer nos remerciements pour sa disponibilité et ses précieux conseils qui ont fait progresser cette étude.

Nous tenons à remercier les membres du jury qui ont accepté d'évaluer ce travail.

Nous remercions, aussi, mes parents qui m'ont permis de longues études et mes amis qui m'ont aidé et soutenu durant la réalisation de ce travail.

Smail, Kamilia

Dédicaces

**Je dédie ce présent ouvrage à mon chère père et chère
maman ainsi que mes sœurs et mes cousins et cousines sans
oublier mes chères oncles Meziane et Djaouad et vava Moh
et son fils Mostapha et Mon Akli.**

**Comme je dédie aussi à tous mes amis et camarades
de classe en tête Lynda et Kouciela.**

Smail

Dédicaces

Je dédie ce travail à :

Mes parents qui m'ont toujours encouragé à faire mes études du cycle primaire jusqu'à la fin ; mes frères, mes sœurs et mon fiancé qui étaient toujours a mes côtés ; ainsi que mes amis.

Kamilia

Introduction générale

Introduction générale

La traduction est le passage d'une langue source à une langue cible, elle nécessite de nombreux domaines qui s'élèvent des sciences du langage et aussi des domaines liés à la culture. La langue est composant principale dans la traduction dépend fortement, et c'est une spécialité de la description du langage humain, elle est un système de signes linguistiques qui permet la communication entre les individus.

Sur cette question M.Guidère affirme que : « *Le développement de de la traduction au cour du 20^{ème} siècle est quasiment indissociable de lui de la linguistique* »¹.

Et selon E.Mounin : « *La traduction ; donc est un contact de langue ; est un fait de bilinguisme* ».²

La traduction est considérée par E.Lantri : « *Comme un mode de communication entre les humaines* ».³

Vinay et Darbelnet ont dégagé les différents procédés de la traduction qui sont direct ou indirect (l'emprunt, le calque, la transposition) qui détails notre analyse. Ont travaillé dans l'objectif de produire : « *Une théorie de la traduction reposant à le fois sur la structure linguistique est sur la psychologie des sujet parlants* ».⁴

La traduction est basée sur des œuvres littéraires et initiatives personnelles. L'histoire de la traduction kabyle est divisée en deux étapes principales:

La première étape remonte au colonialisme lorsque les soldats français en kabyle et le deuxième étape ce situe principalement après l'indépendance de l'Algérie.

Parmi les ouvrages traduits, on trouve ceux écrits en arabe, par exemple « Rroman » de Taher Water, traduit par Wettas Ben Dadda en 1998.

¹ MATHIEU.G, « Introduction à la traductologie 2^{ème} édition, Paris, De Boeck, 2010, p.20.

² MOUNIN.G, « Les problèmes théoriques de la traduction, Paris, Gallimard, p.4.

³ LANTRIE, « Traductologie : littéraire comparée, Alger, Casbah, 2006, p.24.

⁴ VINAYJ.P et DARBELNET.J, « Stylistique comparée du français et de l'anglais, Paris, Dider, 1958, p.26.

La problématique

La traduction kabyle joue un rôle majeur dans la reconstruction de la langue amazighe car elle nous permet d'explorer des cultures dans divers domaines et nous fournit de nouvelles informations et terminologie lors de la traduction des textes écrits dans d'autres langues, malgré le fait qu'il y a parfois des difficultés lors de la traduction d'une langue vers le kabyle.

Nous élaborons notre problématique comme suite : Quelle sont les difficultés rencontrées dans notre essai dans la traduction de ces huit contes vers notre langue maternelle?

Les hypothèses

La traduction kabyle est un peu avancée et pour cela nous faisons certaines hypothèses :

- La langue kabyle n'est pas bien maîtrisée, et le traducteur utilise généralement toutes les opérations de traduction.

- Il est difficile d'appliquer toutes les opérations de la traduction pour traduire de la langue kabyle par exemple vers le Français.

Le Choix du sujet

Vue la grande difficulté dans la traduction franco-tamazight mon ambition s'est portée sur la recherche des moyens adéquats pour la promotion de la langue tamazight.

Quand au sujet des contes de la Bécasse écrit par Guy de Maupassant est un thème romantique qui donne une inspiration.

Pour l'amour de tamazight, nous nous sommes engagés à déployer tous nos efforts pour qu'un jour tamazight trouve sa place dans l'échiquier mondial.

Les difficultés rencontrées

Lors de notre recherche, nous nous sentions en pleine action dans l'histoire. Nous nous sommes infiltrés complètement dans les événements avec une mise en place totale des différents personnages.

Par contre les différents obstacles rencontrés se rapportent au manque de mots de vocabulaire en tamazight ainsi que des infrastructures pédagogique, laboratoires et bibliothèque, etc

Dans notre travail qui nous avons rencontrés des difficultés de traduire quelques termes ou quelques expressions.

La demarche de travail

Notre modeste travail compose de deux parties differentes:

- Le premier chapitre qui est la partie théorique qui consiste à définir quelques concepte qui ont liés à la traduction, puis on va trancher sur un aperçu historique de la traduction.
- Le deuxième chapitre a pour un essaie de la traduction vers notre langue maternelle « le kabyle » les huit conte de « la becasse » de Guy de Maupassant.

Chapitre I : La définition des concepts de la traduction

Introduction

Dans ce chapitre, nous abordons des concepts clés qui facilitent la lecture de notre mémoire et la réalisation de notre travail. Vu que la notion de traduction a un poids important dans tout notre travail. Il est lié à toutes les méthodes et procédures sur lesquelles l'auteur s'est appuyé dans le processus de traduction et l'étude des systèmes linguistique français et le kabyle.

Il ya des différences entre les langues culturellement, G. Mounin souligne : « Admet aujourd'hui qu'il ya des « cultures » ou des « civilisations » profondément différentes, mais autant de « monde » « réels différents ».⁵

1. Les éléments introductifs

1.1. Qu'est ce que la traduction

La traduction est l'une des types distincts qui exigent que les arts littéraire en procèdent une grande de compétence, et aussi c'est le transfert des mots et des phrases d'une langue à une autre, a fin de diffuser des informations et des et des études entre différents pays du mondes. Elle à joué un rôle majeur dan le développement de la science par lequel la traduction à transféré le patrimoine culturel à l'humanité.

La traduction à contribué à informe les peuples des réalisations d'autres peuples. La traduction est vu par certains comme un art, parce que chacun comment il conçoit le message source qui est l'étape première dans la traduction, c'est cette différence dans la compréhension du discours original.

Vinay et Dardelant soulignent que : « *Il est possible de comparer plusieurs traduction d'un même original* ».⁶

Certains autres soulignent la spécificité scientifique de la traduction : « La traduction est un art. La traduction est une science ».

La traduction consiste à transférer un message d'une langue vers l'autre ; selon I.OSKI Depré : « *La traduction est la transformation du texte exprimé par les moyens de la langue de départ, en texte exprimé par les moyens de la langue d'arrivée* ».⁷

⁵ MOUNING, op.cit, p.59.

⁶ VNAYJ.P et DARBELNET.J, op.cit, p.23.

La traduction est le processus de la transfert d'un contenu écrit, visuel ou audio de la langue source vers la langue cible dans un transfert sonore loin de toute distorsion du sens à transmettre.

1.2. Les théories descriptives de la traduction

Selon : « A la différence des premières, les théories descriptives de la traduction ne fournissent de jugements de valeur qu'en dernière instance, car leur but est essentiellement de rendre compte de l'opération « traduisante ». Elles diffèrent des théories prescriptives, par conséquent, en ceci qu'elles partent des traductions et des paratextes (préface, propos) des traducteurs pour tenter de saisir les opérations, les transformations subies par le texte lors du passage d'une langue à l'autre ainsi que le projet du traducteur. Il leur arrive parfois, cependant, de décrire des procédés traductifs dans le dessein non seulement d'éclairer, mais de guider le traducteur dans sa pratique, de lui de lui fournir un modèle. »⁸

1.2.1. Les précurseurs

Appartiennent à cette catégorie, essentiellement, les théories issues de la linguistique, par conséquent modernes, bien que déjà chez un Saint Augustin, (354.430 ap J.C) on trouve les premières tentatives pour décrire sinon la traduction, du moins les phénomènes linguistiques qui lui sont liés.⁹

En effet, Saint Augustin dans *De magistro*, *De doctrina* et dans les *Enarrationes ad psalmos* propose une méthode de traduction qui repose sur les caractéristiques du mot et de sa fonction de représentation, méthode fondée sur la théorie aristotélicienne du signe.

Ainsi, le signe est composé de la signification, construction de l'esprit dérivée de la perception du réel, et du sonus, groupe de sons qui y est associé. Leur rapport est arbitraire.

Les conséquences du caractère arbitraire du signe sont au nombre de trois :

- On ne peut connaître les mots sans avoir une expérience directe ou indirecte de ce qu'ils signifient ;

- Plusieurs sons peuvent avoir une seule signification (c'est la case de synonyme. Par exemple : le nom et le mot (*nomen*, in *De magistro*) ;

⁷ OSEKI. DEPRETI, « Théorie pratique de la traduction littéraire, Paris, Armand Colin, 1999.p.12.

⁸ Ibid .45

⁹ Ibid. p 45

- Plusieurs significations peuvent être exprimées par un seul sonnet (c'est le cas de la polysémie).¹⁰

1.2.2. La théorie du polysystème

C'est les années soixante-dix ont vu une baisse d'intérêt de la part des linguistique français pour les questions de la traduction, des chercheurs de l'université de Tel-Aviv Evenzozo, Gideon Toury), par ailleurs, poursuivent des recherches systématique dans lesquelles le système littéraire et le système transrationnel trouve une place importante dans la mesure où cette théorie n'est pas très connue en France, on s'attardera quelque peu sur sa présentation.¹¹

1.3. Traduction et langage

Avec le xx^{ème} siècle et l'essor très rapide de science humaines, en particulier de la linguistique la traductologie selon les termes de Jean-Hend Ladmiral prend un aspect nettement linguistique et pédagogique puisqu'on peut décrire les traductions, notamment à partir des langue à une autre, le membre de ces théorie étant très important, recouvrant tous les aspects de la langue, force est de nous restreindre à quelque exemples qui appariaient représentatifs.¹²

1.4. Les procédés de la traduction dans l'œuvre

1.4.1. L'emprunt

L'emprunt est le fait d'utiliser dans une langue.

Selon Berkai : « *L'emprunt linguistique peut être défini comme étant un transfert d'un signe linguistique entier ou d'une partie de ce signe d'une langue à une autre langue* ». ¹³

J. Dubois et al : « *Il y a emprunt linguistique quand un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B (dit langue source) et que A ne possédait pas. L'unité ou le trait emprunté. L'unité ou le trait emprunté est lui-même appelés emprunts* » ¹⁴

Nous allons monter des unités empruntées dans notre corpus dans le tableau suivant :

¹⁰ Ibid. p45

¹¹ Ibid. p 53

¹² Ibid. p 62

¹³ BERKAI. A, « Quell aménagement de l'emprunt amazigh », Asinag. volume N°03, Maroc, IRCAM, p.97.

¹⁴ DUBOIS.J. et al, 1994, p.177.

La bécasse	Page	Ayubub	Page
Le vieux	3	Amyar	48
Juge	4	anezzarfu	48
Rouler	4	Zlem	48
Intervalles	4	Azig	48
Irréguliers	4	Arlugan	48
Déssin	4	Unuy	48
Arme	4	Armeskil	48
Invariable	5	Armeskil	48
Détonations	5	Aseeseε	48
Précipiter	5	Sewllef	48
Exiger	5	Suter	48
Orateur	5	Amennay	48
Rigulier	5	Alugen	48
Date	5	Azemz	48
Humeur	5	Lxaṭer	48
Hableuse	5	Amzux	48
Vestibule	5	Tamart	48
Tordre	5	Zleg	48
Poing	6	Takrumt	48
Compagnie	6	Timidwa	49
Magnifique	6	Ucbih	49
Etonnés	6	Suken	49
Réceproquement	6	amsinnef	49
Ajuter	6	Gecceṭ	49
Coutume	6	Laewayed	49
Gérémonie	6	Tafulga	49
Crâne	7	Amelyiy	
Bouchon	7	Tadimt	
Épingle	7	Tantṭeft	
Équilibre	7	Amnekna	
Baton	7	Aεkkaz	
Balancier	7	Arerreḡas	

Croisés	7	Rzen	
Appareil	7	Acurmaḍ	
Loucher	7	Zlem	
Regaler	7	Dgef	
Chendelle	7	Inir	
Grillier	7	Seknef	
Graisse	7	Çhem	
Créper	7		

1.4.2. Le calque

C'est un type d'emprunt particulier, et le deuxième procédé linguistique de la traduction dans le calque ou emprunte à la langue étrangère le syntagme et ou traduit les éléments qui le composent littéralement.

Selon J.P. Vinay et J. Darbelnet : « ...les éléments qui le composent on aboutit, soit à un claque d'expression qui respecte les structures syntaxique de la LA en introduisant un mode expressif nouveau, soit à un claque de structure qui introduit dans la langue une construction nouvelle ». ¹⁵

La bécasse	page	Ayḅub	Page
Le roi des chasseurs	3	Agellid n yişeggaden	48
Mai, depuis cinq à six années	3	Lameena, seg xemsa ar setta iseggasen	48
Une paralysie des jambes le clouait à son fauteuil	3	Akraf n yiḍaren-is teḥbes-it deg ufutay-is	48
Il adorait les contes, les petits contes polissons,	3	Iḥemmel timucuha, timucuha timecṭaḥ n unecreḥ.	48
At aussi les histoires mais arrivées dans so entourage	4	Akk dayen d imezruyen n şşeḥ i as-d-yedran deg temnaḍt-is	49
Par les jours de soleil	4	Deg wussan n yiṭij	49
Des intervalles irréguliers	4	Deg uzigen arbuganen	49

¹⁵ VINAY.J.P et DARBELNET.J, 1958, p.47.

Du matin au soir	4	Seg şşbeḥ ar tmeddit	49
A l'automne au moment des chasses	5	Di lexrif, di lwaqt n şşyada	49
Une compagnie magnifique	6	Yiwet tmidwa tucbiḥt	49
J'en vois tomber un plus, une vraie pluie	6	Yakk ttwasuknen lameena sunsinnef	49
La graisse crépitait	7	Çhem iwecwec	49

1.4.3. La transposition

Ce procédé consiste à changer une partie du discours par une autre durant le passage d'une langue à une autre.

VINAY et Darbelnet définissent la transposition comme suite : « *Le procédé qui consiste à remplacer une partie du discours par une autre sans changer le sens du message* ». ¹⁶

Dans ce procédé on a pas emprunté les exemples parce que on a pas trouver les exemples dans le conte de la bécasse.

2. Les éléments théorique

2.1. Le sens objet de la traduction

Finalité de la langue élément central des rapports entre les hommes, le sens banal ou complexe, est également l'objet de la traduction. On a pu penser que celle-ci était un exercice portant sur deux langues et consistant à trouver dans l'une les mots et les structures grammaticales correspondant à ceux de l'autre. Les recherches sur la machine à traduire menèrent à l'étude des correspondances par paires de langues, à ce que l'on appelle, d'un lourd anglicisme, la grammaire contrastive. L'échec relatif de ces travaux est sans doute dû au fait que la traduction automatique ne s'est pas inspirée du monde opératoire de l'homme qui lui ne transpose pas un code en un autre mais appréhende et réexprime un sens, si l'on axe les recherches sur l'homme et la manière dont il procède, la question de savoir à quelle paire de

¹⁶ VINAY J.P et DRBELNET J, op.cit, p.50.

langues on s'attaque perd considérablement de son importance pour une théorie de la traduction alors que le sens en retrouve une de tout premier plan.

N'oublions pas que le besoin de traduction découle directement du besoin de communication et que celui-ci existe tout autant à l'intérieur d'une même langue où la communication se passe d'intermédiaire, qu'entre deux langues où la médiation du traducteur devient nécessaire.

2.2. Aperçu historique de la traduction

L'histoire de la traduction apparaît aujourd'hui comme une construction intellectuelle qui dépend largement de l'interprétation personnelle de l'historien.

Son origine les temps immémoriaux des livres sacrés où le peuple de Babylone ne parlait qu'une seule langue, forment un seul et même peuple. Puis un jour, ils décidèrent d'ériger une tour jusqu'aux cieux pour atteindre le paradis qu'est la tour de Babel, une porte vers le ciel. Ce mythe fut d'une fécondité remarquable et a inspiré des réflexions sur l'origine de la diversité des langues, la puissance de l'effort collectif, l'orgueil humain, la fonction civilisatrice de la ville et la totalisation du savoir. Il a servi de métaphore architecturale à des organismes transnationaux et multilingues.

Les traducteurs de l'antiquité consacrent un rôle de passerelle entre plusieurs langues, cultures et civilisations. L'histoire de la traduction est presque aussi ancienne que celle de la langue écrite. Dès que deux nations ont développé des langues parlées distinctes, elles sont également commencées à développer des méthodes de la traduction afin de pouvoir communiquer entre elles. Des documents historiques montrent que la traduction était civilisée dans l'Égypte et la Mésopotamie curdique «3eme page. Ce dernier a été constituée de deux entités ont parfois coexistés lutté entre elle avant d'accorder à des phases de dominations. A cette époque, la traduction avait un bat pratique : faire passer des informations importantes rapidement et efficacement. Bien que l'on ne sache pas grand-chose sur les personnes qui effectuaient les traductions dans ces premières civilisations, des études historiques et modernes ont permis de découvrir certains détails sur l'histoire. Plusieurs traces écrites des traductions trouvées dans l'Égypte ancienne, d'ailleurs il existe des preuves que la traduction écrite existait dans l'Égypte (2700-2200 av. J.C), ainsi le développement de l'écriture avait donc encore un long chemin à parcourir avant d'être introduit en Égypte.

Datant du III^{ème} siècle avant J-C, la traduction en grec de la bible hébraïque est la première traduction d'envergure dans le monde occidental, on peut citer aussi la Vulgate qui est une version latine de la bible composée d'une part en majorité des traductions faites à la fin du IV^{ème} siècle par Jérôme de Stridor.

La traduction et l'interprétation diplomatiques dans l'empire Ottoman est intimement liée aux drogmans. Ces personnages pourraient être considérés comme les pères-fondateurs de la traduction en Turquie. Cette histoire commence avec les premiers contacts et les premiers traités conclus avec les puissances occidentales.

En conclusion le rabbin juif Philon qui pensait que la langue de l'homme est incapable de contenir la parole divine, traduire donc librement la parole divine signifiait transmettre uniquement le sens compris.

A l'époque médiévale, la plupart des échanges se sont en latin. Les rois, les bourgeois clérés connaissent mal le français. Les traités scientifiques sont rédigés en latin, comme ceux de Joudain de Saxe. Les travaux scientifiques et techniques de moyen âge sont donc en latin.

Ce n'est qu'au XVII^{ème} siècle que commencer à apparaître une terminologie technique propre aux sciences.

Cependant, après la reprise par les chrétiens de la ville de Tolède en Espagne vers 1085, la traduction fut autorisée.

Après la chute de l'empire Romain sous les invasions de l'empire Ottoman, les arabes deviennent les principaux dépositaires du savoir gréco-romain qu'ils ont conservé par le biais des traductions effectuées par des érudits musulmans à l'image d'Ibn Rushd et ou de non musulmans comme Hunayn Ibn Ishaq et son fils Ishaq Ibn Hunayn.

Plus tard, les Européens se remettent enfin sur les rails du développement. C'était la renaissance à partir des cendres gréco-romaines. Ils se mirent alors à traduire de la langue arabe essentiellement la découverte le l'imprimerie aidant vers les langues du vieux continent.

La traduction a beaucoup changé au fil des ans des histoires. Autrefois, les traducteurs travaillaient de manière indépendante, sans avoir à faire face à la bureaucratie. Dans le monde d'aujourd'hui, c'est beaucoup plus compliqué, car la plupart des traducteurs sont employés par des agences de traductions ou des sociétés de traduction. Les traducteurs d'aujourd'hui faire face à la bureaucratie en plus de la traduction.

2.3. La traduction vers le berbère de Kabylie

Les premiers textes publiés remontent à 1858 (essai de grammaire kabyle) ; on peut citer « Agerfiw d ubara » (Le corbeau et le renard), « Izem d ubara (Le lion et le renard), etc. Ces derniers sont les premiers textes traduits et publiés.

Dans l'histoire de la traduction vers le berbère, Adolphe Hanoteau est un général français et auteur d'étude sur les kabyles, il a beaucoup travaillé sur ce domaine ainsi est le premier traducteur de catéchisme et extrait du nouveau testament en kabyle. Adolphe possède des excellents travaux d'ethnologie et sociologie kabyle.

En parallèle, plusieurs auteurs qui ont donné pour le berbère comme le berbérisant René Basset en 1883, les normaliens Boulifa et Bensdira.

Plus tard, dans les années 40 les berbéro-nationalistes traduiront des textes tels que l'internationale d'Engel Pottier « Ich hatte einen kamarad d'Umland »

Dès les années 50 jusqu'aux 70, la majorité des traducteurs vers le berbère ne concernera pas que les textes religieux chrétiens (la majorité sont produits par le Diocèse d'Alger XIX^{ème} siècle puis par le dépôt biblique. En générale, ils répondent aux soucis de l'Eglise.

A partir des années 70, Mouloud Mammeri sera vite relayé par le groupe d'étude berbère dans l'université Paris VIII. Ensuite une grande volonté d'insérer la langue et la culture berbère dans la modernité selon Salem Chaker en 1993 qui aimerait d'approprier les éléments fondateurs du patrimoine historique, culturel et éthique international.

Cela, il s'agit de montrer que le berbère est langue vivante et moderne puisqu'elle est apte à véhiculer la littérature universelle.

A l'initiation à l'écriture, Mr Chemakh Said en 1999 que idéologiquement, le choix des textes n'est pas neutre, il s'explique par la volonté de permettre l'accès à la littérature universelle et particulièrement occidentale, par le tranchement de la traduction et de l'adaptation.

2.4. Biographie de l'auteur

Guy de Maupassant est un écrivain et journaliste littéraire né le 05 Août 1850 au château de Miromesnil à Tourville-sur-Arques, il a un prix de l'Académie française en 1893 à titre posthume. Fils de Gustave de Maupassant et Laure Le Poittevin. Sa famille est venue de Lorraine (de Meuse), s'est installée en Seine-Inférieure au milieu de XIX^{ème} siècle. Guy passe le reste de son enfance dans la maison « Les vergues » une grande bâtisse du XVIII^{ème} siècle à Etréat. Fut un bon élève au lycée de Rouen qui admire la poésie à l'âge de 20 ans, s'engage volontaire à la guerre franco-prussienne. Maupassant passe à Fravert plusieurs métiers à titre de Marin ministre de l'Instruction publique... Il est inspiré par la chasse, son pseudonyme préféré est Maufriigneuse. Guy est mort le 06 Juillet 1893 à Paris.

2.5. La carrière littéraire et lyrique

Maupassant a débuté dans le journalisme et la littérature avec la présence de ses amis, publie quelques pièces telles que « A la feuille de rose, maison turque... » Au-delà il consacre ses loisirs à l'écriture des romans et des nouvelles qui se fait encouragé par Flaubert de vieil ami de sa famille. Son premier livre « Histoire du vieux temps » le 24 février 1879 et sa première nouvelle c'est Bou « Le suif ».

Plus tard, dans la décennie de 1880 à 1890 Maupassant publie six romans, plus de trois-cents nouvelles et récits, il produit annuellement deux à quatre volumes.

« Une vie » c'est son premier roman après six ans de travail, en 1883, vingt-cinq mille exemplaires sont vendus en moins d'un an. Ce titre est considéré comme le meilleur roman français depuis « Les misérables » de Victor Hugo.

« Bel ami » qui est le second roman de ce grand auteur achevé en octobre 1884, publié en 1885.

Guy n'a pas arrêté d'écrire, il a publié « Pierre et Jean » en 1887-1888 ainsi plusieurs nouvelles comme Bou le de suif, en 1880, les contes de la Bécaise en 1883 et le horla en 1887, etc

Ses oeuvres

Romans

Une vie (1883)

Bel-Ami (1885)

Pierre et Jean (1885)

Mont-Oriel (1887)

Fort Commela mort (1889)

Notre cœur (1890)

Nouvelles et contes

La maison Tellier (1881)

Les sœurs Rondoli (1884)

La petite Roque (1886)

Mademoiselle Fifi (1882)

Yvet (1884)

Le Horla (1887)

Contes de la bécaise (1883)

Contes du jour et de la nuit (1885)

Posthumes

Le père Milon (1899)

Le colporteur (1900)

Théâtre

La trahison de la comtesse de Rhune (1875)

Histoire du vieux temps (1879)

Musotte (1891)

Conclusion

Nous avons rassemblé dans ce chapitre différentes définitions qui éclairent notre sujet et permettent également à la lecture de comprendre facilement le contenu de notre travail.

Le premier élément dont nous avons donné une définition précise, qui est la traduction, qui est le concept de base dans notre travail, et le deuxième concept dont nous avons précisé la théorie descriptive de la traduction car elle donne une grande valeur au sens dans le processus, est on a fait les procédés avec quelques exemples. Nous avons aussi parlé de l'histoire de la traduction de ses développements.

Chapitre II : La traduction de huit contes

Introduction

Dans ce chapitre on va entamé la traduction de huit contes de Guy « La bécasse, Ce cochon de morin, la folle, la peur, Farce Normande, les sabots, la rempailleuse et en mer. Durant la période de la chasse à la bécasse, le vieux Baron des rabots, amateur de chasse et d'histoire au cours desquels la cérémonie du « Conte de la bécasse ».

Traduction des huit contes**Aybub**

Baru d amyar, rrebain n yiseggasen, yella d agellid işeggaden deg temnađt-is. Maca seg xemsa yer setta n yiseggasen akraf n yidarren-is ihbes-it deg ufutay-is ur yezmir ara d acu ara yexdem, yettşeggid kan itbiren seg ttaq n tyerfet-is n wunuy ney n ufella seg tseddarin-is timeqranin.

Lweqt i as-d-yegrin yeqqar.

Yella d amzenzu uđdiq. Yella ihemmel timucuha akked teqşidin timecđah n unecreh, akked yimezruyen n şşeh is-d-yedran di temnađt-is.

Akken kan ara yekcem yer-s werfiq-is ad t-yesteqsi:

- Amek yella kra n wejdid?

Yerna yessen amek ara yesteqsi am wakken d anezzarfu.

Deg wussan n yiđij izellem afutay-is zdat n tewwurt am wakken d ametreh.

Yiwen n uxeddami yerfed yef uzagur-is tingahlin, yettşemmirtent, yettak-itent i umellem-is; axeddami wayeđ yeffer deg yiwen n wexjid ameqran, yettşelliq i yetbir seg lweqt ar lwaqt, deg Azuger arluganen, akken Baru ur izzer anwa ara d-yeqqimen yuki.

Seg şşbeh yer tmeddit yekkat ifrax yettyawalen, yettađsa almi ttrunt wallen-is mi ara d-yeqli wefrux yer yidarren-is, ney ixeddem timjeqla.

Ala yileş şeşşayent, yezzi yer weqcic-nni irefden amrig yesstaqsa-t s lferh:

Da-agi i yella a yusef...! Twalađ amek i d-işub?

Yerra-as-d awal Yusef...s usermeskel:

Uh! Mass Baru ur as-tt-ruḥunt ara.

Di lexrif, di lwaqt n sşyada, yeered-d akk irfiqen-is am zik, iḥemmel ad isel seg lebeid i sşut n useeseε, ten-iwali ttewlilifen.

Di tmeddit, yessuter di mkul yiwen d acu ara d-yehku yef wass-is.

Qiment tlata n swayee yer tṭabla yef tyitiwin n temkeḥlin.

D tiqşidın yessuhamen ur tettamneḍ ara, d lḥaḡa iεεḡḡben işeggaden, kksen yef lxaṭer-nsen, ttzuxun s-yes. Kra seg-sen xedmen azemz ttuyalen-d s uslugmet.

Taqşid̄t n wewtul i yezgel Bikunt n Burril amecṭuḥ di tanart-is terra-t tettemuzglug, kul seggas s yiwen urudem. Mkul xemsa dqayeq inṭeq umennay ajdid.

- Aselley : « Berrr ! berr ! ».

Yiwet n tmidwa tucbiḥt teḡḡa-iyi.

Agecṭey: Ad ttwaliy ad d-iyelli yiwen ugeffur d ageffur n tidet. Llan ssebea! Yakk lameena s unsinnef.

Maca tella deg wexxam leada, d taqdimt isem-is « Tamacahut n weyyul ».

Di lwaqet n uεeddi n wurrar-aki, tbeddu tfugla-nni kan mkul imensi ḥemlen ad εebden afrux-nni, llan mkul tameddit ceččayen kan yiwen yiwen n wefrux mkul yiwen n yinebgi.

Maca ttaḡḡan-d akk igra deg yiwen n uḍbsi. Yuḡal yekkat Barru yewwi-d cwit̄ n tassemt yer uḍbsi, yedhen akk iqerra-nni s leḥder, yetṭef-iten seg uqabub-nsen. Umbeed yessers tacemmuet iceelen tama-nsen, ssusmen akk ttraḡun s lxuf.

Imir yetṭef imel̄yiyen, yessentaten deg tmetṭeft, ielleq tametṭeft deg tadimt, iḥuder amnekna n kullec, s iεekkazen imecṭaḥ am yireqqasen, yezza acurmaḍ-agi s leḥder deg uεenq̄iq n tqerεet s ubran.

Inebgawen merra aḥessben s sşut aelayan:

Yiwen, sin, tlata.

Baru yewwet urar-nni s uḍad-is, yebren-it s lemyawla. Mi yehbes umenqar-nni ayezzfan iqeḍeen, yuḡal yiwen seg yinebgawen-nni d amellem n yiqerra-nni akk, izlem akk lḡiran-is.

Yeddem-d iqerra-nni yiwen yiwen izlef-iten s yimir. Çhem-nni iwecwec, aglim-nni aqehwi ad d-yettali deg-s dextran.

Azehri-nni yeddem-d amelyiy ameqqran yettef-it seg uyenjur-is yekkat-it wa yettban-d lferh deg wudem-is.

Wa mkul mi ara swen inebgawen-nni yellan din tterfaden lkisan-nsen di lxafer n şşha n uzhayri-nni.

Mi yekfa, ad as-yini Barru, aka tura hku-ay-d tamacahut, iwakken wiherrem ara lwert i wiyad. Ha-tent-a ihi kra n tmucuha-is.

Ilef-agi n Morin

A.M.Oudinot

« Wagi, ay ameddakel-iw, ad as-iniy i Labarbe tenni-d dayen rebea n wawalen-agi « Ilef n Morin ». Ayen lemer i sliy i « Morin » agi uqbel ad as-tsemmin « Ilef ».

Iwala-iyi-d Labarbe, s yiwet n tmuyli am tmuyli n bururu. « Amek ur tessned ara tahkayt n Morin. Ihi Labarbe ihuk ifassen-is yebda tahkayt-is.

« Tessned Morin niy aka, tecfid i thanut-nni-ines tameqqrant?

« Ih, swaswa ».

- « Igerrez, zer belli deg useggas n 1862 ney 63 iruh Morin ad iseeddi xmeşac n wusan di Paris, ad yezhu yufa-d sebba d axeddim it-yewwin yer dina.

Tezrid d acu lmeena-s xmeşac n wusan di Paris i umzenzu. Idammen-ik ad ayen. Kul tameddit d timeyriwin d tiselbi. Nettwali hala ticettahin s lebsa ifedhen, akked tfennanin idaren-nsent d irgazen, akked tuyat ticçuranin anecta akk tzemred ad d-tinid gar yifassen-nney, meena ur tezmired ad tent-teşed, ad yezhu wul-ik mi ara thulfud i tcnfirin-ik ttkikident s tcnfirin-nsent.

Mura yella deg yir hala, mi yeddem lekwayed-is ad iruh yer tmanya n şşbeh yer « La hochelle » 40 tameddit. Yella ad ilehhu yeççur d nndama yeqqim gar lyaci ad yettraçu tamacint ad d-telheq, ibedd zdat yiwet n tmettut, tella ad ad tetsellim yef yiwet n temyart. Terfed-d aqram-is yewhem Mura deg zzin-is: « Aya açal tecbeh! ». Mi mfraquent akked

temyart-nni, terr yer wemkan anda i d-tterkaben lyaci, yeḍfer-itt Mura, imir tbeddel amkan, yetbeε-itt dayen, umbeed terkeb deg wemkan ulac win yellan deg-s yeḍfer-itt Mura yer dina.

Cwiṭ lyaci kan i yellan deg tmacint-nni dya teqlee tmacint-nni. Mura d tmeṭṭut-nni llan whed-sen.

Yečča-tt Mura s wallen-is. Tella ad tessu 19 ney 20 n yiseggasen di leemer-is, tella d tuzyint, d tayezzfant. Terna tadulli gar yiḍaren-is, tezzel i wakken ad tettes.

Mura ad yestaqsay: « D acu-tt? ». Alef n yisteqsiyen i d-iaeddan deg lbal-is.

Yenna-as deg wul-is: « Ahat nettat ara ad d-iruheṅ yur-i, ad d-tqeddem iman-is. Anwa yezran? »

Ahat d lmektub-im i d-yewwden s lemyawla.

Uh! Lukan nezra kan, lukan nezmir ad d-nyer acu yellan deg wul n leibad! Ixuṣ kan ad zrey ma yella ur tetṭalab ara axir... ».

Ihi Mura yessnulfa-d aṭas n lecyaḷ iwakken ad yaweḍ sani i yebya. Yessugen-d am wakken yehder-as yenna-as akk acu yebya, meena ur yezmir ara. Yella yettraḡu kan lhaḡa ad t-yesferheṅ, yerwi leeqel-is d wul-is.

Ṭṭul n yiḍ llufan-nni yettes. Mura yettraḡu kan ad d-teyli. Yuli wass yecreq-d yitij, tewwet-d tafat yer wudem n tin yettsen.

Tuki-d, teqqim, twala yer tmurt, twala yer Mura tecmumeḡ-as. Tettecmumuḡ am wakken tefreḡ.

Yebda Mura. Bla ccek acmumeḡ-nni netta, d lhaḡa yessefraheṅ, dayen akken i la yettraḡu. Acemmumeḡ-nni yebya ad d-yini: « Aeni kečč d amehṛur, kečč d amehṛur seg yiḍelli teqqimeḍ deg wemkan-ik.

« Arwaḡ wali-iyi-d ula d-ttbaney ara d aseḡḡar? Teqqimeḍ akka ṭṭul n yiḍ weḡd-k kečč d tmeṭṭut icebheṅ meblama tenniḍ-as acemma ay ameslub ameqqran ».

Mazal tettwalit tettecmumuḡ-as. Armi tebda tettaḡsa. Armi ur yezri d acu ara yexdem d acu ara as-yini, ulac.

Imir yekkes lehya-nni, yenna-as: « Diri mlih, laxedmey kullec », cwit akka, iqeddem ifassen-is akked tcnfirin-is yettef-itt seg tuyat-is yessuden-itt.

Tbedd yef yidaren-is ad tettru tetteggid « Eawnet-iyi », tetsuyu tugad. Teldi tawwurt ad tessaylay s yifassen-is, tugad ad tettaerađ ad tqelleb yer berra, ma d Mura yexlee yuggad ad teyli yettef-itt seg uzagur-is, seg tqendurt-is: « Wa tamedttut. Tehbes tmacint-nni tikli. Sin n yixeddamen wehmen seg tmetttut-nni i ara iyellin gar yifassen-nen ad t-nehhet: « Argaz-agi yebya...yebya-iyi...nekk...dya texsef. Sin yiğadarmiyen hebsen Mura. Mi i d-tuki tmetttut-nni tuyal-d yer leeqel-is tqerra-d akk s wayen yedran i yiğadarmiyen. Amzenzu-nni meskin ur yuyal ara s axxam-is armi d tameddit.

Lliy ussan-nni d ccaf n Fanal des charentes. Ttwaliy Mura kul tameddit di lqahwa.

Azekka-nni yusa-d, yufa-iyi-d din, ur yezri ara d acu ara xedmey. Ur firey ara fell-as rray-iw.

« Kečč d ilef nekkni ur nxeddem kra ».

Yella yettru, tewwet-it-id tmetttut-is.

Iwala ixeddim-is akk yerwi, axxam-is akk yeqli, irfiqen-is akk heqrent, uyalen ur tettlaein ara. Teyli deg-s armi ndemmey iyađi-iyi. Ssawley-as i win iyi-tteawanen Hivet d argaz mezzi yefka-iyi-d rray išelhen.

Yenna-iyi-d ad walliy ccaf ameqran yella d ameddakel-iw. Eawdey ccegeey Mura dayen yer wexxam-is wa ruhey yer lqađi-nni.

Dinna eelmey belli tamedttut-is i izaefen d tilemzit isem-is Heniette Bonnel. Tusa-d yer Paris akken ad tawi lekwayeđ-is seg tseddawit anda teqqar.

Ur tesei la baba-s, la yemma-s tella tesedday ttesrih-is yer eemti-s d eemmi-s d amerkanti ameqqran.

Danecta i yeğgan lhala teweer mlih axater yecetka yer ccree yef Mura. Yuy-iyi lqađi-nni awal kkseb acetki-nni i ilahqen yer wexxam n ccree.

Uyaley yer Mua ufiy-t deg wussu yehlek yehzen.

Tamedttut-is d yiwet n teelayant teğhed tssarwa-as lhif. Tsekcem-iyi yer texxamt-is tetsuyu deg wudem-iw:

« Tusid-d ad ttwaliḍ ilef i nesea a Mura? Ha-t-ay ».

Tssenta iman-is deg wussu, s tsummet-is yef taymiwin-is. Sfehmej-as liḥala amek tella. Iḥell-iyi ad nadiy yef twacult-nni, ccyel-agi yewæer ciṭ, meena qebley.

Cciṭan-nni meskin yetteawad-d i wawal, n wellah ma ssuden-ay-tt! ».

Nniy-as: « Ur i d-uwqiε ara kečč d ilef ».

Yefka-iyi-d ciṭ n yedrimen ilaqen. Lumeena ur byiy ara ad ruḥey s axxam n yimawlan weḥd-i, nniy-as i urfiq-iw Hivet ad yeddu yidi.

Yelqeb maca s ccert, ilaq ad d-nuḡal imaren kan yesεa leccyal nniḍen di la Rochelle umbæed tṭhur.

Snat swayεε umbeed, nestebteb deg tewwurt n yiwen n wexxam n tmurt ibeḥ mlih. Tusa-d yiwet n tlemzit tecbeḥ mlih leldi-d tawwurt.

Hedrey-as i Hivet s læqel kan nniy-as: « Iban d tinna », dinna bdiy la fehmej Mura.

Emmi-s n teqcict-nni M.Tonnekt yefreḥ mlih mi ay-d-iwala, isellem fell-ay, yesstarḥeb yis-ney akken ilaq, Hivet mi iwala akken yenna-id s amezzuḡ-iw : « Tura cukkey nezmer ad nefru taqsiḍt n yilef-nni n Mura ».

Truḥ syin yelli-s n gma-s. Bdiy-as ameslay yef lefḍiḥa-nni, iban-iyi-d urgaz-nni yetqeleq, lameena ur yezmir ara ad-yefk rray-is imi ulac tameṭṭut-nni-ines ur d-nkeččem ara zik s axxam alma d tameddit.

Cwiṭ kan akka almi i d-nṭeq s zzaṣ: « Seiḡ tiki telha mlih! ».

« Qqimet ad teččem imensi ad tensem deg sin ḡur-i mi i d-tuḡal tmeṭṭut-iw ad nemsefham ».

Rivet : Lmeena nekkni nebya ad neiwen ilef-nni n Mura ad nefru lhem-is.

- Neqbel ad neṭtes dinna.

- Rivet yebda ad iheddar akk d urgaz yef tsartit, almi i d-ufiy iman-iw zdat teqcict-nni d ṣṣeḥ tecbeḥ mlih mlih!

Bdiy hedrey-as yef yiman-iw amek almi yuḡal-ay xedmej lxedma-agi inu.

Lameena ur tetqelliq ara, tħess-iyi-d baney-as-d am wakken d yiwen yehseb iman-is aħas.

Nniy-as: « Xemmem mliħ yef wuguren ara tqabled a massa ».

« Amek ara t-bedded deg wexxam n ccree, sdat akk anecten n lyaci, ad d-teħkuđ ayen im-yedran deg tmacint.

Arwaħ yer yur-nney axir-am ur d-qqar acemma, yef yiwen ur neswi ara, eġġ-it axir deg wemkan-is ».

Tebda tettađsa: « Ay-agi i d-tenniđ d tidet! Lameena acu tebyiđ ad xedmey? Lliy ugadey, mi ara yugad læbd ur yettwali ara d acu ara ixdem.

Mi fehmey taqsiđt amek tella ndemmey yef yisuyan-iw, lameena ifat lawan.

Err iman-ik deg wemkan-iw ad d-iħmel fell-ak yiwen am umeslub ur zriy d acu yebya yur-i ».

Tettwali-d deg wudm-iw mebla lxuf.

Nniy-as deg wul-iw: « Taqcict-agi ur tettarebba ara, fehmey belli ilef-nni n Mura yeyleđ ».

Nniy-as s uqessar: « A-t-an ad d-nini belli d sħeħ yeđlem, axaħer ur yezmir ara ad yetħef iman-is sdat yiwet n tmeħħant am kemm ».

Ad tettađsa, tuymas-is akk deg ubeħri: « Gar lxedma d cceħwa tella lemqađra a mass ».

Ameslay-agi i d-tenna yessedsay yaś akk ur d-iban ara mliħ acu i d-teqsed.

Steqsay-tt :« Lukan ad akem-ssudney tura nekk acu ara tt-xedmed? ».

Teħbes tettwali-iyi-d seg usawen armi d aksar, tenna-d s leeqel, « uh, kečč mačči kifkif ».

Zriy mliħ mačči kifkif, asmi seiy tlatin n yiseggasen di leemer-iw ssawlen-iyi labarle amelħan, lliy seqsayey: « Ayen iyi-ssawalen akka? ».

Thuz tuyat-is tenna-id: « Axaħer kečč mačči d ameħrur am netta ».

Umbaēd teawed-iyi-d tamuylı uqbel akken ad twexxer ad tbeddel amkan, suden-aγ-tt seg lħenk-is terwel ar tħerf meena almi ifat lawan, umbaēd tenna-iyi-d: « Aha barka ur beddu ara lħeb-agi dayen ».

Nniy-as s şşut xfifen: « Uh a massa, tella yiwet kan n lħaġa deg wul-iw, byiy kan ad truħeđ s axxam n ccree yef teqşidt-nni kan n Mura ».

Tseqsa-id: « Ayen akk? », Muqley-tt mliħ s allen-is, nniy-as: « Axater kemm d lxelq icebħen akk di ddunit, lukan ad txedmeđ ayen i byiy d d lħaġa yelhan mliħ yer yur-i d lħaġa n nniya.

Tebda ad tettađsa seg wul-is. Ala tetmesxiređ? Mazal ur tekfi ara awal-is jebdey-tt-id yer yedmaren-iw sudney-tt akk seg mkul amkan, seg ucebbub, seg wenyir, seg wallen, seg uqemmuc, seg leħnak, seg kullec, tejbed iman-is fell-i tuyal d tazeggayt.

« Ur tetsedħiđ ara, nndemmey mi i ak-d-ħessey ».

Ŧtfey-tt-id seg ufus-is, tettergigi cwit: « Smeħ-iyi, smeħ-iyi a massa, đurrey-kem, ur d iyi-ttlumu ara. Ma yella tezriđ?...Nuday akk sebba ara as-d-afey.

Umbeed tenna-id : « Ur teseiđ acu i zriy a mass ».

Lameena nekk ufiy-d acu ara as-iniy, eegdey nniy-as: « Ĥemley-kem aseggas aya! ».

Tewhem mliħ, nniy-as: « Ih, ssel-iyi-d, ur ssiney Mura-agi, ur iyi-d-ugie seg-s lmeena. Ur clige y ara ma yella yekcem yer lħebs ney iruħ yer wexxam n ccree.

Walay-kem aseggas ieeddan, telliđ zdat n tewwurt şşura-am ur tfarreq ara allen-iw. Amen-iyi ney ur iyi-ttamen, ur clieey ara. Teeġbeđ-iyi, tzedyeđ allen-iw, lliy ttmenniy ad akem-waliy tikkelt tayed. « Smeħ-iyi di laenaya-m ».

Tettwali deg wallen-iw ma d tidet, tebya ad d-tecmumeh, ad tesmahmuh weħd-s « Ad yettbeyyis ».

« Wellah ma d lekdeb ara skidibey ».

Tenna-id: « Arwah », nella wħed-ney.

Rivet akked emmi-s xfan ur d lawan ara. Sudney-tt mliħ akken byiy, zhiy, yeeġeb-iyi lħal mliħ, ħulfay i yiman-iw tqelqey cwit ttergigi y.

Ŧtfey-tt seg wammas-is, hedrey-as s leeqel yer umezzuy-is. Tban-iyi-d temmut yeeġeb-as lħal.

Umbeed yemlal ufus-is d ufus-iw, tekkay s leeqel yef wammas-is, hencey-tt-id yer yur-i, tettergigi ; umbeed tuyal ur tettherrik ara akk; sefdey-as lhenk-is s tcenfirin-iw, cwit kan akka ufiy-d ticenfirin-is deg tcenfirin-iw melba ma tfaq, nettkemmil kan akken, almi sliy i « hem, hem » si deffir.

Rewley cwit yer deffir. Dewrey waley Rivet i ibedden deg tlemmast n webrid yerna mebla taḍsa: « Yerbaḥ! Akka ixedden medden lecyal n yilef-nni n Mura. »

Rriy-as awal: « Nekkni nxeddem ayen iwumi nezmer ay aeziz ». I eemmi-s amek acu i d-tewwid yer yur-s?

Rivet: « Ur d-yeegib ara lhal yid-s ».

Ttfey-t seg ufus-is akken ad nekcem s axxam. Yekfa imensi d anect-n iyi-ggan ffey seg leeqel-iw. Tella tama-w, afus-iw yettemlal d ufus-is seddaw ttabla n lmakla, aḍar-iw yettekay yef uḍar-is, ttemlilint wallen-nney.

Neffey nelha i tafat n tziri, lliy smehmuhey s wayen akk i d-itteffyen deg wul-iw.

Ttfey-tt-id yer-i suduney-tt melmi iyi -ihwa, selxasey ticenfirin-iw yer tcenfirin-is.

Eemmi-s akked Rivet llan tama-nney la heddren. Tetbee-iten tili-nsen mlih deg rrmel n yiberdan.

Nuyal-d.

Armi i d-telheq tebrat seg eemmet-is tenna-d ur d-tettuyal ara ama d sellazekka sbeḥ, yef sbeḥa n sbeḥ, deg tmacint tamezwarut.

Eemmi-s yenna-as i yelli-s n gma-s: « Ruḥ warri-asen tixxamin-nsen i yergazen-ak ».

Nuli d asawen temla-ay-d qbel taxxamt n Rivet, umbeed tewwi-iyi- yer wussu-iw.

Nella whed-ney, ttfey-tt dayen yer yur-i, lameena twala kan iman-is qrib ad tefsex, terwel.

Lliy zeefey, tqelqey mlih, nehcamey, ad tt-nadiy ad fahmey acu n lefayel-aki ara xedmey, almi i sliy i walbaeed yessttebtub di tewwurt slaeqel kan.

Nniy-as : « D anwa ? ».

Yerra-iyi-d s şşut xfifen: « D nekk ».

Lsiy lqec-iw s tyawla. Lliy tawwurt tekcem-d. Tenna-d: « Ttuuy ur k-seqsay ara d acu ara tesweđ şşbeh: ccikula ney d latay ney lqahwa?

Hencey-tt-id yer ħur-i mliħ, ččiy-tt seg gar yifassen-iw, tessens tafat, truħ. Teğġa-iyi waħdi i tţlam, zeefey mliħ, lliy ad tt-nadiy s wacu ara celey tafat, ur ufiy ara zżalamiđt almi d umbaeed ufiy kra fyey seg texxamt. Tetţef-iyi tiselbi.

D acu ara xedmey ? byiy ad d-tefey, byiy-tt. Lħiy cwiţ mebla ma xemmey deg wacemma. Cwiţ kan akka xemmey nniy-as: « Lukan ad ruħey yer eemmi-s? D acu ara d-iniy ad mtey. Leeqel yeffey, ul-iw yekkat. Cwiţ kan akka yuġal-iyi-d wawal yef westeqsi-inu: « Ad tnadiy yef texxamt n Rivet i wakken ad ad as-hedrey yef yiwet n lħaġa s leeġlan ».

Bdiy ad teldiy tiwwura yiwet yiwet. S tuffya n leeqel, lameena ulac acu ufiy ddmeġ-d tasarut ldiy yiwet n tewwurt almi walay tilemżit-nni Hênriette deg wussu twala-iyi-d texlee.

Medley tawwurt s leeqel, qerbey yer rrif idarren-is nniy-as : « Ttuuy a massa ur dlibey ara seg ħur-m ad teyred yiwet n lħaġa ». Tennuy yid-i meena telli adlis-nni i la ttnadiy.

Ur d-qqarey ara isem n wedlis-nni. D tiħkayin yelhan d teqşidın igerzren i yellan deg-s.

Akka kan tetti tawriqt tamezwarut. Tesmmeh-iyi, nemsala, umbeed uġaley yer texxamt-iw, armi iyi-d-yetţef walbaead seg ufus-iw sliħ i şşut n Rivet, iquerreb-d s ayenġur-iw: « Ihi ur ur tefriđ ara ccyel-nni n yilef-nni n Mura? ».

Azekka-nni yef ssebea n şşbeh, tewwi-iyi-d afenġal n ccikula. Di leemer-iw ur swiy am wina, telha mliħ gummay ad kksey ticenfirin-iw seg yixef n ufenġal-nni.

Teffey teqcict, yekcem-d Rivet iban-iyi-d yetqelleq, yezeeef cwiya am wakken d yiwen ur yetţisen ara akken ilaq, yenna-id : « Ma yella tkemmed ad t-xedmed lecyaal-agi, ur tferruđ ara tamsalt-nni n Mura?

Telħeq-d nanna-s yef tmanya, hedren gar-asen cwiţ. Kksen acetki-nni yef Mura. Ad ġġey kra n yedrimen i yimeyban, ad ay-tt-ħellilen ad neseeddi ass yelhan akkud-sen, ad nmareħ ciţ, ad nruħ yer kra n yimukan ad ten-id-nzer.

Hanriatte deffir uzagur n yimawlan-is, ad tessaylay kan s uqerruy-is: « Ih, qimet ihi, nekk qebley lameena Rivet yebya ad iruħ ».

Wwiḡ-t yer tterf. Helleḡt ad yeqqim, nniḡ-as: « Aha di leenaya-k xdem annect-a eḡaḡal-
iw ».

Lameena netta yerfa la yettæeggid deg wudem-iw: « Dayen eḡiḡ, eḡiḡ seg temsalt-agi n
yilef-nni n Mura ».

Dayen yettwaḡettmen fell-i ad ruḡey ula d nekk. Ass-nni d ass akk iweeren i sædday di
ddunit-iw.

Di tmacint umbeed mi msefhameḡ akk d twaculin-nni, nniḡ-as i Rivet : « Kečč d
leebd ».

Yenna-id: « Tebdid ad iyi-tserfuyed, yerna mliḡ ». Mi nelḡeq yer wemkan n uxeddim-
nney yer « Fanal », nufa aḡas n lḡaci ad iyi-ttraḡun...Akken kan i aḡ-walan eeggden-d amek
tefram-d tamsalt-nni n yilef-nni n Mura, iwaḡeh-iten Rivet yenna-asen: « Ih, nefra-tt-id ».

Nruḡ yer Mura nufa-t yezzel icudd idarren-is, yexdem abeḡnuq yelleksen i uqerruy-is,
yessufri seg weqraḡ, yella yesguḡḡu mebla aḡbas. Ur yezri ḡed ansi it-id-yekka lehlak-agi.
Twala-t tmeḡḡut-is s yiwet n tmuyli limer it-tetḡef ad t-tečč.

Akken kan i aḡ-d-iwala yergagi seg tefdent armi d aqerru. Nenna-as: « Dayen nefra
tamsalt-nni, a yiwen n umcum lameena ur tezzi ara ad txedmeḡ akka ».

Yekker ad ilahet yeddem afus-iw ad t-yessudun am wakken d ageldun, la yettru almi
qriv yexcawet, yessuden Rivet, yessuden ula d tametḡut-is dḡa tḡegger-it-id seg ufutay-is, dḡa
seg tyita-nni ur yeḡli. Yuḡal am lweḡc. Seg wass-nni yuḡal ssawalen-as « Mura ilef ». Yuḡal
yisem-agi am tyita. Yuḡal ssawalen-as lḡaci deg webriḡ « Mura ilef ».

Tmesxiren yis-s yimddukal-is, mkul ma ad ruḡen ad ččen aksum n yilef, ad as-
inin: « Ma d ayla-ak wagi? »

Umbeed eamayen yemmut.

Deg useggas n 1875 ad d-zrey yiwen di Tousserve, mi kecmey testarḡeb yis-i yiwet n
tmeḡḡut d tamelḡant.

Tenna-id: « Ur iyi-d-teeqiled ara? ».

Nniḡ-as : « Ala a massa »

- « D Haniette Bonnel ».

- « Ah! », ħulfay iman-iw uyaley d awray.

Tban-iyi-d terfeħ mi iyi-twala, tettwali-d tettecmumuħ-iyi-d.

Teġġa-aḡ weħd-nney nekk d wergaz-is, yettef afus-iw yettka-as mliħ: « Aħal aya i byiy ad ak-żrey a mass ».

Teħka-iyi-d aħas fell-ak tmeħħut-iw, żriy...ih żriy mliħ liħala n wussan-nni amek llan mi it-myusanem. Gziy mliħ belli telliħ d argaz læali. Umbeed yenteq-d kan, am akken yenna-d awal yef wayen yedran d yilef-nni n « Mura ».

Taderwict

A Robet Bonnières

M. Mathieu d'Endolin, yenna-d iybuben smektayen-iyi-d s yiwet n teħkayt di lgirra. Kečč tessneđ tessneđ taferka-aw di Faubourg lliy tteiciy dina.

Tella tğaret-iw ussa-nni d yiwet akken n tderwict, tdarwec seg lemħayen d tyitiwin i ieeddan fell-as, asmi tesa xemsa ueecrin deg laemer-is, deg yiwen waggur, yemmut-as baba-s akked wergaz-is akked mmi-s d llufan.

Akka i d-tekcem yiwen wass lmut s axxam, tettuyal-d mkul ass, am wakken tessen tawwurt.

Tameřtut-nni meskint, teyreq di leħzen, tettef ussu setta smanat. Tuyał ur tettharik ara, tettet kan ħaca allen-is kan i tssaħrak. Mkul mi ara nruħ ad t-id-nsekkar ad tettru am wakken d timenyiwt ad tt-nyen.

Yef waya-agi nettağğa-tt kan deg wussu, nsekkar-itt-id kan mi ara teħwağ iman-is ney mi ara ad as-nbeddel ussu.

Yiwet akken n temyart, tettyimi yer-s, tettes-as aman ney tettfezza cit n weksum asemmađ.

D acu i tt-yuyen tmeybunt-agi? Ur nezra ara. Axater tuyał ur theddar ara.

Ad teshetrif yef wid akk yemmuten? Ney ad tettargu tirga yessaħzanen?

Xmeřtac n yiseggasen i teqqim akken texmet. Tusa-d leggira ; deg wass amezwaru n décembre ttmektiy-d annect-nni am yiđelli-nni kan.

Lliy tekkay deg uffutay, ad sellay lħes n yiđarren n læsker-nni mi ara leħhun, liy ttwaliy-ten seg ttaq mi eeddan, ad twaliy tikli-nni nsen amek leħhun.

Umbaeeđ ccاف-nni nsen ameqran, yefreq-iten yef yimezdey.

Lliy sei y ssbaetac. Tağaret-nni taderwict, tella tesa tnac seg-sen yiwen n ccاف yeweer mliħ ussan-nni imezwura eeddan akken yelha.

Nenna-as i ccاف-nni yellan tama-nney tehlek. Yessteqsa ma d řaħ d tamuđint? Nnan-as belli tameřtut-agi xmeřtac n yiseggasen i teqqim deg wussu, yerna sebba-s d leħzen meqren

i ieddán fell-as. Lumeena ur yumin ara. Tamettut-nni meskint ur tekkir ara seg wussu, akken ur tettwali ara læsker-nni, akken u rasent-heddar ara, akken ur tettnay yid-sen.

Iruh yer-d ccáf-nni yehder-as, s ttawil kan yenna-as : di lænaya-am a tadarwict ma ur tekkiređ seg wemkan-im tefyed sya-agi. Tezzi-d yur-s twalat-id kan s wallen ur d-tenni awal.

Yenna-as : nekk ur hmiley ara tkaerir-agi ma yella ur tekkir ara s wayen yelhan ad as-d-afey tifrat s wacu ara tekker weđdes.

Ur tħerrek ara, mazal-itt kan deg umkan-is am wakken ur twala ara.

Yessusem kan yenna-as : « Azekka ma yella ur tekkiređ ara.. » dya yeffey.

Azekka-nni tamyar-nni i ixedmen yer tdarwict-nni tebya ad as-tesseld icettiden. Tadarwict-nni tebda ad tetteggid. Yuli yer-s ccáf-nni ameqran s lemyawla. Taxeddamt-nni tetthellil-it, teqqim yef tgecrar-is teqqar-as : « Di lænaya-ak yur-k acu is-txeddmed di lænaya-k semmeħ-as ur tefriħ ara ».

Yas akken ccáf-nni yerfa mlih, lameena yettef iman-is ulac d acu i as-yexdem, ciħ kan akka yettađsa ihedder-asen s tlalmanit i yeeskriyen-is yemmel-asen acu ara xedmen.

Tadarwict-nni mazal-itt kan deg wussu-nni, tessusem ur teclie ara akk seg wayen ara iderrun imi i tt-għan kan tezzel.

Yella yiwén wergaz yer deffir yewwi yid-s tayemmust n lebsa n tlawin.

Ccáf-nni iħuk ifassen-is yenna-d : ur nxeddem kra ma yella ur tezmiređ ara ad telseđ lqec-im waħdem.

Umbæed nettwali læsker-nni lebeid yerna yer yiwet n lyaba.

Umbeed snat n swayee uyalen-d læsker-nni weħed-sen.

Nekkni ur wala ara tadarwict-nni.

D acu i d-xedmen? Sani i d-tewwin ur nezri ara.

Yella yekkat wedfel sħbeħ, tameddit, iyumm akk leywabi.

Ussan-d wuccanen armi d tiwwura-nney ad tt-suyun. Tusa-d di lbal-iw tmeṭṭut-nni i iruḥen ur d-tban ara, aṭas n ṭḥiliwin i xedmey nekk d iɛsekriyen akken ad ẓrey amkan-is meena qrib iyi-ḥuzan

Tewweḍ-d tefsut læsker-nni ḥebsen lgirra.

Axxam n tğaret-iw ibella, leḥcic yemyi-d akk deg yizenqan.

Tamyart-nni d taxeddamt temmut di ccetwa ula d yiwen ur la yettxemmim yef teqsiḍt-nni ḥala nekk weḥdi.

D acu i as-xedmen i tmeṭṭut-nni?

Lukan terwel lyaḅa! Ufan-tt deg walebɛaḍ n yimukan, wwin-tt yer sbiṭar ur ẓrin acemma fell-as.

Ulaḅ akk acu i d-yekksen ccek seg uqerru-w, lameɛna cwiṭ cwiṭ, yetqellaq wul-is.

Deg lexrif tɛedda-d tgemmuct n yeybuben.

Ruḥey armi d lyaḅa.

Nyiy-d rrebea ney xemsa n yefrax i yesean amenqar ayezzfan, mi i wwtey yiwen n wefrux s rṣaṣ yerwel yeffer deg yiwen n uṭiṭuc.

Ilaq ad ruḥey ad d-jemɛey afrux-nni. Ufiy-t yeyli sdat uqerru n lmeyyet. Cwiṭ akka mmektaṅ-d taderwict-nni ahat aṭas n lyaci i yemmuten di lyaḅa-nni deg useggas-nni amcum.

Lameɛna ur ẓriy ara ayen d tina kan i d-iɛeddan deg uqerru-iw.

Cwiṭ kan akka fehmeṅ kullec. Ğğan-t deg wussu-agi, di lyaḅa-agi tasemmaḍt.

Teğğa iman-is i wegris, ur teṣherrek la afus-is, aḍar-is, teqqim kan akken tettyimi almi i d-teččan wuccanen.

Ifrac-nni bnan læec-nsen deg wussu-nni-ines yeqqersen.

Tmenniṅ ur ttwalin ara warraw-nney leggira am tagi.

Tugdi (Lxuf)

NuƧal-d Ƨer lƧabur mi nekfa imensi. Ula d ilel yellan zdat-nney ur yethewwel ara armi i d-yettbariq waggur d ameqqran deg tlemmast-is.

Yeyreq lƧabur meqqren Ƨef yigenni i d-yettbanen yeččur d itran, ma deffir-nney izrem d ameqqran n dexasan aberkan, ilel yethewwel, seg wakken lƧabur-nni yettnaqrab ieedda s lemyawla. Ƨef waya i tt-id-tewwet tħaryadt-nni, tetħbae-itt, tettban-d amzun akken fell-as it-tneđ.

Ma yella d tafaat-nni yettuqten yezmer umdan ad as-isemmi tafat n waggur yettuzagen. Mi nella dinna setta neƧ tmanyalla susmen teeğeb-iten tefriqt iƧeeden anda nella nruħ.

Lkumundu yellan yettkiyif igiru gar-aneƧ, yessinef inaw n yimensi.

- Ih nekk ugadeƧ ass-nni, imi yeqqim lƧabur-iw 6 n tsaetin Ƨef yezra, katent-id lemwaği.

Nesea zƧher imi i aƧ-yejmee yiwen n wergaz d afellaħ si tmurt n legliz, yella iwala-aƧ-d tameddit-nni.

Yiwen wergaz gar-asen udem-is yehreq, yessuħac, d yiwen seg yergazen ad ak-yeğğen ad tt-ħulfuđ am wakken ussan-d seg tmura ur nettwasen ara iwaħas n yiseggasen, yettban-d am wakken tasusmi n wallen-is, tessahbibir Ƨef telqayt, kra seg tugniwin n ugama yessuhamen i iwala yiwen seg yergazen ara ak-yeğğen ad tt-xemmeđ amzun Ƨerqen di teƧest, yemmeslay-i tikkelt tamenzut :

- Kečč a lkumundu ad d-teqqaređ belli telliđ tuggadeđ, ur ttamney ara aya, kečč tƧeltes deg wawal akked wafrayen i d-tidiređ.

Argaz iħarcen ur yettagad ara tawayit, ad tt-afeħ yettharik, yettqelleq. Maca tugdin dayen nniđen.

- YuƧal lkumundu yettađsa.

- Taħemmalt! ad ak-qqareƧ belli lliƧ ugadeƧ.

DƧa yenna-d wergaz-nni berriken seg uƧamac s ššut d arqiqan yettwafham:

- Suref-iyi ad ak-d-sfahmey ! (Anezmer yezmer ad yugad), aya-agi yessuham, d aħulfu ur iqebbel ara wallaƧ, ma d allay d wul amzun ħebsen, asmekti-nsen kan yessarkab rrehba.

Maca aya ur iderru ara mi ara yili wemdan yesea tabyest, la mi ara iqabel aedaw, wala mi ara d-iqabel lmut ur nesei ara tarula, ur iqebbel ara akk ayen icuden yer kra n twayit i d-iderrun s kra n sebbat ur ibanen ara.

Tugdi n tidet tettak anzi yer ccfwat n yizri di rrehba n wurgamen. Ilaq yef wergaz yumnen s lewhuc, yettxayalen belli llan lewhuc n yid ad jarben lxuf-nni akken yella.

Ttxemmimey yef tugdi di tlemmast n wass, azal n 10 n yergazen segmi ihulfey yis di csetwa n dugember iseddin. Yes akken selkey-d iman-iw de watas n twayiyin i d-yettbanen amzun ad ak-nyent, ggan-iyi-d imakaren mutey, hekmen fell-i d anekkar di Marikan llan ad iyi-eedmen ad iyi-zellin deg ssqef n yiwen wexxam yellan tama icinwatan.

Yal tikkelt tyiliy iman-iw daey deg teswiet-nni itt-gezzmey deg rray mebla lehnana ney tindemmit.

Maca tugdin maci d tagi.

Hulfay s waya deg tefriqt yes akken nettat d yelli-s n ugafa. Tettæddi fell-as titijt am waggi walit aya-agi, yes wid yettidiren deg usammer tudert ur tesei azal, udan sşfan ur sein ara kra n wunuy, ula d tirwiħin ur telli ara deg-sent tugdi-nni izedyen allayen n wid yettidiren deg tmura semden.

Deg usammer yezmer umdan ad ihulfu s lxelea maca ur yettwali ara tugdi.

Ihi! ha-t-a yur-wen d acu yedran deg tmurt n tefriqt.

Zegrey-d lemwaği n rrmel timeqranin deg umalu n waregla.

D yiwet gar tmura yessuhamen deg umađal, keč tessned rrmel icuban leħrir, rrmel yewwin yiwen n webrid deg tfitas n ugaraw.

Ih! sugen-d belli agaraw s timad-is yuyal d rrmel di tlemmast n teeğgağt, sugen-d ađu d assusam yekka-d seg lemwaği n uyebbar , lemwaği-agi ur nerkid ara, yemgaraden d tiqacucin n yidurar, maca nutenti ttasent-d elay-it fell-as am lemwaği n lebher ihajen, ttbanent-d amzun akken ttwaceklent am uzeřta.

Deg lebher-agi yerfan, yessusmen yeqli-d uyamac n wenzul yessa\$hraçen fell-as srid.

Ilaq idurar-agi n lkudru n ddheb, syen ad taliđ tayeđ n tikkelt mebla anaħbus mebla tili.

Mi yessnaḥniḥ uɛawdiw-iw, agrud ad ibed yef tgecrar-is akken ad isahel yid-sen.

Nella d sin yemddukkal ttabaɛen-aɣ-id tmanya n wid yetṥewwisen d rreɛa n yileyman akked bab-nsen, nuɣal ur nettmeslay ara ara yenya-aɣ weɣyal d fɛad n sṣeḥra iraqen.

Din din yetṥarɛeq-d yiwen seg yergazen deg yimeṥṥi, kullec yeḥbes nuɣal ur nettembiwil ara, tesswahmey tumant-agi ur nezmir ara ad nsefhem, tella kan yer yiminigen n tmura-agi yettwajlan.

Deg kra n yidgan iy-iqarven, maca abri dur iban ara, tuy yella uganga yestardiq, aganga n rrmel n sṣeḥra yessuhamen, tikwal yettas-d sṣut yeḡhed tikwal d afessas, ad yeḥbes taswiet syen ad d-yuɣal wurgamen n wegrireb.

Myexzaren waɛraben-nni yugaden way gar-asen, yenna-as yiwen s tutlayt-is : « Lmut fell-aneɣ ».

Din din yeɣli-d weḥbib-iw, ameddakel-iw, tzemreɛ ad d-tiniɛ d gma yef uɛawdiw-s imi itt-id-tuta tiṥijt.

Azal n snat n tsaetin ttaeraɛey ad t-id-selkey maca aganga-agi s leṣwat-is ur nettwafham ara yeččur-d amezzuɣ-iw.

Ḥulfey s tugdi tettadef iysan-iw, d tugdi taḥeqqanit icemten, deg umkan-agi iḥemmley, deg uqerrum-agi iḥerqen s rreɛa n wawalen n rrmel, yiwen n ddcez ur nezri ara ansi i d-yekka, yuta-aɣ-id yef mitin tuddar tirumyin, d tiyitiwin n uganga i d-yettasen s lemyawla.

Deg wass-nni fahmey d acu-t lxuf, lliy sneɣ aya-agi aken leali i ubrid nniden.

Lqayed yegzem-d awal i unalas :

- Suref-iyi a mass ! maca aganga-agi anda yella ?
- Yerra-as-d iminig-nni.
- Ur zriɣ ara ulac win yezran.

Tikwal iserdasen ttawhamen s ṥṥbel-agi yezzuzunen, ttarant yer zwiɣ meqqren ur d-yuzgin ara akked uyebbar n sṣeḥra.

Aɛmmur n rrmel yettafeg deg waɗu yekkat deg webrid-is taffa ugicur yeqquren, arran tamawt belli tumant-agi tɔerru-d tama n yisekla-agi meçtuħen ireqqen i yiħij i yettyalen am yieemdan.

Yef waya aganga-agi ad yili d yiwen yettɛeddin am waɗu. Maca nekk ur gziy ara aya-agi armi i ieedda lwaqt. Wwɔey yer uħulfu wis sin.

Ccetwa-nney ilindi tella deg tezgi n ugafa n usammer n Fransa, yerres-d yiɗ uqbel snat swayee, igenni berrik yeççur d tħlam.

Gar tqucac walay aħas n tagut d usigna, iyi-d-ibanen amzun d tarewla ireglen seg lħaħa yessarhaben.

Tikwal ddaw uleblab meqqren, kennuy akk tizgi deg yiwen n webrid, ttnazaɛey seg weqraħ, yettɛf-iyi usemmiɗ , yettɛf-iyi usemmiɗ yes akken lehħuy s lemyawla iselsa-iw d wid teqlen.

Tuy ilaq fell-aney ad neçç imensi akked uɛessas n tezgi imi axxam-is ur yebɛid ara. Ruħey yer dina iwakken ad d-şşɗadey.

Win iyi-ttwarin iberdan, tikwal yettwali s igenni yeqqar-d: « Tagnawt teħzen », syen yeħka-iyi-d yef yemdanen-nni ara d-nzur. Uqbel sin n yiseggasen ay-a yettwanya babat-sen d aşşiyad seg timiren yettban-d yeħzen am wakken zedyent deg-s ccfawat, sin warraw-is zzewğen ɛacen yid-s.

Tħlam yella qessiħ, ur walley ara acu yellan zdat-i ney tamaw, ahuzu n yifurken n tħğur ttakken-d leşwat n yiɗ yessarhaben mabla aneħbus.

Di taggara walley tafat, yuħal umeddakkel-iw yewwet-d deg tewwurt.

Arrant-ay-id tlawin s leşwat iqeɗɛen, syen yestaqsa yiwen s şşut yettwaxenqen : « Anwa ara iruħen yer dina? Dya semman-d wina iyi-yettwarin iberdan.

Nekcem tugna i nwa d tin ur nezmir ara ad nettu, yiwen n wergaz d amyar, acebbub-is d amellal, allen-is rrqent, abistuli yeççur d arşas deg ufus-is, mi nella nbedd nettrağu di tlemmast n tkuzint, sin seg yemddukkal-nney d imeqqranen tħfen igelzimen ɛussen tawwurt.

Tuy zemrey timiren ad arrey snat n tlawin yef rrekbatsen deg tuymert ur nesei ara tafat, udmawen-nsen ttwafren s lħiɗ.

Nssefhem-d d anwi-ay, amyar-nni yerra leslah-is yer lhid, yenna-asen ad iyi-d-heyyn taxxamt-iw, segmi akken tulawin qqiment ur harkent ara yenna-id :

- Akka twalad a mass nyiy yiwen n wergaz, idelli iwden emayen, yuyal-d yessawel-iyi-d, mazal ad tetraguy id-agi.

- Yuyal yenna-d s yiwet n tayect iyi-ggan ad d-dsey :

- Nekkni ur nelli ara d uhdiquen.

Snefsusiy fell-as akken i zemrey, ferhey mi i d-usiy tameddit-agi, akken ad waliy tugna-agi yessarhaben, ur nettwaman ara, hkiy-d tamacahut, ssawdey susmey-ten merra.

Tama n ccmini, yella yiwen n uqejjun d amyar, am akken d adaryal, yesea cclayem, d iqejjan-nni icuban kra n yemdanen nessen.

Deg berra d adu igahden, yewwet-d axxam-nni mectuhen, seg taetuht d tamectuht tama n tewwurt di tafat n lebreq walley tigur yettmewwatan way gar-asant s sebba n wadu-nni, xas akken sxedmey atas n tezmert, hulfeq belli tugdin meqqren tekbel imdanen-agi, yal tikkelt ad hebsey awal, tisumtiwin i merra semhasent i leswat i d-itekken si lebeid.

Aeyiy seg yimsefliden-agi ieggunen, lliy qrib ad ruhey ad tsey, mi i d-yenttu yiwen n uessas d aqdim deg ukarsi-ines, yettef timeghelt-is abrid niden, yesdemdum s yiwen n sstut yessekcamen lhir.

D wagi ! d wagi ! ad as-selley ! ylint tlawin-nni yef tgecrar-nsent deg tyemmar-nni anda llant, frent udmawen-nsent, tarwa-nni terra-d igelzimen-nni.

Akken i eddey ad ten-helley abrid niden, yekker-d uqejjun-nni yettsen, yezzel aeenqiq-is, yettremmiq deg tmest, allen-is tteeggident d lehzen i yeğan iminigen ttargigin, timeddiyin deg wedrar, tamuqli akk tuyal yur-s, netta yeqqim kan deg yiwen n umkan, am wakken yettwazdey s tamuqli, yebda uqejjun yesseglaf tayed n tikkelt yef lhağa ur nezri ara d acu-tt, iban yugad, imi acebbub-is akk harcaw.

Iegged-d uessas-nni yefan : « Ihulfa yis! Ihulfa yis! deg wemkan-ina i yella mi tenyiy ».

Snat n tlawin seg tugdi uyalent ula d nutenti seglafent akked uqejjun-nni, mebla lebyi-
iw tædda-d yef yiyil-iw tergagit, tamuylı n uyersiw-agi deg wemkan-agi, deg ssaæa-agi, deg
tlemmast n yemdanen-agi ixelæn, tettwagad i tmuyli.

Azal n ssaæa yesseglaf uqejjun-nni meblama iħarrek, yesseglaf am wakken yella deg
weqraħ n targit, tudef-iyi tugdin, tugdin seg wacu ? Wissen mazriy nekk ? d tugdin daya.

Neqqim ur netħarik ara nerfa, nettraġu kra n yisali ur nessefreħ ara, imezzuyen-nney
setqelqen-aɣ, ulawen-nney kkatn, nruħ deg lešwat i nsel.

Aqejjun-nni yebda i tezzi i texxamt-nni, yessraħay leħyuḍ-is, yessħenħin.

Lwaħec-agi u k-yessahbel ara ! dya izelli iman-is fell-as ufellaħ-nni iyi-d-yewwin s
wurif d lxuf, yeldi tawwurt yettawin s afrag, izelli ayersiw-nni yer berra.

Din din yessusem, dya neqqim neyreħ di rrehba n tsusmi, din dina am wakken nuyal-d
armi d tazwara, kra nelxelq ur nezri ara d acu-t yella yettegririb deg lħiḍ n berra, yewwi abrid
n teẓgi, syen iædda yer tewwurt iħulfa yis s ufus yekkukran.

Ur nesli ara i tyawsa nniḍen i wazal n snat n tedqiqin, aya yeġġa-aɣ nerfa, din din nesla i
wexbac di tewwurt am wakken ixeddem wegrud amecṭuħ, dya nwala di taæṭṭujt n tewwurt
aqerru d amellal, s wallen ccaelent am tin n yiyersiw n lexla, yeffey-d deg yimi-s ššut, ššut-
nni ur iban ara amzun d nnehta leħzen.

Aæssas-nni aqdim yebda yetteeggid di tkuzint, uzlen warraw-is timiren, yelqen
taæṭṭujt-nni n tewwurt mi i as-rran ṭṭabla d tameqqrant.

Ad awen-d-gelmey mi i d-teyli tersašt-nni anda ur hminey ara, ħulfey s weqraħ deg wul-
iw, di tarwiħt-iw, deg tfekka-aw, amzun akken ɣliy, heggay iman-iw, lliy ad mtey si tugdi.

Neqqim dina armi d tašebħit, ur nezmir ara ad nħarekk iwakken ad d-nini yiwen wawal,
tekcem-aɣ rrehba ur nettwaglam ara.

Yiwen ur yezmir ara ad yeffey, armi wallan tḍal-d tafat n wass.

Di lħiḍ tama n tewwurt, yezzel uqjun-nni amyār, imi-ines yerrez s tersašt.

Deg ufrag yeyza taħfirt ddaw wegmir. Yessusem wergaz yesea udem d aqahwi yuyal
yenna-d:

Xas akken deg yiḍ-nni ur iyi-d-temmuger ara kra n umigi (périls), xas akken byiy ad smugley(recommande) akk tissaetin anda i d-mugrey imigi amsiwef (terrible), seg tedqiqt tamezwarut segmi yettarḍaq ubeckid yef uqerru n taettujt n tewwurt.

Asiwel yejjinin Normande

Uzlen imensan deg webrid-nni yeččuren d tjur elayen i d-yuzgan rrif n tebhirin. Di tazwara usan-d yeslan, syen d imawlan akked yinebgawen, syen usan-d yimayban n tmurt d yigerdan yeddawaren ddaw umsudey (défilé) am yizan, eddan leşfuf, εarcen yef yifurken akken ad walin akken ilaq.

Isli d yiwen wergaz ifazen di şşifa Jean yerna d netta akk i d afellaḥ amesbayur deg tmurt. Uqbel aya-agi yella d ašşiyad, d awrat itt-id-yewret, yeğğa akk lebyi-id akken ad yexdem aya, izelli atas n yedrimen yef yiqejjan-is d yibeckiden-is.

Imezdey akk n taddart ḥemlen Rosalie Roussel acku ufan-d deg-s leḥnana, yerna llan zran belli tizemmar-is d tid yelhan, maca nettat tefren Jean, yezmer tella tḥemmel-it ugar n wiyed inurmadiyen (normande) d wid yettxemmimen imi llan sean atas n yegran.

Mi rran tasaylit d tebhirt n zzwağ, tḥredqent s ubeckid 40 n terşaşin, meblama zran anwa itent-id-yewten acku llan ffren deg tssilya (fossé).

Di zzdiḥ-agi, yiwen n lferḥ meqqren gar yergazen yelsan iselsa icebḥen, Jean yeğğa-d tamettut-is yenṭu yer uxeddami yellan deffir n tteğra yekkes-as leslaḥ-is, yufa tarşaşt-nni iman-is, yefreḥ am netta am yiserdasen-is.

Syen mebla tikli ddaw tḥğur n ttfef yeččuren d lfakya, deg leḥcic yezzifen, deg tlemmast n yezgaren iy-d-yettwalin s wallen meqqren, uyalen kkren-d qqimen akken bedden, uyalen-d yezgaren-nni yer leeqel-nsen mi ruḥen ad fetren, kra n yimesbayuren llan qqnen ticucay n leḥrir-nni yettbariqen, yettban-d amzun akken ur ten-iwulem ara, akkzn lsan wiyed ticucay d tiqdimin n wemzur ayezfani yettcabin yer weglim aylayan, ma d igellilen fkan-asen ticucay.

Tilawin-nni merra arran-t ihramen d ihrawanen yef yizugar-nsent, tḥfet taggara n weḥram deg yifassen-nsent am laewayed.

Ihramen-agi izeggayen yemgaraden, tfaz cebaḥa-nsen, imi rreqmen s iyuzad iberkanen, tibrikin tama n taewinin, ma d titbirin yef uqarmud.

Tban-d tzegezwt n wedrar d tzegezwt n leḥcic d tḥğur amzun rrfan mi ara ten-tewwet titijt n uzal yessahraqen.

Tban-d tebhirt meqqren amzun tettrağ di taggara n ukamar (voûte) n tḥğur n ttfef.

Seg ttwiqan yeldin, teffey-d rriħa iħahden n lmakla yettewwayen deg wexxam-nni wessieen, teffey-d seg taettuġin merra i yesea, ula seg leħyuđ.

Ttwasetfen yinebgawen-nni deg wefrag n wexxam amzun d izrem wwđen yer tewwurt n wexxam. Akken mazal keččmen-d deg tewwurt tameqqrant.

Ixeđdan tura akk ččuren, s yigerdan izawaliyen yerkeb lħir, tiyitiwin n rřsaħ ur ħbisent ara armi ttređqen akk yixeđdan-nni yeffey-d yiwen n lehwa yexleđ akked uyebbar n rřsaħ, rriħa-as am tmemmayt (absinthe).

Sdat tewwurt tilawin ttaerađent ad zwint ayebar yef yiselsa-nsent, akken ad d-fsint lhacya icudden lemđellat-nsent, fsint-d ihramen ssertent yef yiyallen-nsent, kecment yer wexxam akken ad kksent iselsa-nsent d sħdaq n tmeħra.

Di tkuzint sserten yiwet n ttabla meqqren, ara yawin azal n eecra n yemdanen. Neqqim yef zzuġ n sħbaħ nella mazal-ay ntett.

Irgazen fsin tiqeffalin n lekman-nsen, s wudem zewwayen. Llju n tteħ yettberriq, yefreħ, yettban yesea tiħma n ddheb deg lkisan meqqren tama teqraetin n ccrab yesaan tiħma qessiħen amzun tiħma n yidamen.

Gar uđaqin d wayeđ nxeddem taettuġt n nurmande, s lkas n waman d rriħa ixedmen timest deg tfekka-nsen, akked tiderwect deg yiqerray-nsen.

Seg wakud yer wayeđ yiwen n yinebgi d aqebban ad yeffey yer ttuġur iqarben iwakken ad yexdem ayen yeħwaġ syen ad d-yuyal s tuħmas yellužen abrid nniđen.

Maca yiwen deg-sen yella yessedħa, akken kan yeffey ssarden akken ma llan, uyalen farħen, byan ad đsen, bdan ħekkun-d timšedšay-nni yessefsaxen di teđsa.

Aħas n wejder i d-yeħlin deg ttabla n wučči, lehdu-agı llan yef yiđ n tmeħra. Ĥkan-d ifellaħen ayen akk izdyen tirwiħin-nsen.

Mya n yiseggasen imdanen mazal-iten hedren yef tmeħriwin tteekkin-tent, xas akken mazal llan yal tameħra i yeġġan inebgawen-nni yeqqimen yer ttwabel ttađasn.

Tuħ yella yiwen wergaz d amyar, acebbub-is icab : « Iminigen s tkarušt yer mızidon, ma d nutni llan tteeggiđen seg lfareħ. »

Di taggara n ttabla rrebea n yergzazen, d lğiran, ttheggin-d tiħuğay yessedşayen i yeslan, wid yessnen armi kkatén idaren-nsen seg teđsa.

Isuy-d ęla ęila yiwen deg-sen di teswiet n tsusmi.

Dişyaden ara yesęeddin id ęgarzen akked wagur!

Ini-iyi-d a Jean maci d aggur-agi ara twaliđ kečćini?

Din din yezzi-d ęur-s yesli.

- Anwa ara d-yasen ęer dina, d işęegadden! Maca wayeđ-nni yettađsa.

- Ih, zemrey ad ruħey ęer dina; ur tettağad ara axeddim-ik!

Ttabla-nni i merra tettmiri d lferħ.

Maca isli mi yezra belli ur yezmira ara d d-yeşđad deg wass n tmeyra-as, yerfa.

- Ad awen-qqarey ęarđey-ten-id ad d-asen!

Aęessar-nni i yeğğan tislit-nni ad tuyal d tazewwayt, ad tsedħi, yerna ad tettargagi seg uħebbar.

Mi sekrent tbettiyin-nni n tissit, iruħ yal wa ęer texxamt-is, ma d islan kecmen ęer texxamt-nsen i yellan deg tmurt, am texxamin akk n wedrar, segmi akken yeħma lħal yefteħ ttaq.

Taftilt d tamecťuťt ur teğhid ara, d araz seg baba-s n teslit, tecęel s ufella n texzant, ametťrah yella ihęga i yeslan ijdiden, ur yemeennaęen ara amęennaq amezwaru n tmeyra.

Taqcict tilemzit tella tefsi amzur-is, tekkes iselsa-ines, teqqim-d kan deg yiselsa-ines n daxel, tekkes işebbađen-is, ma d Jean yekfa akiyef-ines, yettwali ęer berra.

Yella yettwali deg-s s wallen yettfęęğięen, s yihulfan, d leħnana, axater yettcihwi-tt-id maci d aħemmel itt-iħemmel.

Din, din ęlayila, am wergaz-nni ara yebdun axeddim, yekkes lfista-ines.

Tekkes irkasen-is, tura ad tettkes ttqacir-is, tuyal tenna-as, akken nemmum i temzi: « Ruħ ffer deffer iriduten eğğ-iyi ad ruħey ęer wussu ».

Yelëeb-tt-id am wakken yugi, yuḡal iruḡ s wallen yeččuren d tiḡila yeffer, ḡaca aqerru-is i d-yettbanen.

Teḡsa, tebya ad tezzi allen-is, uḡalen laëben s yiwet n talya yessefraḡen, yeččuren d leḡmala mebla leḡya.

Di taggara issareḡ i yiman-is : Nettat deg tedqıqt tekkes taqendurt i telsa, tsaḡel yeḡ rrekbat-is, teḡli gar yidaren-is, yexdem ameqyas di tmurt.

Teḡḡat dina, telsa tabluzt d tahrawant, teḡli yeḡ umeḡḡraḡ yettrun seg teqlan-is.

Din din yewweḡ-d ḡaffi, yelsa asarwal, yezzinez yeḡ-s yettnadi yeḡ tcenfirin-is i teffer.

Iḡulfa iman-is yetqelleq, yekkat wul-is, s tuzzla iruḡ yeḡ ḡḡaq yeldi-it.

Tiziri n waggur teččur afrag d tafat, aya i yeḡḡan tili n ḡḡur n tteḡ tetteban-d amzun d tineqqıdın tibarkaninen qessiḡen ma d tamurt ddlen-tt yeḡran yeḡḡugen.

Mi yella Jean yettwali, iëus ayen i d-yeqqimen deg yid, tcud-as tmeḡḡut-is iyallen-is ddaw temḡareḡt-is, testewtew-as yeḡ umezzuḡ, deg yiwen lawan ad tt-jebbed-it yeḡ deffir.

Yezi-d iëenneq-itt, yerfed-itt gar yiḡalen-is, yewwi-tt yeḡ wussu-nsen, mi yella ikxel yeḡ umaḡḡla yettḡubun seg teqlan, aḡḡarḡaq d aḡdid yeḡreb-d ḡḡut-is.

Yerfa Jean aḡas, xaḡi a d... ! yiḡen ur d-tteḡyaḡ ara s tmentilt-im? Arḡu, arḡu !

Yelsa iseḡbaḡen-is, yeddem abeckıd-is iëelleq-it yeḡ yiḡil-is, ma d tameḡḡut-is teḡli yeḡ tgecrar-is s tuḡdi tetteḡellil-it ur yettruḡu ara, maca netta yerwel-as, yuzel yeḡ ḡḡaq yenḡu yeḡ weḡrag.

Terḡa ssaëa, snat sswayee, armi yuli wass argaz-is ur d-yuḡal ara. Yeffeḡ-itt leeqel teḡka-d urfan n Jean d tazla-is deffir yiḡeggaden.

Din din, kkrent txeddamin d yicifuren d yeḡrar ttnadin yeḡ ukerwa-nsen (maître). Ufan sin yimukaren deg yiḡer, ccuden seg uqerru armi d idaren, nneḡḡ deg-sen yemmut seg wurfan, abeckıd-nsen yebdel si berra akked daxel, akked 3 n yiwtal zzin-d i yiri-nsen, deg yedmaren-nsen yenta wesḡar.

Syen mi yella iħekku-d iħ-nni yessuhamen, yenna-d : « Ah d aqessar yelhan, sşedşen-iyi-d am uwtul ucmit ffren aqerruw dixel n tculiħt. Ma yella tjarbetħen, tħader seg-sen. S talya-agi i nessedday n tmeyra di normand.

Ibaskaren

Yewwi-d umrabeđ amyar lxeṭṭba-is taneggarut s ššut ur nettwafham ara yef yiqerray n yifellaḥen yelsan ticuccay timellalin, imezran-nsen am tuzzut.

Xedmen slum d ameqqran i tilawin n yifellaḥen i d-yusan seg lebeid yer umegdal. Tefka-d lḥamu yessaḥraqen n waggur n yunyu rriḥa n lmal, ašareuf n wectal.

Yekcem-d ššut n wesque i yuzađ akked wesmugret n testan seg tebhirin iy-d-iqarben. Tikwal ikeččem-d ddaw tewwurt ubehri d asemmađ, yewwi-d yid-s rriḥa n yigran, yettrafad deg webrid-s iqarmuden s wacu i tt-cidint tullas imezran-nsent.

Tuy ilaq ad ccaelent ticemmuei i wexxam n tmezliwt : « Akken yebya Rebbi ad yili » i d-yenna umrabeđ.

Yuḡal yessusem yeldi adlis-is, am yal ddurt yebda yettwešši taqeđeit-is yef temsal akk yenan taddart-is tamečtuḥt ezizen.

Yella d argaz s uqerru icab d amellal, yesselḥaw agdud iwazal n 40 n yiseggasen, ayen it-isueden deg waya d lxeṭṭba-nni i d-yettak i yiεeggalen n wegdud.

Ikemmel-d : « Ad aken-wešši ad as-tedεum i Désiré Vallin i ihelken atas d Paumelle yugin ad yeḥlu segmi i d-ilul ».

Yuḡal ur yezri ara, yella yettnadi yef kra n tferkiwin deg wedlis yeččuren d ddeewat di taggara yufa snat, ikemmel : « Ur ilaq ara tullas d yeqcicen ad d-ttasen akka timeddiyin yer tmeqbert, ney ad d-awiy iserdasen n wedrar ».

Mass M.Césaire Omont yebya ad d-yay taqcict yetturebban akken ad tt-yerr d taxeddamt.

Ixemm kra n dqayeq yenna-d : « Imeniye-iw i kečč s yisem n baba-s d mmi-s d larwaḥ yettwaqedsen ».

Yerres-d seg wekan anda i d-qqaren lxeṭba akken ad ikemmel amegdel-ines.

Mi i d-uyalen i Malandain yer lya-nsen, mi llan deg taddart n La Sablières teddun yer Fourville.

Yeqqim ubabat-nni i yellan d yiwen n ufellaḥ d amyar, ikmec merra yer ttabla, mi i d-ssers tmeṭṭut-is tabaqit n Imakla, ma d Adélaïd tewwi lkisan d yiḍbsiyen seg texzant.

Yenna-d : « Yezmer ad yili yelḥa, tseïd amkan d Si Oman, netta yebra yerna tametṭut n mmi-s ur tt-ḥemmel-it ara, waḥdes i yella ur yesei wara, waqil ad as-ccegeey Adélaïde ».

Tessares-d tmeṭṭut-is taqdir tabarkant s ufella n ttabla, tekkes-as leyda, teffey-d rriḥa n lekrenb.

Tuyal wergaz-nni yenna-d : « Acu yesea, maca ilaq ad yeseu tiḥerci, wa ad iẓer belli Adélaïde ur rrhifet ara ».

Tuyal tenna-d tmeṭṭut-nni : « Zemrey ad waliy kullec akken yella ».

Tuyal tezzi yer yelli-s, taqcict ur netṭar ara deg yiman-is, amzur d awrey, leḥnak d imeqranen d izeggayen am weglim n tfeḥ, tæggeḍ : « Sel-iyi-d a lwaḥec ameqqran ad truḥeḍ yer Omant iwakken ad tilid d axeddam yur-s, ad t-xedmeḍ ayen akk ik-d-yeqqar ».

Tebda teqcict tettaḍsa am tbuhalt mebla tiririt, uyalen bdan i tlata tetten.

Tuyal yenna : « Sel-d i wawal a taqcict, tæardeḍ ad tecdeḍ, ukem tezriḍ acu ara am-d-iniy ».

Yessuney-itt-id s tefyar tiwezlanin d alugen n ttrebga, akken yerḡa aṭas tfaṣil, d uheggi-ines ad testaemer argaz-agi yeḡlen yerna drit akked twacult-is.

Tayemma-tt teḥbes Imakla akken ad tsel, tifercidṭ teqqim deg ufus-is, allen-is yef wergaz-is d yelli-s, tettabaε ilugan-agi s lḥir d tsusmi.

Adélaïde teqqim akken tefcel, tamuylis tettawi tettara, ur tettwafham ara, tzemreḍ ad tt-cudeḍ yerna ur telli ara deg tḥerci.

Akken kfan Imakla, teḡḡa-t tmeṭṭut-is ad yeyleq amutur n tkarust akken ad ruḥen deg sin ad nadin yef M.Césaire.

Yella yettidir deg yiwen n wexxam d amecṭuḥ n weblaḍ isenden yef yixxamen n yiger izedyen yifellaḥen.

Axaṭer ilaq fell-as ad iẓer belli yetteac s wayen i d-yessekcam. Tuy yesea aza n xemsa uxemsin n yiseggasen, yella d azuran, yettqessir am wergaz amesbayur.

Yeḍsa, yuḍaf akken ad ihud leḥyuḍ, yeswa lju n ttfex seg tqareet, mazal yesa lxaṭer xas akken meqqar deg laemer. Iḥemmel ad yelḥu deg yeḡran, ifassen-is yerra-ten yer deffir, iḍaren-is ndan deg waluḍ netta yettwali irden, d unarni n zzariḗa n left s leḥmala.

Nnan-d fell-as : « D ababat yelhan, maca yal as sur d-itekker ara igerrez ».

Yessarḥeb s snat-nni n tlawin, iḗebbuḍen-nsent s ufella n tṭabla, yekfa lqahwa-is. Isned yer deffir, yebda yestaqsay :

- Acu i d-tebyamt ?

- Temmeslay-d tyemmat-nni.

- Tagi d yelli Adélaïde ik-d-iwiḡ akken ad ak-tt-fkey d taxeddamt s tmentilt n wayen i d-yenna umrabeḍ sṣbaḥ-agi ».

Iwala si Omont di teqcict, dya din din yenna : « Aḥal i laemer-is, axxam-agi meqqar ?

« 21 n yiseḡḡasen a mass Omont ».

« Aya yelha, ad as-fkey 15 yefranken, atan yettraḡu-tt yal sṣbeḥ ad d-tseww ccarba ».

Yeḥwi snat n tlawin.

Deg wass wis sin tebda Adélaïde axeddim-is, deg wass win sin akken ilaq, meblama tenna-d yiwen wawal akken i txeddem deg wexxam n baba-s.

Yeḡ 9 n sṣbeḥ mi tella tettsiki takuzint yessawel-as-d mass Omont.

« Adélaïde ».

Tuzzel-d : « Aqli da-agi a sidi ».

Akken kan i tbedd zdat-s, uyalen yifassen-is d izeggayen, ma d allen-is ttargigint, yenna-as : « Sel-iyi-d cwiṭ akken ur yettili ara leylaḡ gar-aney. Kemm d taxeddamt-iw, ulac kter, tessemahsis. Akken ur nesdukkul ara Ibaskaren-nney. »

- Ih a sidi.

- Yal yiwen yesa amkan-is a yelli, tesseḡ takuzint-im, seiḡ taxxamt-iw. Ayen nniḍen akk ad yili d ayla-nney di sin.

- Ih a sidi.

- Yerbaḥ. Yelha, ruḥ yer uxeddin-im. Truḥ-d ad tkemmel axeddin-is.

Di tṭhur thegga-d imensi deg texxamt-ines tamectuḥ, mi i d-tessares ccarba yef tṭabla tessawel-as i M.Omont.

- Ihegga a sidi.

- Yekcem-d, yeqqim, iwala akka d waka, yefteḥ tamacwart s sṣut am lebraq.

« Adélaïde »

Tewweḍ-d tugad. Yuḥaf am wakken ad tt-inay « ih isem...anda-t imkan-im ? »

« Maca a sidi ».

Yella yettuḥaf : « Ur ḥemmley ara ad ččey waḥdi. Ad akem-yeleen Rebbi. Ruḥ awi-iyi-d lkas.

S tugdi, tewwi-d, tiyawsiwin n lmakla i as-ilagen, s usdeydey : « Aqli a sidi ».

Dya yuyal yennecreḥ, itett s lfareḥ, yeḥka-d atas n teqṣidin i wumi tesla s wallen-is yersen yer lqaæa, meblama tenna-d yiwen wawal.

Seg wakud yer wayeḍ, tettawi-d ayrum, akked lejjū n tfeḥ akked yiḍbsiyen.

Mi as-d-tewwi lqahwa, tessares kan afenḡal zdat-s, yuyal yerfa abrid nniḍen :

- Yelha, i kemm ?

- Ur tessey ara a sidi.

- Ayen ur t-tesseḍ ara ?

- Axaṭer ur tt-ḥemley ara.

Yerfa abrid nniḍen : « Ur ḥemmley ara ad swey lqahwa-iw waḥdi, isem d...ma yella ma ur tebyid ara ad tesweḍ ruḥ awi-d afenḡal s lemyawla ».

Ruḥey wwiy-d lkas, qqimey abrid nniḍen, yeswa ccrab, ma d nekk ur wallay ara akk deg wallen n sidi, sbeleey kullec.

Tuy ilaq ad yessu lkas amezwaru n waman n laeṭer, wis sin n latennesyu.

M. Omont, yemma : « Ruḥ tura ssired leḥwal-agi, kemm d taqcict laali ».

Ččan akken imensi, yuḡal ilaq fell-as ad teleeb dduminu, yuḡal iceggæ-itt ad tetṭes.

« Ruḥ ad tetṭsed taswiet ad d-alij ».

Truḥ yer texxamt-is yellan deg tyerfatin, tezzul, tekkes iselsa-ines, tekcem yer wussu.

« Adélaide »

Maca din din tenttu-d deg lxelea. Tuḡift thud axxam.

- Telli-d tawwurt, terra-d awal.

« Aqlin a sidi ? »

- Anida-kem ?

- Aqlin deg wussu-iw a sidi.

Yuḡal iegged Rebbi i t-id-yefkan : « Tebyid ad t-ṣṣubed, nekk ur ḥemmley ara ad tṭsey waḥdi, ad kem-yeneel Rebbi, ma yella ur tebyid ara aya-agi, lmeena-s ad iyi-taḥwid ad akem-yeneel Rebbi. »

Terra-as-d seg laeli texlee, tettnadi tacemmuet-is :

« Aqli a sidi ».

Yesla it-baskarin-is timecṭaḥ, yettbanen katent am yifurkan n tteḡra deg skali, mi i d-tewwed yer tṣeddarin-ni tineggura yewwi-tt yer yedmaren-is, akken kan i d-teḡḡa tisebbaḍin-is tmeṭaḥ yer tewwurt n texxamt, iṭṭbee-itt yer texxamt-is s wurfan.

« S lemyawla ugar n wakka ».

Teqqim kan tetteawad-d, ur tezri ara d acu ara d-tini.

« Aqli, aqli, a sidi ».

Umbaed 6 n wagguren, mi tella deg webrid-is ad twali imawlan-is, baba-s yewwi-tt yer umejjay deg wass n lḥed syen yestaqsa-tt :

- Am wakken tqewwaḍ cwiṭ ?

- Teqqim am tæggunt, tettwali deg uæbbuḍ-is, teqqar : « Ala, ala, ur cukey ara ».

Yef waya i tt-yestaqsa akken ad izer tidet marra.

- Ini-iyi-d ma yella ibaskaren-ik, ur xelden ara kra n wuḍan ?.

- Maca umbæed ad tqewwiḍ amzun d tibettit.

- Tebda treffu.

« Nekk ssney-k, nekk sney-k ».

Nesstarḥeb s ubabat Malandain, allen-is ukint, udem-is yettwaqnee, yestaqsa :

- Acu ur tezriḍ ara ?

Tenna-d s yimeṭṭi : « Zriy belli timsal ad ilint akka a yigardan ».

Tuy yemma-s tuyal-d yer wexxam. Yenna wergaz s wurfan : « Ha-tt-a deg lawan-agi ».

Maca tameṭṭut terfa yeffey-itt læqel, tennuy d yelli-s, teglem-tt-id belli d tameslubt d tadarwect.

Yef waya itt-yessusem umyar-nni, yerfed taccacit-is ad iruḥ ad yehder yid-sen yef waya iten-yeenan ;

« Akk aya-agi d tieugent am akken lliy ttilyiy. Yiwen ur yezri ara d acu yella ixeddem, d aqessar ».

Deg wass n lḥeb, yezzuzer-d umrabeḍ-nni amyar

Aɛiwed n wejdid

Aya yella-d mi nfuk imensi, mi tebda ɣɣyada di Bertrans. Qimey yer ttabla d tameqqrant teččur d lfakya d lwarded yeqqim-d ɣur-s uxarraz, akked 8 n telmezyn akked umejjay.

Nusa-d ad d-nemmeslay yef tayri, yeɗra-d udiwenni d ameqqran, adiwenni ara yeqqimen i lebda, akken ad nwali, ad negzu ma yella nezmer ad nhemmel yiwen webrid ney atas n yibardan.

Neddem-d imedyaten n yemdanen ihemmlen s tidet, akken i d-nebder kra yemdanen ihemmlen s yimenyi d umceččew.

Irgazen-nni merra nnan-d belli ihulfan am lehlak, zemren ad wten iman-nsen atas n yiberdan, akken zemren ad wten alama d lmut ma yella mlalen-d takerrist zdat-sen.

Xas akken array-nni i d-fkan ulac deg-s ccek, yella rray-nsent ibedd yef tmedyazt ugar n tmuyli, wekdent-d belli tayri taheqqanit, tayri tameqqrant, yezmer ad d-teyli yiwet n tikkelt yef wemdan, tcuba lebraq, tayri-agi ul ara thaz ad teqqim tecceel deg-s tmest, ur yezmir ara kra n uhulfu ad t-yugar, ula d targit ur tezmir ad d-temyi tayed n tikkelt.

Mi ihemmel Le marquis atas, ixulef mlih ayilli-agi.

Yezmer wemdan ad ihemmel atas n yibardan seg wul-is. Newwi-d aya seg yemdanen yenyan iman-nsen yef tayri, aya d tbut belli tayri tis snat ur tesei ara lbenna. Ad ak-d-iniy lukan ur nyin ara iman-nsen yerna mmuten lmut n Rebbi.

Wid iecqen am yisekranen, win i tessan ad yessu, win ihemmlen ad ihemmel, d tamsalt icuden yer lhala n wemdan.

Fernen-d amejjay, i yellan d yiwen n n umejjay n Bris aqdim, yewwi lanetrit, deg yegran yegran, yesea tirit, delben-as ad d-yekf array-is.

Yella ur yesei ara rray.

Akken i d-yenna Marquis, d tamsalt icudden yer tnefsit n wemdan, maca nekk sney ahulfu idumen xemsa uxemsin n yiseggasen, yiwen wass ur testaefa ara tekfa s lmut.

Achal yelha waya ! nettat, d targit ad tesseud win ara k-ihemmlen akka ! d lferh ad teiced xemsa uxemsin n yiseggasen yeččuren d lehmla yeqqeefren d tin hlawn !.

Açhal yella yethenna, di tudert-is yesean lbaraka, mi yella hemmlent atas !

Yettaḍsa umejjay :

- Di tilawt, a massa, kemm ur teccudeḍ ara deg rray-agi, aḥbib yella argaz.

Ma yella d nettat, d tameṭṭut, ula d kečč tessneḍ-tt mliḥ, d akarsi.

- Mi aqbur yettili deg teymey yal aseggas. Ad earḍey ad array iman-iw twahmey ugar.

Lebyi n tlawin ur yeqqim ara am zik, udem-nsent ur yessefraḥ ara yenna-d : « Ah » am wakken tayri ilaq ad tewwet kan wid icebḥen, d wid iḥedqen d nutni iḥedqen. D nutni kan i yuklalen imdanen yelhan.

- Ikemmel awal-is umejjay.

Uqbel 03 n wagguren aya ssawlen-iyi-d ad iliy tama tameṭṭut-agi tamyar, mi tella deg wussu n lmut.

Deg wass-nni iædda tella tewweḍ-d deg tkarust, teḥseb amzun d axxam-is, yewwi-tt-id umejjay-nni iwaley, teddukkel-d duqejjun-is aberkan ameqqran d yimeddukal-is, d kra seg twacult-is.

Tabalutt s tidet tella. Terra-ay d nekkn i istekkeflen yis, tenna-ay-id yef yimenniyen-is ineggura, akken iy-d-teḥka kullec yef tudert-is.

Ur tt-siney ara, tayawsa tafriḍt i sney d tin yeččuren d iḥulfan. Baba-s yella d amejjay, ma d yemma-s d tafremlit. Tella ur tessei ara axxam yesean tamazirt.

Tella mezziyet mliḥ mi tettawi tettara di tmurt ḥarcawen. Neḥbes yer tewwurt n taddart, neḥbes takkarust, dina yeksa uæawdiw tama-s yettes uqejjun. Amectuh-nni yella yettegririb di leḥcic ma yella d yemma-s d baba-s d yemma-s qqimen ttseggimen lqec-nsen ddaw tṭṭur yef webrid, deg yikarsiyen iqdimen n tyiwant.

Ur yelli ara kra n wawal deg wexxam-agi i leḥḥun. Umbaæd kra n wawalen i ilaqen ad nzar anwa ara d-yezzin iwakken ad d-æawdey tuzzift-nni tesnem.

Mi iruḥ weqcic-nni lebeid akken ad d-yemlal d kra n yeqrar ur nelhi ara n taddart baba-s yetteeggid fell-as. « Ad tuyaleḍ yer da a ccmata ».

D widin i d awalen n lehnana i sliy deg tudert-iw. Asmi i tuyał tilemzit ccegeent ad d-tejmeε idrimen n useqqamu ifesden.

Ttsuney kra n tmussniwin seg wemkan yer wayeđ akked yigerdan maca ibaba-ten n yimeddukkal-is ijdiden d nutni i d-ineciden arraw-nsen mebla leħya.

« Ad d-tašeđ yer da, mi ara kem-d-waliy tettmeslayeđ d win yeddān ħafi ».

Aṭas tikkal i tekkaten yigerdan s yeblađen. Yuyal mi as-fkant kra n tlawin idrimen tejmeε-iten amek ilaq.

Asmi tewweđ 12 n yiseeggasen, mi i teedda, temmuger-d deffir n tmeqbert yiwen weqcic d amecṭuħ yella yettru acku ameddakel-is yuker-as sin n yidinaren.

D imetṭi-nni n yimesbayuren imecṭaħ, yiwen gar yigerdan-agi imecṭaħ i d-yessugen wallay-is asmi is-kksen lwarded iwakken ad tili di lehna, aya-agi yenya-tt.

Teqreb yur-s mi tezra akk sebba leħzen-is, tefka-as akk idrimen i d-tejmeε deg sseba n yiseggasen.

Seg tiselbi n lferħ tella tesa tabyest ad tt-suden-it, maca yella yettxemmim ad t-ibeddel, yeğga iman-is ad iruħ, twala belli ur as-yenni wara, yerna ur tt-yewwit ara, tebda abrid nniđen, tessuden-it seg wul. Terwel.

Acu ara iderrun deg uqerruy-agi yerwan lemħan ? Wissen ma ṭhemmel wagi yenħafen imi i as-tefka akk ayen tesa, ney mi itt-yessuden i tikkal tamezwarut ?.

Timsaeraq kifkif-itent yigerdan d yimeqqranen. I waṭas n wagguren tella tettargu timeqbert-agi d ugrud-agi. Akken ad t-walit abrid nniđen tucker-d dduru tamezwarut deg baba-s, dduru nniđen wissen asni, ney seg wayen tejmeε akken ad d-tay kra n tyawsiwin.

Mi i d-tuyał tuy-itt tesa sin n yidinaren deg lğib-is, maca ur tezmir ara ad t-wali afarmasyan amecṭuħ. Ṭhemmel-it ugar, imi yezga yesa tabyest, yer yur-s aman-agi yesean unuy azegzaw ssean azal yur-s.

Tejmeε ccfawat-is ur ntekkes ara dixel-is, asmi it-id-templal tettabaε-it deffir n uyerbaz, akkenn tettlaεab dabex d yemdukkal-is, akken it-zelli iman-is s ufella-is, tettēf-it yer yedmaren-is tessuden-it s laħris, yebda yettuzař seg tugdi.

Iwakken ad tt-susem-it tefka-as idrimen, 23 yefranken, d lkenz aḥeqqani, iwala-ten s wallen yecmumḥen, yewwi-ten yeḡḡa-tt ad telæeb yis skud tebya.

Azal n rreḅa n yiseggasen tettak-as akk ayen tesæa, netta yettara-ten yer lḡib-is amzun d lḥaq-is, mi as-tefka idrimen ad tt-yeḡḡ ad t-tessuden.

Yiwen n webrid 31 n yefranken, abrid nniḍen 12 n yecwecwen (nettata tella tettru di ddel d lqerḥ, imi aseggas-a ur yelhi ara) abrid nniḍen 5 n yefranken, d tabyest tameqqrant d tiderwect aya yeḡḡa-t yettaḍsa di lfareh.

Tettxemmim fell-as kan, netta yerḡa tuyalin-is, yuzzel ad tt-iwali mi tt-yezra ul-is yettefriwis di lfareh.

Syen yuḡal iyab mi yekcem yer tseddawit, teqqar-d aya deg yiselsa-ines. Yef waya i d-tnuda tifat iwakken ad d-tbeddel abrid n yimawlan-is ad tt-sæddin sya-agi deg yimuras.

Aseggas amezwaru, tesædda iman-is. Maca sin yiseggasen zrin mi itt-walat abrid aneggaru, bessif itt-æeqlit, imi ibeddel, yuḡal meqqar, yecbeḥ, yelsa tabluzt s tqeffalin, terna-as ccaḅa.

Yerra iman-is ur tt-iwala ara, iædda yeḡḡa-tt-id s zzux. Tettru sin wussan seg lawan-nni ul-is yejreḥ armi dayen.

Yuḡal yal aseggas, yetteeddi zdat-s meblama yessarḥeb yis, ney ad as-yini awal yelhan, ama yezzi allen-is yur-s.

Ḥemmley-t aḥas, selbey fell-as, tenna-id : « D netta kan i d argaz i zriy deg ddunit a yamejjay, ur zriy ara ma yella llan wiyed ».

Mmuten imawlan-is tkemmel di tḡara-ines, trebba sin n yiqejjan maci yiwen, sin n yiqejjan d iwaæranen.

Yiwen wass mi i d-tuḡal yer taddart yella yestaæfa wul-is, twala yiwet n tmeṭṭut teffey-d seg yiwet n ṭannut yer yeyalen weḥbib-is, tella d tameṭṭut-is, yella yezweḡ.

Tameddit n wass-nni tzelli iman-is deg taæwint yellan di tlemmast n tyiwant.

Yekkes-itt-id yiwen n usekran yewwi-tt yer ufarmasyan. Iṣub-d mmi-tsen yettwaxenqen yer wexxam uksar deg yiselsa n tguni, iwakken ad yethelli deg-s, maca am wakken yessen-itt,

yekkes-as iselsa-s yessfarfud deg-s yenna-as s şşut zuren : « Maca kečč d ameslub ! ur ilaq ara ad tiliđ d aeggun akka ».

Aya ad tt-yessaħlu, yehder yid-s. Tella tefreħ aħas n wakud.Yugi ad as-tefk kra imi yetthella deg-s, xas akken teggul ad tt-xelleđ-it.

Akka i tefka tudert-is. Tella tseččay bab n yisennanen yal aseggas, tella tettwalit-id deffir zzğağ n ttwiqan-is izeggayen.

Twalef tettay-d si yur-s ddwa, twalat am baba-s, tehder yid-s, tefka-as idrimen.

Mi iyi-d-teħka taqşıđt-is yessaħzanen, tħelli-iyi ad as-fkey i wina akken tħemmel ayen akk tejmee.

Tenna-d belli tella txeddem kan fell-as, yiwen webrid kan ara ixemmem fell-as ma yella tmut. Yef waya iyi-d-tefka 327 yefranken, teğğas-d 27 n yefranken i temđelt, tewwi ayen i d-yeqqimen.

Kfan lefđur, ttemeayaren way gar-asen wa yeqqar kečč d azeggay, wa yeqqar-as tqewwad, ma d nettat tesraħ deg-s rriħa n ddwawi.

Yenna-id qqim ħku-iyi, dya qqebley qqimey bdiy awal-iw s şşut ħninen lliy ttwaqensey belli ad d-ttrun. Akken kan tefhem belli iħemmel ameslub-agi, tenťu-d Chouquet deg wurfan am wakken yettwaker-as nnif-is i yellan yesea azal yur-s ugar n ddunit.

Tameťtut-is s wurfan am netta, teqqim tetteawad-d : ilef-agi ! ilef-agi ! ilef-agi ! ...meblama yezmer yufa kra.

Yekker yebda ileħħu, yella iteddu s tardasin d timeqqranin deffir ttabla, armi tneqlab lmeytā n yunaniyen yef yiwen n umezzuy.

Yessdemdem : « Tfehmed ay amejjay ? lecyal-agi sexlaeent argaz ! acu ara xedmey ? Ih ! lukan lliy sney-tt mi tella di tudert, tili ahat cetkey i yimsulta, ad tt-awin yer lħebs. Yerna ur d-tettfay ara, ad awen-d-fkey tiririt !.

Wehmey seg tħawact yelhan uyur sawdey.

Ur nezri ara acu ara d-nini ney acu ara nexdem.

Ikemmel awal : « Tedleb-iyi-d ad ak-d-fkey akk ayen tejmeɛ i yellan 1300 n ye franken am wakken i ak-d-nniy, akka iyi-d-yettban ur tebyid ara ad tawid idrimen-agi, awid ukan ad ten-nefk i yimayban. »

Walan-d dgi, wergaz d tmettut, tettef-iten lxelea. Wwiy idrimen deg lgib-iw, idrimen n lhif, seg tmura merra, atas n leṣnaf n yedrimen i yellan.

Timiren seqseyt-id : « Acu-t rray i tetṭfed ? »

Tmeslay-d massa Chouquet d tmezwarut : « Skud d wagi i d asirem aneggaru n tmettut-agi, yecbayi Rebbi ur ilaq ara ad nagi ».

Yenna-d wergaz-is s tugdi ur nettwafham ara : « Nezmer ad d-nay yall ass ddwa i warra-nney s yedrimen-agi ».

Nniy-d s tyersi yekkawen : « Akken i tebyid ».

Ikemmel awal : « Dayem ttmodu skud testekfel-ik, ad d-naf tarrayt amek ad nsaxdem idrimen-agi deg wayen yelhan ».

Fkiy-asen idrimen selmey fell-asen ruḥey-d. Deg wass wis sin tusa-d Chouquet akken ad iyi-d-taf teḡḡa-d takarust-is dagi.

- Acu ara t-xedmed s tkarust-agi ?

- Ulaç, awi-tt ma tebyid.

- Aya yelha ad as-d-ṣṣenɛey taɛcciwat deg tmazirt-iw.

Yella yettruḥu, ad as-ɛiwdey asiwel. Akken ad iyi-d-yeḡḡ aɛudiw-is amyax, d sin n yiqejjan. Ad aken-ten-id-fkey ?

Ibed yexleɛ : « Ah, ala, acu tebyid nekk ad xedmey yisen ? Akken i ak-yehwa xdem-asen.

Yella yettaḍsa, yefka-d afus-is nemsalam, acu tebyid ? deg kra n tmurt ur ilaq ara amejjay d ufarmasyan ad ilin d iɛdawen..

Nekk jemɛey iqejjan-nni deg wexxam-iw, ma d amrabeḍ yesea afrag d ameqqran yewwi aɛudiw-nni. Teqqim-d tkarust-nni deg wexxam tettwaxneq, ma d idrimen ttwafken di lxedma n tmacicnt.

D tagi i d tayri tawḥīdt i d-mlaley di ddunit-iw, tefka ɣzuran-is deg wul-iw.

AmejJay yella yessusem.

Terra-d mnehta la marquise s wallen yeččuren d imetṭi : « Iban tulawin kan i yesnen amek ad ḥemlent ».

Deg Yilel

Neyra ijerriden-agi deg yiyimisen.

« BOOLOGNE-deg yilel-22 yennayer...i turan ».

Tawayit i d-yedran sin n yiseggasen-agi tesslal-d lxuf d lxelea gar yemdanen.

Taflukt n sşyada yesselhay-itt lqayed Javel, i d-ikecmen yer usaga. Ieedda-d seg umalu yettruz iblađen, yettruz lemwađi n lebher.

Xas akken tafluket n usellek tettwaceggæ-d seg yur ubeckid n taddart, maca 4 n yergazen d ugrud n teflukt-nni mmuten. Tagnawt mazal-itt texşer nugad tixeşşarin timaynutin.

Ma yella argaz-agi igellil yettegririb seg lmuja, yemmut ahat ddaw telwiħin n teflukinnsen yerzen, d wagi i d amdan iyef ttxemmimey, axater uqbel 18 n yiseggasen seg tura, yedra-d usaru nniden yessarhaben, am yal tikkelt asaru-agi meqqren yebna s lemwađi.

Mass Javel yuyal d aqerru n lbabur n sşyada. Lbabur n sşyada d taflukt n sşyada ifazen.

Teqqur liħala akken ilaq, aya ad ak-yeğğ tugadeđ ur tettili ara tegnawt teşşfa, ma d ađu i d-yettasen yeekes, yessegririb lemwađi am wakken d tğur ukalitus, seg berra i d-kkatent lemwađi iğahden yerna mlihit.

Ixeddem deg lebhar mebla æeggu, taharyađt-is tezga tcuf, ijebbad-d yer yur-s acebbak d ameqqran, acebbak-agi yettawi-d akkk ayan yellan di lqæa n lebher, lewħuc yettsen yef yeblađen, ney iselman iheşlen deg rrmel ney tiselmatin. Mi ara yili ubehri yessakay, lemmuja mezziyet, tbeddu teflukt sşyada.

Acebbak-nni icud yer yiwen n ueemmud n lluh yesean uzal s sin yemraren i d-iyellin yer waman, yer lettruf n teflukt-nni.

Ađu yettcengil lbabur-nni, yettawi yid-s tanaert-nni yessefsaden lqæ n lebher.

Yella Javel di lbabur netta d gma-s amectuħ akked rreba n yergazen akked ugrud. Ruħen seg Boulogne deg yiwen wass yeşfan akken ad d-şşaden.

Maca din din izad wađu, tuta-d teğğagt, yeğğan lbabur-nni n sşyada yerwel. Yewwed er tmurt n legliz, maca ađu yuta-d isahrarafen grirben deg lqæa, aya yeğğaten d awezyi ad izmiren ad kecmen yer usagen.

Yewwi taflukt tamectuht iruh yer lebher yeldin yuyal yer Fransa. Adu ikemmel yeğhed, ur tezmired ara ad telhud deg ubehri, yuuen s lemwaği, i d-yettbanen amzun d tikufa n şşabun, şşut n umihi (danger) yettzad yal mi nettqarib yer urazu.

Lbabur-nnin şşyada yettef abrid-is tayed n tikkelt, yettazal yef weerur n lemwaği i t-yessenhuzun akka d wakkin, mac axas akken yeççur d lebyi, akken yebyu yella yennum tagnawt ixesren, aya yettağa-t yetthewis gar snat n tmura i wazal n xemsa wussan yer setta wussan yewwed yer yiwet seg-sent.

Yeħbes wađu yer taggara, netta yella di lebħar, xas akken lmuja tella teğhed, yefka-asen lamer ad zellin acebbak.

Yef waya izellin amutur-nni ameqqran n şşyada di lebher, sin yergazen yer zdat, sin yer deffir jebbaden-d imraren.

Din din yewwed yer lqaea, maca lmuja d taelayant a d d-tewwet lbabur-nni, Javel yella di tazwara yessuffey-d acebbak, yufa-d ifassen-is ttfent amrar, sserħent-as s sebba unegzum-nni d uqrah, akked telwiht itecden.

Yexdem akk ayen iwumi yezmer, yeeređ ula s ufus-nni nniđen yettfen amrar, ma d acebbak-nni yettader, ma d amrar-nni iğahden ur yeqqires ara.

Yedea wergaz-nni yettwaqarħen, aya merra yusa-d ttazla. Iruh gma-s seg lbar, nutni zellin iman-nsen yef wemrar ttaerađen ad d-sselken wina it-ħuz.

Akk ayen xedmen deg wađu, nnan-d ieuwamen ilaq ad t-negzem, yejbed-d lmus d ameqqran di lğib-is, yezmer s snat n tyitiwin ad d-isellek afus n Javel.

Maca anegzum-agi lmeena-as ad xeşren acebbak-nni n ssardin yeswan atas n yidrimen, 1500 n yefranken, ilan d ayla n Javel.

Yettru, iqreħ-it wul-is : « Ala, gzem, ur ttrađu ara, nekk ad xedmey aya ». Yuzel yer yiqerray, yerra akk ayen yellan seddaw.

S bessif izmer i teflukt-nni irefden acebbak-nni, arnu yef waya adu yeğhed yettawi-tt sya yer sa.

Javel yella yeyli yef tgecrar-is, ikarec iles-is, allen-is ççurent d urif.

Yuḡal-d gma-s yugad lmuḡ n yiḡewwamen : « Arḡu, arḡu, ur gezzem ara ilaq ad tessayliḡ agelzim (ancre). »

Nzelli agelzim-nni, nebren snesla-nni amek ilaq, nefsi-d acebbak-nni. Di taggara taflukt fessust, kksen-d afus-nni yemmuten ddaw lekman n ḡḡuf yeḡḡuren d idamen.

Iban-d Javel am uxemmag, kksen-as iselsa-ines, walan ayen yessuhamen, idamen ad d-ttefyen seg ufus-is amzun leeyun.

Iwala wergaz yer yiḡil-is yenna-d s ḡḡut rqiḡen : « Yir tawenza ».

Seg wakken idamen uḡin ad ḡebsen, xedmen-d tamda deg teflukt, isuy yiwen seg yiḡewwamen : « Ad ak-kfun yidamen, ilaq ad tt-cudet ».

Tḡfen lxiḡ, lxiḡ d azuran cciden-as lḡareḡ-nni akken ilaq s lḡahed-nsen merra.

Idamen-nni cwiḡ, cwiḡ ḡebsen armi uḡalen ḡebsen maḡi. Ibed Javel iyil-is yeḡluleq tama-s, yerfed-it s ufus-is nniḡen yerfed-it, yebren-it.

Kullec yerrez, rḡzen yeḡsan, d aksum i yetḡfen aḡric-agi n tfekka-s. Iwala deg-s s tiḡ qessiḡen.

Yeḡqim yeḡ ucembir-nni n teflukt iḡteḡqen welhent yemddukkal-is ad as-ixeddem aman i lḡareḡ-is akken ur t-yettay ara ccar aberkan.

Ssersen tama-s yiḡen n ubelyun yeḡḡuren d aman seg dqiqa yer tayeḡ ad d-yerfed ḡḡdel ad yessired lḡareḡ-nni meḡqren, ad d-yeḡḡ kra n tmeḡwa n waman yeḡḡfan ad laḡunt s ufella-is.

Yenna-as gma-s ad tt-iliḡ xir yer dixel, iḡḡub maca azal n ssaḡa yuḡal-d imi ur yufi ara iman-is waḡdes.

Yessmenyef ad yeḡqim i ubaḡri. Yeḡqim yeḡ ucembir n lbaḡur abrin nniḡen. I tayeḡ n tikkelt yesselxas afus-is.

ḡḡyada tella telha. Tasardint-nni tameḡqrant, yeḡḡa taḡebbut mellulen tella teḡtes zdat-s, tettargigi si lmut, yeḡqim yettwali deg-sen mebla anaḡbus.

Mi llan deg webrid n tuḡalin yer Boulogne, fkan-asen-d tiyita tamaynut zdat-sen, tebda teflukt-nni tameḡḡuḡt tazla-ines abrid nniḡen tettnaḡu, tyelli tsenhuzu imeḡraḡ-nni iḡezen.

Tuy tagnawt texser armi d lefjer. Tecreq-d titijt nella nezmer ad nzer Angleterre abrid nniḍe, maca akken kan n wala lebher yehda nruḥ yer Fransa.

Timeddiyin yessawel-d Javel i yemddukkal-is, yessken-asen kra n tneqḍatin tibarkanin, d tugna icemten, yeteffen yiḥil-is, yuḡal ur as-yezmir ara.

- Llan yiḡewwamen-nni ttwalin, hedren yef rray-nsen.

« Yezmer ad yili d aberkan ». Ixemmemezwaru.

Yenna-d wayeḍ kečč taḥwaḡeḍ aman melḥen.

Usan-d deg waman akken ad nwali ccer, yerfa umejruḥ-nni yessed yef tuymas-is, maca ur iḡeḡeḍ ara.

« Ffek-iyi lmus-ik », i as-yenna i gma-s. Gma-s yettef-d lmus-is.

« Ttef iḥil-iw, s talya yezzifen, wwet-d fell-as ».

Nexdem ayen i d-yedleḥ.

Yebda ijareḥ iman-is. Yegzem-it s lemḥadra d uxemmemez, yegzem izuran ireqqaqen s lmus-nni icuban lmus n tešḍila, armi i d-yeqqim wara.

Yerra nnehta yenna-d : « Ḥwaḡey aya ».

Yebda yessmaray aman yer later n lḡareḥ i as-d-yeqqimen.

Mazal yexšer yiḍ-nni daya i aḡ-yeḡḡan ur d-nersi ara.

Mi tefrara yewwi Javel iḥil-is yerzen idiwat aḡas n lwaqt.

Yenna-as belli afus-is yeḡfen. Akken i d-usan yemddukkal-is ad tt-walin, seḡddan-t seḡ ufus yer wayeḍ, ḥulfan yis selmen fell-as.

Yenna-as gma-s : « Ilaq ad nzelli aya-agi yer lebher ».

Jewel yerfa : Ah ! maca ala ! maca ala. byiy agaz.

Axaḡer d ayla-aw, d ššaḥ yakk d iḥil-iw.

Yerfed-it yerra-t gar yiḍarren-is.

Ur yettefsad ara ugar n waya yenna-d umeqqran. Tuḡal tusa-d tiki iwakken ad nessahbiber ḡef sardin mi ara aḡ-yettef lebḡer aḡas n wakud, njemmae-it deg yibambaren n lmlḡ.

Nnan-d wiyeḡ : « Aya d tidet », syen feryen yiwen seg yibambaren n sḡyada taneggarut, ḡer lqaea gan iyil-iw.

Nkub-as lmelḡ, nuḡal nerra isardinen-nni yiwen yiwen.

« Skud ur t-nezzenzey ara di ssuq ».

Akk ttaḡsan anagar Javel d gma-s.

Aḡu mazal-it yekkat. Neqqim deg Boulogne armi d læcra n uzekkayen. Yeqqim akken umejruḡ-nni yettara aman i lḡareḡ-is.

Seg wakud ḡer wayeḡ itekker-d ileḡḡu seg teymert n teflukt ḡer teymert-nni nnideḡ.

Yeḡfer-it gma-s i yellan ḡef uqerru-sn s wallen-is ithuzu aqerru-s.

Ieedda umejjay idiwa lḡareḡ-is, yenna-as ur t-yuḡ wara. Tura ad ak-arrey leblater.

Maca Javel ur yezmir ara ad iruḡ ḡer wussu meblama yewwi iyil-is, yuḡal-d armi d tabambaret-nni iyef yerra ticreḡt n lmasiḡ.

Kksen-d ayen yellan deg ubambar-nni, wwin iyil-is, ur t-yuḡ wara deg lmelḡ, yenneḡ-itt s tḡarbiḡt yewwi-tt lebeid yuḡal ḡer wexxam.

Twala tmeḡḡut-is d warraw-is ayen i d-yeqqimen seg wergaz-is iyaben aḡas, ḡulfan s tetteḡdacin-is, kksen ayen i d-yeqqimen n lemleḡ ddaw waccaren-is, wwin-d aminwizri ad asen-yexdem nnaeec d amecḡuḡ.

Deg wass wis sin agraw n lbabur ruḡen merra ad mmeḡlen iyil yekksen. Atmaten wa tama n wa ḡezne. Imrabḡen wwin iyil ddaw tayruḡt-nsen.

Yeḡbes ubujad sḡyada. Yuḡal yufa-d amahil d amecḡuḡ deg usaga, yuḡal yeḡka-d ayen i yeḡran yid-s, iyad wid i as-isellen.

« Lukang ma yeḡya ad yeggzem acebbak-nni tili iyil-iw ur t-yuḡ wara. Maca ḡef nnfee-is i inuda. »

Conclusion

Lors de notre analyse de ces contes, on constate que la traduction n'est ni neutre ni « Transparente » : elle sert des intérêts particuliers dans une société donnée, subit les forces sociales en présence et suit les normes, en effet est un observatoire des faits de langue en situation de communication.

Conclusion générale

Conclusion générale

Dans notre travail est une analyse linguistique de « Les contes de la bécasse », une traduction de l'œuvre de Gay Maupassant.

Dans notre problématique on a posé la question sur les opération linguistique que le traducteur utilise lors de la traduction, puis nous avons soulevé les problèmes qui pourraient être rencontrés lors de la traduction.

Concernant les problèmes que nous avons rencontrés lors de la traduction nous avons conclu que le traducteur a des solutions est sait comment surmonter la différence de performance entre les deux langages.

Selon tous les procédés quelque soit directes ou indirectes de la traduction de ces huit contes, nous avons essayé de les traduire vers le kabyle en appuyant sur certain auteurs.

Au terme de cette conclusion, nous expliquons ce qui nous a poussé à faire ce travail, savoir le rôle linguistique joué par la langue kabyle et son introduction dans le monde et nous découvrons de nouveaux termes de notre riche langue et apprenons la langue que nous avons traduits.

Bibliographie

Bibliographie

- BERKAI. A, « *Quell aménagement de l'emprunt amazigh* », Asinag. volume N°03, Maroc, IRCAM.
- CHERIF Karim, « *Amawal Lexique* », RICHA FLSAM, Tizi-Ouzou, 2018.
- DARBELNET.J, « *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Dider, 1958.
- GUY DE MAUPASSANT, « *Conte de la Bécasse* », Rouveyre et Blond, 1988.

- Haddadu Mohand Akli, *Dictionnaire Tamaziyt Tatrart*, Ed BERTI, Alger, 2018.
- MATHIEU.G, « *Introduction à la traductologie 2^{eme} édition* », Paris, De Boeck, 2010.
- MOUNIN.G, « *Les problèmes théoriques de la traduction* », Paris, Gallimard, 1963.
- LANTRIE, « *Traductologie : littéraire comparée, Alger* », Casbah, 2006.
- OSEKI. DEPRETI, « *Théorie pratique de la traduction littéraire*, Paris, Armand Colin, 1999.

Annexes

Résumé en Tamazight

Tasuqilt d aɛddi seg tutlayt yer tayed, atas n yimyura d yimeskaren i as-yefkan tabadut yemxallafen seg yiwet yer tayed, d tayult i yellan uqbel ad d-tili tira, tewwi-d abrid meqqren deg umezruy, ama deg wayen icudden yer tutlayt ney yer waṭas n tayulin am yidles, ssexdamen-tt d allal n teywalt gar yemdanen d leḡnas, yef way-a ggten wammuden d yixeddimen yef wayen icudden yer tsuqilt.

Deg tezrawt-nney ad neereḍ ad d-nessuqel (08) n tmucuha n Guy de Maupassant iwumi isemma « La bécasse », ad neereḍ ad tent-id-nessuqel akken iwata, imi tayult-a mačči d tin isehlen, yas akken ad d-nmagger iɛewwiqen maca s lemɛawna n kra n yidlisen d yiselmaden ad nessiweḍ yer yiswi-nney d aneḡraz n tutlayt n tmaziyt, imi timucuha d tawsit i yellan kan i timawit, nettaf-itt kan yer yimɣaren d yimezwura-nney, d aya i d ay-yeḡḡan ad tent-id-nerr yer tutlayt n tmaziyt.

Akatay yeddes yef sin n yiḡricen igejdanen:

Aḡric amenzu yewwi-d yef usegzi n kra n yilyiten icudden yer tsuqilt. S tyuri d ugzi n kra n yidlisen, ikatayen d yigerdasen, nessaweḍ nessegza-ten-id akken iwata, syin yer-s newwi-d awal yef umezruy n tsuqilt d ubrid i d-tewwi si leqrun iqdimen armi d ass-a.

Deg uḡric wis sin d win anda nexdem tasuqilt i (08) n tmucuha n Guy de Maupassant anda s-isemma « La bécasse », xas akken nemmuger-d atas n yiɛewwiqen deg tsuqilt, gar-asen: kra n tenfaliyin anda ur nessaweḍ ara ad tent nessuqel d kra n yilyiten, wid ur d-nufi ara amek i as-neqqaren deg tutlayt-nney, nenuda deg yimawalen, akken dayen nerza yer wid i ay-yugaren deg tmussni.

Yer taggara nessaram inelmaden n ugezdu-nney ad kemmlen axeddim n tsuqilt, akken ad teqqim tutlayt-nney tenneḡraz deg tira, rnu yer way-a d aneḡraz i tewsatin yellan kan deg timawit am tmacahut, yef way-a ilaq ad ten-naru.

CONTES

LA BÉ CASSE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

BsL-An, o• Zditionii. i vol.

UxEViz, z8• ffilion ivol.

Lu MnisoxTerLIEfl, 2 \$° /J/t/ p vol.

M**• Firi, ii• Jfition.... vol.

Au Sorziz, io• &iiioa . vol.

Miss HxRRIET, I 3• tdiio0n VOI.

Yvcnz, i • fiiiioii ivol.

Lu PxZiZeRonUE, l6• Edition . i vol.

DEsVEzs, petite édition de luxe . 6 fr. »

GUY DE MAU PASSANT

CONTES

DE LA bécasse

ThDI£1ÈME EDITION

PARIS

VI C T O R - H A V A R D , É D I T E U R

z68, Boulini«rdSiinł-Gerinnin, i 68

i882

la bécasse

Le vieux baron des Ravots avait été pendant quarante ans le roi des chasseurs de

, sa province. Mais, depuis cinq à six années, une paralysie des jambes le clouait à son fauteuil, et il ne pouvait plus que tirer des pigeons de la fenêtre de son salon ou du haut de son grand perron.

Le reste du temps il lisait.

C'était un homme de commerce aimable qui était resté beaucoup de l'esprit lettré du dernier siècle. Il adorait les contes, les petits contes polis, et aussi

les histoires vraies arrivées dans son entourage. Dès qu'un ami entra chez lui, il demandait :

— Eh bien, quoi de nouveau?

Et il savait interroger à la façon d'un

homme d'instruction.

Par les jours de soleil il faisait rouler devant la porte son large fauteuil pareil à un lit. Un domestique, derrière son dos, tenait les fusils, les chargeait et les passait à son maître; un autre valet, caché dans un massif, lâchait un pigeon de temps en temps, à des intervalles irréguliers, pour que le baron ne fût pas prévenu et demeurât en éveil.

Et, du matin au soir, il tirait les oiseaux rapides, se désolant quand il se laissait surprendre, et riant aux larmes quand la bête tombait d'aplomb ou faisait quelque culbute inattendue et diabolique. Il se tournait alors vers le garçon qui chargeait les armes, et il demandait, en suffoquant de gaieté :

— Est-il, celui-là, Joseph! As-tu vu

comme il est descendu?

Et Joseph répondait invariablement :

— Oh ! monsieur le baron ne les manque pas.

A l'automne, au moment des chasses, il invitait, comme à l'ancien temps, ses amis, et il aimait entendre au loin les détonations. Il les comptait, heureux quand elles se précipitaient. Et, le soir, il exigeait de chacun le récit fidèle de sa journée.

Et on restait trois heures à table en racontant des coups de fusil.

N'étaient d'étranges et invraisemblables aventures, où se complaisait l'humeur hâbleuse des chasseurs. Quelques-unes avaient fait date et revenaient régulièrement. L'histoire d'un lapin que le petit vicomte de Bourril avait manqué dans son vestibule les faisait se tortiller chaque année de la même façon. Toutes les cinq minutes un nouvel orateur prononçait :

— J'entends : c'est Birr! birr! » et une compagnie magnifique me part (à dix pas. 3'ajuste : pif! paf! j'en vois tomber une pluie, une vraie pluie. Il y en avait sept!

Et tous, étonnés, mais réciproquement crudèles, s'extasiaient.

Mais il existait dans la maison une vieille coutume, appelée le « conte de la Baccasse ».

Au moment du passage de cette reine des gibiers, la même cérémonie commençait à chaque dîner.

Comme ils adoraient l'incomparable oiseau, on en mangeait tous les soirs un par concise ; mais on avait soin de laisser

dans un plat toutes les têtes.

Alors le baron, officiant comme un évêque, se faisait apporter sur une assiette un peu de graisse, oignait avec soin les têtes précieuses en les tenant par le bout

1. de la mince saucière qui leur sert le bec.

! Une chandelle allumée était posée près de

lui, et tout le monde se taisait, dans l'anxiété de l'attente.

Puis il saisissait un des crânes ainsi préparés, le fixait sur une épingle, piquait l'épingle sur un bouchon, maintenait le tout en équilibre au moyen de petits bâtons croisés comme des balanciers, et plantait délicatement cet appareil sur un goulot de bouteille en manière de tourniquet.

Tous les convives comptaient ensemble, d'une voix forte :

— Une, — deux, — trois.

Et le baron, d'un coup de doigt, faisait vivement pivoter ce joujou.

Celui des invités que désignait, en s'ar- rêtant, le long bec pointu devenait maître de toutes les têtes, régal exquis qui faisait loucher ses voisins.

Il les prenait une à une et les faisait griller sur la chandelle. La graisse crepi- tait, la peau rissolee fumait, et l'elu dii hasard croquait le crâne suiffe en le tenant par le nez et en poussant des exclamations de plaisir.

Et chaque fois les dineurs, levant leurs verres, buvaient à sa santé.

Puis, quand il avait achevé le dernier, il devait, sur l'ordre du baron, conter une histoire pour indemniser les déshérités.

Voici quelques-uns de ces recits:

Ce cochon de morine

« Ça, mon ami, dis-je à Labarbe, t'i viens encore de prononcer ces quatre mots, « ce cochon de Morin i. Pourquoi, diable, n'ai-je jamais entendu parler de Morin sans qu'on le traitât de « cochon »? »

Labarbe, aujourd'hui député, inc regarda avec des yeux de chat-huant. « Comment, tu ne sais pas l'histoire de Morin, et tu es de la Rochelle? »

l'avouai que je ne savais pas l'histoire de Morin. Alors Labarbe se frotta les mains et commença son récit.

« Tu as connu Morin, n'est-ce pas, et tu te rappelles son grand magasin de mercerie sur le quai de la Rochelle? »

— c Oui, parfaitement.

— c Eh bien, sache qu'en 86s* ou G3 Morin alla passer quinze jours à Paris, pour son plaisir, ou ses plaisirs, mais sous pré- texte de renouveler ses approvisionnements.

' Tu sais ce que sont, pour un commerçant de province, quinze jours de Paris. Cela vous met le feu dans le sang. Tous les soirs des spectacles, des frôlements de femmes, une continuelle excitation d'esprit. On devient fou. On ne voit plus que danseuses en mail- lot, actrices décolletées, jambes rondes, épaules grasses, tout cela presque à portée de la main, sans qu'on ose ou qu'on puis.«e y toucher. C'est i peine si on goûte, une fois ou deux, à quelques mets inférieurs. Et l'on s'en va, le cœur encore tout secouë, l'âmeemoustillée, avec une espèce de démangeaison de baisers qui vous cha- fouillent les lèvres..

Morin se trouvait dans cet état, quand il prit son billet pour la Rochelle par l'ex- press de 8 h. 40 du soir. Et il se prome- riat plein de regrets et de trouble dans la grande salle commune du chemin de fer d'Orléans, quand il s'arrêta net devant une jeune femme qui embrassait une vieille dame. Elle avait relevé sa voilette, et Morin, ravi, murmure « Bigre, la belle per- sonne ! i

Quand elle eut fait ses adieux à la vieille, elle entra dans la salle d'attente, et Morin la suivit; puis elle passa sur le quai, et Morin la suivit encore; puis elle monta dans un wagon vide, et Morin la suivit toujours.

Il y avait peu de voyageurs pour l'express. La locomotive siffla; le train partit. Ils étaient seuls.

Morin la dévorait des yeux. Elle semblait avoir dix-neuf à vingt ans; elle était blonde, grande, d'allure hardie. Elle roula autour de ses jambes une couverture de voyage, et s'étendit sur les banquettes pour dor-

Morin se demandait : « Qui est-ce? Et mille suppositions, mille projets lui traversaient l'esprit. Il se disait: « On raconte tant d'aventures de chemin de fer. C'en est une peut-être qui se présente

pour moi. Qui sait? une bonne fortune est si vite arrivée. Il me suffirait peut-être d'être audacieux. N'est-ce pas Danton qui disait : « De l'audace, de l'audace, et toujours de l'audace. » Si ce n'est pas Danton, c'est à l'airabeau. Enfin, qu'importe. Oui, mais je manque d'audace, voilà le hic. Oh! Si on savait, si on pouvait lire dans les âmes le parié qu'on passe tous les jours, sans s'en douter, à côté d'occasions ma-

gnifiques. Il lui suffirait d'un geste pour-tant pour m'indiquer qu'elle ne demande pas mieux. »

Alors, il supposa des combinaisons qui le conduisaient au triomphe. Il imaginait une entrée en rapport chevaleresque, des petits services qu'il lui rendait, une conversation vive, galante, finissait par une déclaration qui finissait par... par ce que tu penses.

Mais ce qui lui manquait toujours, c'était le début, le prétexte. Et il attendait une circonstance heureuse, le cœur ravagé, l'esprit sans dessus dessous.

La nuit cependant s'écoulait et la belle enfant dormait toujours, tandis que Morin méditait sa chute. Le jour parut, et bientôt le soleil lança son premier rayon, un long rayon clair venu du bout de l'horizon, sur le doux visage de la dormeuse.

Elle s'éveilla, s'assit, regarda la Calypso, regarda Morin et sourit. Elle sourit en femme heureuse, d'un air engageant et gai. Morin tressaillit. Pas de doute, c'était pour lui ce sourire-là, c'était bien une invitation discrète, le signal révé qu'il attendait. Il voulait dire, ce sourire : c

Êtes- vous bête, êtes-vous niais, êtes-vous jobard, d'être resté là, comme un pieu, sur votre siège depuis hier soir.

« Yoyons, regardez-moi, ne suis-je pas charmante? Et vous demeurerez comme ça toute une nuit en tête à tête avec une jolie femme sans rien oser, grand sot. »

Elle souriait toujours en le regardant; elle commençait même à rire; et il perdait la tête, cherchant un mot de circonstance, un compliment, quelque chose à dire enfin, n'importe quoi. Mais il ne trouvait rien, rien. Alors, saisi d'une audace de pol!•on, il pensa : « Tant pis, je risque tout » ; et brusquement, sans crier « gare », il s'avança, les mains tendues, les lèvres goiir- mandes, et, la saisissant à pleins bras, il l'embrassa.

D'un bond elle fut debout criant : « Au secours », hurlant d'épouvante. Et elle ouvrit la portière, elle agita ses bras dehors, folle de peur, essayant de sauter, tandis que Morin éperdu, persuadé qu'elle allait se précipiter sur la voie, la retenait par sa jupe en bégayant : « Madame.. . oh! ... madame. » Le train ralentit sa marche, s'arrêta.

Deux employés se précipitèrent aux signaux désespérés de la jeune femme qui tomba dans leurs bras en balbutiant : « Cet homme a voulu... a voulu... me... me. »

Et elle s'évanouit.

On était en gare de Uauzé. Le gendarme présent arrêta Morin.

Quand la victime de sa brutalité eut repris connaissance, elle fit sa déclaration. L'autorité verbalisa. Et le pauvre mercier ne put regagner son domicile que le soir, sous le coup d'une poursuite judiciaire pour outrage aux bonnes mœurs dans un lieu public.

J'étais alors rédacteur en chef du Faust 1 des Eliareilles; et je voyais Morin, chaque soir, au Gafé du commerce.

Dès le lendemain de son aventure, il vint me trouver, ne sachant que faire. Je ne lui cachai pas mon opinion : « Tu n'es qu'un cochon. On ne se conduit pas comme ça. »

Il pleurait; sa femme l'avait battu; et il voyait son commerce ruiné, son nom dans la boue, déshonoré, ses amis, indignes, ne le saluant plus. Il finit par me faire pitié, et j'appelai mon collaborateur Rivet, un petit homme goguenard et de bon conseil, pour prendre ses avis.

Il m'engagea à voir le procureur impérial, qui était de mes amis. Je renvoyai à Morin

chez lui et je me rendis chez ce magistat. J'appris que la femme outragée était une jeune fille, M^{lle} Henriette Bonnel, qui

venait de prendre à Paris ses brevets d'in-

- stitutrice et qui, n'ayant plus ni père ni mère, passait ses vacances chez son oncle et sa tante, braves petits bourgeois de Uauzé.

Ce qui rendait grave la situation de Morin, c'est que l'oncle avait porté plainte. Le ministère public consentait à laisser tomber l'affaire si cette plainte était retirée. Voilà ce qu'il fallait obtenir.

Je retournai chez Morin. Je le trouvai dans son lit, malade d'émotion et de chagrin. Sa femme, une grande gaillarde osseuse et barbue, le maltraitait sans repos. Elle m'introduisit dans la chambre en me criant par la fenêtre : « Vous venez voir ce cochon de Morin ? Tenez, le voilà, le coco ! »

Et elle se planta (levant le lit, les poings sur les hanches). J'exposai la situation ; et il me supplia d'aller trouver la famille. La mission était délicate ; cependant je l'acceptai. Le pauvre diable ne cessait de répéter : « Je m'assure que je ne l'ai pas même embrassée, non, pas même. Je te le jure ! »

Je répondis : « C'est égal, tu n'es qu'un cochon. » Et je pris mille francs qu'il m'abandonna pour les employer comme je le jugerais convenable.

Mais comme je ne tenais pas à m'aventurer seul dans la maison des parents, je priai Rivet de m'accompagner. Il y consentit, à la condition qu'on partirait immédiatement, car il avait, le lendemain dans l'après-midi, une affaire urgente à la Rochelle.

Et, deux heures plus tard, nous sonnions à la porte d'une jolie maison de campagne. Une belle jeune fille vint nous ouvrir. C'était elle assurément. Je dis tout bas à Rivet : « Sacrebleu, j'é commence à comprendre Morin. »

L'oncle, M. Bonnefont, était justement un abonné du Fanal, un fervent républicain politique qui nous reçut à bras ouverts, nous félicita, nous congratula, nous serra les mains, enthousiasmé d'avoir chez lui les deux rédacteurs de son journal. Rivet me souffla dans l'oreille : « Je crois que nous pourrions arranger l'affaire de ce cochon de Morin. »

La nièce s'était éloignée; et j'abordai la question délicate. J'agii,ii le spectre du scandale; je fis valoir la ilépréciationiné- vitableq!ie subirait la jeune personne après le bruit d'une pa i. ille affaire; car on ne croirait jamais à u ii simple baiser. Le bonhomme sembler i i indécis ; mais il ne pouvait rien décider .i ns sa femme qui ne rentrerait que tard d.<i!- la soirée. Tout à coup il poussa un < ide triomphe :

« Tenez, j'ai uno idée e .ellente. Je voustiéns, je vous garde. Vous allez diner et coucher ici tous les deux; et, quand ma femme sera revenue, j'espère que. nous nous entendrons. »

Rivet résistait; mais le désir de tirer d'affaire ce cochon de líorin le décida; et nous acceptâmes l'invitation.

L'oncle se leva, radieux, appela sa nièce, et nous 'proposa une promenade dans sa propriété en proclamant : « A cc soir les affaires serieuses. »

Rivet et lui se mirent à parler politique. Quant i moi, je mc trouvai bientôt à quelques pas en arrière, à côté de la jeune fille. Elle était vraiment charmante, char- mante!

Avec des précautions infinies, je com- mençai à lui parler de son aventure pour tàclier de m'en faire une alliée.

Mais elle ne parut pas confuse le moins du monde; elle m'écoutait de l'air d'uno personne qui s'amuse beaucoup.

Je lui disais : « Songez donc, mademoi- selle, à tous les ennuis que vous aurez. Il vous faudra comparaître devant le tribunal, affronter les retards malicieux, parler en face de tout ce monde, raconter publique- ment cette triste scène du wagon. Yoyons, entre nous, n'auriez- vous pas mieux fait de ne rien dire, de remettre à sa place cc po- lisson sans appeler les employés; et de changer simplement de voiture. »

Elle se mit à rire. cG'est vrai ce que vous dites! mais que voulez-vous? 4'ai eu peur; et, quand on a peur, on ne raisonne plus. Après avoir compris la situation, j'ai bien regretté mes cris; mais il était trop tard. Songez aussi que cet imbécile s'est jeté sur moi comme un furieux, sans pro- noncer un mot, avec une figure de fou. Je ne savais même pas ce qu'il me voulait. » Elle me regardait en face, sans être troublée ou intimider. Je mo disais : « Mais c'est une gaillarde, cette fille. Je comprends

que ce cochon de Morin se soit trompé. » Je repris, en badinant : « Voyons Made-
moiselle, avouez qu'il était excusable, car, enfin, on ne peut pas se trouver en face d'une aussi belle
personne que vous sans éprouver le désir absolument légitime de

l'embrasser. »

Elle rit plus fort, toutes les dents au vent : « Entre le désir et l'action, monsieur, il y a place
pour le respect. »

La phrase était drôle, bien que peu claire. Je demandai brusquement : « Eh bien, voyons, si je
vous embrassais, moi, maintenant ; qu'est-ce que vous feriez ? »

Elle s'arrêta pour me considérer du haut en bas, puis elle dit, tranquillement : « Oh, vous, ce
n'est pas la même chose. »

Je le savais bien, parbleu que ce n'était pas la même chose, puisqu'on m'appelait dans toute
la province « le beau Labarbe ». J'avais quarante ans, alors, mais je demandai : « Pourquoi ça ? »

Elle haussa les épaules, et répondit : « Tiens ! parce que vous n'êtes pas aussi bête que lui. »
Puis elle ajouta, en me retardant en dessous : « Ni aussi laid. » Avant qu'elle eût pu faire un
mouvement pour m'éviter, je lui avais planté un bon baiser sur la joue. Elle sauta de côté, mais
trop tard. Puis elle dit : « Eh bien, vous n'êtes pas gêné non plus, vous. Ne

recommencez pas ce jeu-là. »

Je pris un air humble et je dis à mi-voix :

« Oh ! madeinoiselle, quant à moi, si j'ai un désir au cœur, c'est de passer devant un tribunal
pour la même cause que Morin. » Elle demanda à son tour : « Pourquoi ça ? » Je la regardai au
fond des yeux sérieusement. « Parce que vous êtes une des plus belles créatures qui soient ;
parce

que ce serait pour moi un brevet, un titre, une gloire, que d'avoir voulu vous violenter. Parce
qu'on dirait après nous avoir vue :

« Tiens, Labarbe n'a pas volé ce qui lui

arrive, mais il a de la chance tout de même. » Elle se remit à rire de tout son cœur.

« (tes-vous drôle ?) Elle n'avait pas fini le mot « drôle » que je la tenais à pleins bras et je lui jetais des baisers voraces partout où je trouvais une place, dans les cheveux, sur le front, sur les yeux, sur la bouche parfois, sur les joues, par toute la tête, dont elle découvrait toujours mal à côté elle un coin pour garantir les autres.

A la fin, elle se débatta, rouge et blessée.

« Vous êtes un gros vicieux, monsieur, et vous me faites repentir de nous avoir rencontrés. » le lui saisis la main, un peu confus, balbutiant : « Pardon, pardon, mademoiselle. Je vous ai blessée ; j'ai été brutal. Ne m'en voulez pas. Si vous saviez ?... »

Elle cherchais vainement une excuse.

Elle prononça, au bout d'un moment: « Je n'ai rien à savoir, monsieur. »

Mais j'avais trouvé; je m'écriai : « à la demoiselle, voici un an que je vous aime ! »

Elle fut vraiment surprise et releva les yeux. Je repris : « Oui, mademoiselle, Ecoutez-moi. Je ne connais pas Morin et je me moque bien de lui. Peu m'importe qu'il aille en prison et devant les tribunaux. Je vous ai vue ici l'an passé, vous étiez là-bas, devant la grille. J'ai reçu une secousse en vous apercevant et votre image

me m'a plus quitté. Croyez-moi, ou ne me croyez pas, peu m'importe. Je vous ai trouvée adorable; votre souvenir me possédait; j'ai voulu vous revoir; j'ai saisi le prétexte de cette bête de Morin; et me voici. Les circonstances m'ont fait passer les bornes; pardonnez-moi, je vous en supplie, pardonnez-moi. »

Elle puait la vérité dans mon regard, prête à sourire de nouveau ; et elle murmura : « Blessé. »

Je levai la main, et, d'un ton sincère (je crois même que j'étais sincère) : « Je vous jure que je ne mens pas. »

Elle dit simplement : « Allons donc. » Nous étions seuls, tout seuls, Rivet et l'oncle ayant disparu dans les allées tournoyantes; et je lui fis une vraie déclaration, longue, douce, en lui pressant et lui baisant les doigts. Elle écoutait cela comme une chose agréable et nouvelle, sans bien

savoir ce qu'elle en devait croire.

Je finissais par me sentir troublé ; par penser ce que je disais; j'étais pâle, oppressé, frissonnant; et, doucement, je lui pris la taille.

Je lui parlais tout bas dans les petits cheveux frisés de l'oreille. Elle semblait morte tant elle restait réveuse.

Puis sa main rencontra la mienne et la serra; je pressai lentement sa taille d'une étreinte tremblante et toujours grandissante; elle ne remuait plus du tout; j'effleurais sa joue de ma bouche; et tout à coup mes lèvres, sans chercher, touchèrent les siennes. Ce fut un long, long baiser; et il aurait encore duré long temps; si je n'avais entendu « hum, hum » à quelques pas derrière moi.

Elle s'enfuit à travers un massif. Je me retournai et j'aperçus Rivet qui me rejoignait.

Il se campa au milieu du chemin; et, sans rire : « Eh bien ! c'est comme ça que tu arranges l'affaire de ce cochon de Morin. »

Je répondis avec fatuité : « On fait ce qu'on peut, mon cher. Et l'oncle ? Qu'en as-tu obtenu ? Moi, je réponds de la nièce. »

Rivet déclara : « J'ai été moins heureux avec l'oncle. »

Et je lui pris le bras pour rentrer.

Le dîner avait déjà fait perdre la tête. J'étais à côté d'elle et ma main sans cesse rencontrait sa main sous la nappe; mon pied pressait son pied; nos regards se joignaient, se mêlaient.

On fit ensuite un tour au clair de lune et je lui murmurai dans l'âme toutes les tendresses qui me montaient du cœur. Je la tenais serrée contre moi, l'embrassant à tout moment, mouillant mes lèvres aux siennes. Devant nous, l'oncle et l'onnet disaient. Leurs ombres les suivirent gravement sur le sable des chemins.

On rentra. Et bientôt l'employé du télégraphe apporta une dépêche de la tante annonçant qu'elle ne reviendrait que le lendemain matin, à sept heures, par le premier train.

L'oncle dit : « Eh bien, Henriette, va

montrer leurs chambres à ces messieurs. » On serra la main du bonhomme et on monta. Elle nous conduisit d'abord dans l'appartement de hivet, et il me souffla dans l'oreille : Pas de danger qu'elle nous ait menés chez toi d'abord. i Puis

.elle me guida vers mon lit. Dès qu'elle fut seule avec moi, ie la saisis de nouveau dans mes bras, tâchant d'atfolcr sa raison et de culbuter sa résistance. étais, quand elle se sentit tout pres de défaillir, elle s'enfuit.

Je me lissais entre mes draps, tres con- trarié, très agité, et très penaud, sachant bïcn que je ne dormirais guère, cherchant quelle maladressc j'avais pu commettre, quand on heurta doucement ma porte.

4e demandai : « (jui est là ? »

Une voix légère répondit : « moi. »

Je me vetis ü la hâte ; j'ouvris; elle entra. c J'ai oublié, dit-elle, de vous demander ce que vous prenez le matin du chocolat, du thé, ou du café? »

Je l'avais enlacée impétueusement, la dé- vorant de caresses, bégayant : « Je prends... je prends... je prends... » Mais elle me glissa entre les bras, souffla ma lumière, et disparut.

Je restai seul, furieux, rJans l'obscurité, cherchant des allumettes, n'en trouvant pas. J'en décou ris enfin et je sortis dans le corridor, à moitié fou, mon bougeoir à la main.

9u'allais-je faire ? Je ne raisonnais plus;ie voulais la trouver; je la voulais. Et je fis quelques pas sans réfléchir à rien. Puis, je pensai brusquement : « Mais si j'entre chez l'oncle ? que dirais-je ? . Et je de- meurai immobile, le cerveau vide, le cœur battant. Au bout de plusieurs secondes, la réponse me vint : « Parbleu je dirai que je cherchais la chambre de Rivet pour lui parler d'une chose urgente. »

Et je me mis à inspecter les portes m'ef- forçant de découvrir la sienne, à elle. fais rien ne pouvait me guider. Au .hasard je pris une clef que je tournai. J'ouvris, j'en- trai... Henriette as.ise dans son lit, effacée, me regardait.

Alors je poussai doucement le verrou ; et, m'approchant sur la pointe des pieds, je lui dis : « J'ai oublié, mademoiselle, de vous demander quelque chose à lire. » Elle se débattait ; mais

j'ouvris bientôt le livre que je cherchais. Je n'en dirai pas le titre. C'était vraiment le plus merveilleux des romans, et le plus divin des poèmes.

Une fois tournée la première page, elle me le laissa parcourir à mon gré; et j'en feuilletai tant de chapitres que nos bougies s'usèrent jusqu'au bout.

Puis, après l'avoir remerciée, je regagnais, à pas de loup, ma chambre, quand une main brûlante m'arrêta; et une voix, celle de l'illettré et, me chuchota dans le nez :

« Tu n'as donc pas fini d'arranger l'affaire de ce cochon de l'Illorin? »

Dès sept heures du matin elle m'appuyait contre une tasse de chocolat. Je n'en ai jamais bu de pareil. Un chocolat à s'en faire mourir, de l'illorin, veloute, parfumé, grisant. Je ne pouvais ôter ma bouche des bords délicieux de sa tasse.

A peine la jeune fille était-elle sortie que Rivet entra. Il semblait un peu nerveux, agacé comme un homme qui n'a guère dormi, il me dit d'un ton maussade:

« Si tu continues, tu sais, tu finiras par gâter l'affaire de ce cochon de l'Illorin. »

À huit heures, la tante arrivait. La discussion fut courte. Les braves gens retiennent leur plainte, et je laisserais cinq cents francs aux pauvres du pays.

Alors on voulut nous retenir à passer la journée. On organiserait même une excursion pour aller visiter des ruines. Il n'y a rien derrière le dos de ses parents me faisait des signes de tête :

« Oui, restez donc. » J'acceptais, mais Rivet s'acharna à s'en aller.

Je le pris à part; je le priai, je le sollicitai; je lui disais : « Yoyoi, mon petit Rivet, finis-le pour moi. » Mais il semblait exaspéré et me répétait dans la figure

« Je n'en ai assez, entends-tu, de l'affaire de ce cochon de Morin. »

Je fus bien contraint de partir aussi. Ce fut un des moments les plus durs de ma vie. J'aurais bien arrangé cette affaire-là pendant toute mon existence.

Dans le wagon, après les énergiques et muettes poignées de main des adieux, je dis à Rivet : « Tu n'es qu'une brute. » Il répondit : « Tion petit, tu commençais à m'agacer bougrement ».

En arrivant aux bureaux du Fanal, j'aperçus une foule qui nous attendait... On cria dès qu'on nous vit : « Eh bien, avez-vous arrangé l'affaire de ce cochon de Morin? » Tout la Rochelle en

était troublé. Rivet, dont la mauvaise humeur s'était dissipée en route, eut grand'peine à ne pas rire en déclarant : « Oui, c'est fait, gr.ace ù

Labarbe. ›

Et nous allâmes chez àforin.

Il était étendu dans un fauteuil, avec des sinapismes aux jambes et des compresses d'eau froide sur lccràne, défaillant d'an- goisse. Et il Poussait sans cesse, d'une petite toux d'agonisant, sans qu'on sût d'où lui était venu ce rhume. Sa femme le regar- dait avec des yeux de tigresse prête à le dévorer.

Dès qu'il nous aperçut, il eut un trem- blement qui lui secouait les poignets et les genoux. Je dis : « G'est arrangé, salaud, mais ne recommence pas. »

Il se leva, suffoquant, me prit les mains, les baisa comme celles d'un prince, pleura,jaillit perdre connaissance, embrasse hi- vet, embrasse même M=• Morin qui le i'e- jeta d'une poussée dans son fauteuil.

Mais il ne se reniit jamais de ce coup-là, son émotion avait été trop brutale.

On ne l'appelait plus dans toute la contrée que « ce cochon de Uorin », et cette épithète lo traversait comme un coup d'épée chaque fois qu'il l'entendait.

Quand un voyou dans la rue criait

«Gochon », il se retournait la tête par instinct. Ses amis le criblaient de plaisan- teries horribles, lui demandant, chaque fois qu'ils mangeaient du jambon : « Est- ce du tien? »

Il mourut deux ans plus tard.

Quant à moi, me présentant à la dépu- tation, en 87s, j'allai faire une visite in- téressée au nouveau notaire de Tousserze,

' fl° Belloncle. Une grande femme opulente et belle me reçut.

(tous ne me reconnaissez pas? dit-elle. »

Je balbutiai : « Mais..... non. ma-

dame. >

— < Henriette Bonnel. >

— c Ah ! > — Et je me sentis devenir

Elle scmbloit parfaitement à son aise, et souriait en me rcçardant.

Dès qu'elle' m'eut laisse seul avec son mari, il me prit les mains, les serrant à les broker : « Voici longtemps, cher mon- sieur, que je veux aller vous voir. Ma femme m'a tant parlé de vous. Je sais.....

oui, je sais en quelle circonstance dou- loureuse vous l'avez connue, je sais aussi comme vous avez été parfait, plein de dé- licatesse, de tact, de dénouement dans l'affaire..... » Il hésita, puis prononça plus bas, comme s'il eût articulé un mot grossier « Dans l'affaire de ce cochon de Morin. >

la folle

'tenez, dit M. Mathieu d'Endolin, les bé-casses me rappellent une bien sinistre anecdote de la guerre.

Vous connaissez ma propriété dans le Faubourg de Gormeil. Je l'habitais au moment de l'arrivée des Prussiens.

J'avais alors pour voisine une espèce de folle, dont l'esprit s'était égaré sous les coups du malheur. Jadis, à l'âge de vingt-cinq ans, elle avait perdu, en un seul mois, son père, son mari et son enfant nouveau-né.

Quand la mort est entrée une fois dans une maison, elle y revient presque toujours immédiatement, comme si elle connaissait la porte.

La pauvre jeune femme, foudroyée par le chagrin, prit le lit, délira pendant six semaines. Puis, une sorte de lassitude calme succédant à cette crise violente, elle resta sans mouvement, mangeant à peine, remuant seulement les yeux. Chaque fois qu'on voulait la faire lever, elle criait comme si on l'eût tuée. On la laissa donc toujours couchée, ne la tirant de ses draps que pour les soins à sa toilette et pour retourner ses matelas.

Une vieille bonne restait près d'elle, la faisant boire de temps en temps ou même un peu de viande froide. Quo se passait-il dans cette âme désespérée? On ne le sut jamais; car elle ne parla plus. Songait-elle aux morts? Rêvassait-elle tristement, sans souvenir précis? Ou bien sa pensée anéantie restait-elle immobile comme de l'eau sans courant?

Pendant quinze années, elle demeura ainsi fermée et inerte.

La guerre vint; et, dans les premiers jours de décembre, les Prussiens pénétrèrent à Gormeil.

Je me rappelle cela comme d'hier. Il gelait à fendre les pierres; et j'étais même dans un fauteuil, immobilisé par la goutte, quand j'entendis le battement lourd et rythmé de leurs pas. De ma fenêtre, je les vis passer.

Ils défilaient interminablement, tous pareils, avec ce mouvement de pantins qui leur est particulier. Puis les chefs distribuèrent leurs hommes aux habitants. J'en eus dix-sept. La voisine, la folle, en avait douze, dont un commandant, vrai soldat, violent, bourru.

Pendant les premiers jours tout se passa normalement. On avait dit à l'officier d'acôté que la dame était malade ; et il ne

.'en inquiéta s'uère. hais bientôt cette femme qu'on ne vosait jamais l'irrita. Il s'informa de la maladie ; on répondit que

son hôtesse était couchée depuis quinze ans par suite d'un violent chaë'in. Il n'en crut rien sans doute, et s'ima;ina que la pauvre insensée ne quittait pas son lit par fierté, pour ne pas voir les Prussiens, et ne leur point parler, et ne les point frôler. Il exigea qu'elle le reçût ; on le fit entrer dans sa chambre. Il demanda, d'un

ton brusque.

— Je vous prierai, matame, de fous lever et de tescentre' pour qu'on fous foie.

Elle tourna vers lui ses yeux vagues, ses yeux vides, et ne répondit aS.

Il reprit :

— Ghe ne tolérerai bas d'insolence. Si fous ne fous levez bas de ponne volonté, elle trouverai un moyen de fous faire bromener tout seule.

Elle ne fit pas un geste, toujours immo-

bile comme si elle ne l'eût pas vu.

Il rageaii, prenant ce silence calme pour une marque de mépris suprême. Et il ajouta :

— Si vous n'êtes pas te.scentuetemain... Puis, il sortit.

Le lendemain la vieille bonne, éperdue, la voulut habiller; mais la folle se mit à hurler en se débattant. L'officier monta bien vite; et la servante, se jetant à ses genoux, cria :

— Elle ne veut pas, monsieur, elle ne veut pas. Pardonnez-lui ; elle est si mal- heureuse.

Le soldat restait embarrassé, n'osant, malgré sa colère, la faire tii or du lit par ses hommes. Nais soudain il se mit à ri,re et donna des ordres'en allemand.

Et bientôt on vit sortir un détachement qui soutenait un matelas comme on porteun blessé. Dans ce lit qu'on n'avait point défait, la folle, toujours silencieuse, restait tranquille,

indifférente aux événements tant qu'on la laissait couchée. Un homme par derrière portait un paquet de vêtements féminins.

Et l'officier prononça en se frottant les mains :

— Nous ferrons bien si vous ne pouvez pas vous habiller toute seule et faire une bêtise.

Puis on a fait s'éloigner le cortège dans la direction de la forêt d'Imauville.

Deux heures plus tard les soldats revinrent tout seuls.

On ne revit plus la folle. Où l'avaient-ils fait? Où l'avaient-ils portée! On ne le sut jamais.

La neige tombait maintenant jour et nuit, ensevelissant la plaine et les bois sous un linceul de mousse glacée. Les loups venaient hurler jusqu'à nos portes. La pensée de cette femme perdue me hantait; et je fis plusieurs démarches auprès de l'autorité prussienne, afin d'obtenir des renseignements. Elle n'a jamais été

fusillée.

Le printemps revint. L'armée d'occupation s'éloigna. La maison de ma voisine restait fermée; l'herbe drue poussait dans les allées.

La vieille bonne était morte pendant l'hiver. Personne ne s'occupait plus de cette aventure; moi seul y songeais sans cesse.

Qu'avaient-ils fait de cette femme? s'était-elle enfuie à travers les bois! L'avait-on recueilli quelque part, et gardée dans

- un hôpital sans pouvoir obtenir d'elle aucun renseignement. Rien ne venait alléger mes doutes; mais, peu à peu, le temps apaisa le souci de mon cœur.

Or, à l'automne suivant, les bécasses

passèrent en masse; et, comme ma goutte me laissait un peu de répit, je me trainai jusqu'à la forêt. J'avais déjà tué quatre ou cinq oiseaux à long bec, quand j'en abattis un qui disparut

dans un fossé plein de branches. Je fus obligé d'y descendre pour y ramasser ma bête. Je la trouvai tombée auprès d'une tête de mort. Et brusquement le souvenir de la folle m'arriva dans la poitrine comme un coup de poing. Bien d'autres avaient expiré dans ces bois peut-être en cette année sinistre ; mais je ne sais pourquoi, j'étais sûr, sûr, vous dis-je, que je rencontrais la tête de cette misérable maniaque.

Et soudain je compris, je devinai tout. Ils l'avaient abandonnée sur ce matelas, dans la forêt froide et déserte ; et, fidèle à son idée fixe, elle s'était laissée mourir sous l'épais et léger duvet des neiges et sans remuer le bras ou la jambe.

Puis les loups l'avaient dévorée. Et les oiseaux avaient fait leur nid avec la laine de son lit déchiré.

J'ai gardé ce triste ossement. Et je fais des vœux pour que nos fils ne voient plus jamais de guerre

La peur

On remonta sur le pont après diner. Devant nous la Méditerranée n'avait pas un frisson sur toute sa surface, qu'une grande lune calme moirait. Le vaste bateau s'lissait,

jetant sur le ciel, qui semblait ensemencé d'étoiles, un gros serpent de fumée noire; et, derrière nous, l'eau toute blanche, agitée par le passage rapide du lourd bâtiment, battue par l'hélice, moussait, semblait se tordre, remuait tant de clartés qu'on eût dit de la lumière de lune bouillonnant.

Nous étions là, six ou huit, silencieux, admirant, l'œil tourné vers l'Afrique lointaine où nous allions. Le commandant, qui fumait un cigare au milieu de nous, reprit soudain la conversation du diner.

— Oui, j'ai eu peur ce jour-là. Mon navire est resté six heures avec ce rocher dans le ventre, battu par la mer. Heureusement que nous avons été recueillis, vers le soir, par un charbonnier anglais qui nous aperçut.

Alors un grand homme à figure brûlée, à l'aspect grave, un de ces hommes qu'on sent avoir traversé de longs pays inconnus, au milieu de dangers incessants, et dont l'œil tranquille semble garder, dans sa profondeur, quelque chose des paysages étranges qu'il a vus ; un de ces hommes qu'on devine trempés dans le courant, parla pour la première fois :

— Vous dites, commandant, que vous avez eu peur; je n'en crois rien. Vous vous

trompez sur le mot et sur la sensation que vous avez éprouvée. Un homme énéigique n'a jamais peur en face du danger pressant. Il est ému, agité, anxieux; mais, la peur, c'est autre chose.

Le commandant reprit en riant :

— Fichtre! je vous réponds bien que j'ai eu peur, moi.

Alors l'homme au teint bronze prononça d'une voix lente :

— Permettez-moi de m'expliquer! La peur (et les hommes les plus hardis peuvent avoir peur), c'est quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de

l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse. Mais cela n'a lieu, quand on est brave, ni devant une attaque, ni devant la mort inévitable, ni devant toutes les formes connues du péril : cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses, en face de risques exagérés. La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois. Un homme qui croit aux revenants, et qui s'imagine apercevoir un spectre dans la nuit, doit éprouver la peur en toute son épouvantable horreur. Alors, j'ai deviné la peur en plein jour, il

il y a dix ans environ. Je l'ai ressentie l'hiver dernier, par une nuit de décembre.

Et, pourtant, j'ai traversé bien des hasards, bien des aventures qui semblaient mortelles. Je me suis battu souvent. J'ai été laissé pour mort par des voleurs. J'ai été condamné, comme insoumis, à être pendu en Amérique, et jeté à la mer du pont d'un bâtiment sur les côtes de Chine. Chaque fois je me suis cru perdu, j'en ai pris immédiatement mon parti, sans attendrissement et même sans regrets.

Mais la peur, ce n'est pas cela.

Je l'ai pressentie en Afrique. Et pourtant elle est fille du Nord; le soleil la dissipe comme un brouillard. Remarquez bien ceci, messieurs. Chez les Orientaux, la vie ne compte pour rien; on est résigné tout de suite; les nuits sont claires et vides de lentes, les âmes aussi aidées des inquiétudes sombres qui hantent les cerveaux dans les pays froids. En Orient, on peut connaître la panique, on ignore la peur.

Eh bien ! voici ce qui m'est arrivé sur cette terre d'Afrique :

Je traversais les grandes dunes au sud de Ouargla. C'est là un des plus étranges

- pays du monde. Vous connaissez le sable uni, le sable droit des interminables plages de l'Océan. Eh bien ! figurez-vous l'Océan lui-même devenu sable au milieu d'un ouragan; imaginez une tempête silencieuse de vagues immobiles en poussière jaune. Elles sont hautes comme des montagnes, ces vagues inégales, différentes, soulevées tout à fait comme des flots déchaînés, et plus grandes encore, et striées comme de la soie. Sur cette mer furieuse, muette et sans mouvement, le dévorant soleil du sud verse sa flamme implacable et directe. Il faut gravir ces lames de cendre d'or,

redescendre, gravir encore, s'efforcer sans cesse, sans repos et sans ombre. Les chevaux ralentissent, enfoncent jusqu'aux genoux, et glissent en dévalant l'autre versant des surprenantes collines.

Nous étions deux amis suivis de huit spahis et de quatre chameaux avec leurs chameliers. Nous ne parlions plus, accablés de chaleur, de fatigue, et desséchés de soif comme ce désert ardent. Soudain un de ces hommes poussa une sorte de cri; tous s'arrêtèrent; et nous demeurâmes immobiles, surpris par un inexplicable phénomène connu des voyageurs en ces contrées perdues.

Quelque part, près de nous, dans une direction indéterminée, un tambour battait, le mystérieux tambour des dunes; il battait distinctement, tantôt plus vibrant, tantôt affaibli, arrêtant, puis reprenant son roulement fantastique.

Les Arabes, épouvantés, se regardaient; et l'un dit, en sa langue : « La mort est sur nous. » Et voilà que tout à coup mon compagnon, mon ami, presque mon frère, tomba de cheval, la tête en avant, foudroyé par une insolation.

Et pendant deux heures, pendant que j'essayais vainement de le sauver, toujours ce tambour insaisissable m'emplissait l'oreille de son bruit monotone, intermittent et incompréhensible ; et je sentais se glisser dans mes os la peur, la vraie peur, la hideuse peur, en face de ce cadavre aimé, dans ce trou incendié par le soleil entre quatre monts de sable, tandis que l'écho inconnu nous jetait, à deux cents lieues de tout village français, le battement rapide du tambour. Ce jour-là, je compris ce que c'était que d'avoir peur; je l'ai su mieux encore une autre fois. ..

Le commandant interrompit le Monteur :

— l'ardon, monsieur, mais ce tambour?

Où'était-ce?

Le voyageur répondit :

— Je n'en sais rien. Personne ne sait. Les officiers, surpris souvent par ce bruit singulier, l'attribuent généralement à l'écho grossi, multiplié, démesurément enflé par les valonnements des dunes, d'une grêle de grains de sable emportés dans le vent et heurtant une touffe d'herbes sèches; car on a toujours remarqué que le phénomène se produit dans le voisinage de petites plantes brûlées par le soleil, et dures comme du parchemin.

Go tambour ne serait donc qu'une sorte

de mirage du son. Yoilà tout. Mais je n'appris cela que plus tard.

J'arrive à ma seconde émotion.

G'était l'hiver dernier dans une ore " " du nord-est de la France. La nuit vint deux

heures plus tôt, tant le ciel était sombre. J'avais pour guide un paysan qui marchait à mon côté, par un tout petit chemin, sous une voûte de sapins dont le vent déchainé tirait des hurlements. Entre les cimes, je voyais courir des nuages en déroute, des nuages éperdus qui semblaient fuir devant une épouvante. Parfois, sous une immense rafale, toute la forêt s'inclinait dans le même sens avec un gémissement de souffrance; et le froid m'envahissait, malgré mon pas rapide et mon lourd vêtement.

Nous devions souper et coucher chez un garde forestier dont la maison n'était plus éloignée de nous. J'allais là pour chasser. Mon guide, parfois, levait les yeux et murmurait : « Triste temps ! » Puis il me parla des gens chez qui nous arrivions. Le père avait tué un braconnier deux ans auparavant, et, depuis ce temps, il semblait sombre, comme hanté d'un souvenir. Ses deux fils, mariés, vivaient avec lui.

Les ténèbres étaient profondes. Je ne voyais rien devant moi, ni autour de moi, et toute la branchure des arbres entrechoqués emplissait la nuit d'une rumeur incessante. Enfin, j'aperçus une lumière, et bientôt mon compagnon heurtait une porte. Des cris aigus de femmes nous répondirent. Puis, une voix d'homme, une voix

étranglée, demanda : « Où va là ? » Mon guide se nomma. Nous entrâmes. Ce fut un inoubliable tableau.

Un vieux homme à cheveux blancs, à l'œil fou, le fusil chargé dans la main, nous attendait debout au milieu de la cuisine, tandis que deux grands gaillards, armés de haches, gardaient la porte. Je distinguai dans les coins sombres deux femmes à genoux, le visage caché contre le mur.

On s'expliqua. Le vieux remit son arme contre le mur et ordonna de préparer ma chambre ; puis, comme les femmes ne bougeaient point, il me dit brusquement :

— Voyez-vous, monsieur, j'ai tué un homme, voilà deux ans cette nuit. L'autre année, il est revenu m'appeler. Je l'attends encore ce soir.

Puis il ajouta d'un ton qui me fit sou- rire :

— Aussi, nous ne sommes pas tran-
quilles.

Je le rassurai comme je pus, heureux d'être venu justement ce soir-là, et d'assis- ter au spectacle de cette terreur supers- titieuse. Je racontai des histoires, et je parvins à calmer à peu près tout le monde. Près du foyer, un vieux chien presque aveugle et mou.stachu, un de ces chiens qui ressemblent à des gens qu'on connaît, dor- mait le nez dans ses pattes.

Au dehors, lac tempête acharnée battait la petite maison, et, par un étroit carreau, une sorte de judas placé près de la porte, je voyais soudain tout un fouillis d'arbres bousculés par le vent .i la lueur de grands éclairs.

malgré mes efforts, je sentais bien qu'une terreur profonde tenait ces gens, et chaque fois que je cessais de parler, toutes les oreilles écoutaient au loin. Las d'assis- ter à ces craintes imbéciles, j'allais deman- der à me coucher, quand le vieux garde tout à coup fit un bond de sa chaise, saisit de nouveau son fusil, en begayant d'une voix égarée : < Le voilà! lo voilà! Je l'en- tends! » Les deux femmes retombèrent à genoux dans leurs coins, en se cachant le

visage; et les fils reprirent leurs hache.. J'«allais tenter encore de les apaiser, quand le chien endormi s'évoillabrusquiemment et, levant sa tête, tendant le cou, regardant vers le feu de son œil presque éteint, il poussa un de ces lugobres hurlements qiii font tressaillir les voyageurs, le soir, dans la campagne. Tous les yeux sè portèrent

sur lui, il restait maintenant immobile, dressé sur ses pattes comme hanté d'une

vision, et il se remit à hurler vers quelque chose d'invisible, d'inconnu, d'affreux sans doute, car tout son poil se hérissait. Le garde, livide, cria: < Il le sent! il le sent! il était là quand je l'ai tue. » Et les femmes égarees se mirent, toutes les deux, à hurler avec le chien.

Malgré moi, un grand frisson me cou- rit entre les épaules. Cette vision de l'animal dans ce lieu, à cette heure, au milieu de ces gens eperdus, était effrayante à voir.

Alors, pendant une heure, le chien hurla sans bouger; il hurla comme dans l'angoisse d'un rêve ; et la peur, l'épouvantable peur entraînait en moi; la peur de quoi? C'était la peur, voilà tout.

Nous restions immobiles, livides, dans l'attente d'un événement affreux, l'oreille

tendue, le cœur battant, bouleversés au moindre bruit. Et le chien se mit à tour-

ner autour de la pièce, en sentant les murs et gémissant toujours. Cette bête nous rendait fous ! Alors, le paysan qui m'avait amené, se jeta sur elle, dans une sorte de paroxysme de terreur furieuse, et, ouvrant une porte donnant sur une petite cour, jeta l'animal dehors.

Il se tut aussitôt; et nous restâmes plongés dans un silence plus terrifiant encore. Et soudain, tous ensemble, nous eûmes une sorte de sursaut: un étreignement contre le mur du dehors vers la forêt; puis il passa contre la porte, qu'il sembla tâter, d'une main hésitante; puis on n'entendit plus rien pendant deux minutes qui firent de nous des insensés ; puis il revint, frôlant toujours la muraille ; et il gratta légèrement, comme ferait un enfant avec son ongle; puis soudain une tête apparut contre la vitre du judas, une tête blanche, avec des yeux lumineux comme ceux des fauves. Et un son sortit de sa bouche, un son indistinct, un murmure plaintif.

Alors un bruit formidable éclata dans la cuisine. Le vieux garde avait tiré. Et aussitôt les fils se précipitèrent, bouchèrent le judas en dressant la grande table qu'ils assujettirent avec le buffet.

Et je vous jure qu'au fracas du coup de fusil que je n'attendais point, j'eus une telle angoisse du cœur, de l'âme et du corps, que je me sentis défaillir, prêt à mourir de peur.

Nous restâmes là jusqu'à l'aurore, incapables de bouger, de dire un mot, crispés dans un affolement indicible.

On n'osa débarricader la sortie qu'en apercevant, par la fente d'un auvent, un mince rayon de jour.

Au pied du mur, contre la porte, le vieux chien gisait, la gueule brisée d'une balle.

Il était sorti de la cour en creusant un trou sous une palissade.

L'homme au visage brun se tut; puis il ajouta :

— Cette nuit-là pourtant, je ne courus aucun danger ; mais j'aimerais mieux recommencer toutes les heures où j'ai affronté les plus terribles périls, que la seule minute du coup de fusil sur la tête barbue du judas.

Farce normande

La procession se déroulait dans le chemin creux ombragé par les grands arbres poussés sur les talus des fermes. Les jeunes mariés venaient d'abord, puis les parents, puis les invités, puis les pauvres du pays, et les gamins qui tournaient autour du défilé, comme des mouches, passaient entre les rangs, grimpaient aux branches pour mieux voir.

Le marié était un beau gars, Jean Patu, le plus riche fermier du pays. C'était, avant tout, un ciasseur frénétique qui perdait le bon sens à satisfaire cette passion, et dépensait de l'argent gros comme lui pour ses chiens, ses gardes, ses furets et ses fusils.

La mariée, Rosalie Roussel, avait été fort courtisée par tous les partis des environs, car on la trouvait avenante, et on la savait bien dotée; mais elle avait choisi Patu, peut-être parce qu'il lui plaisait mieux que les autres, mais plutôt encore, en Normandie, parce qu'il avait plus d'écus.

Lorsqu'ils tourneront la grande barrière de la ferme maritale, quarante coups de fusil éclatèrent sans qu'on vit les tireurs cachés dans les fossés. A ce bruit, une grosse gaieté saisit les hommes qui gigotèrent lourdement en leurs habits de fête; et Patu, quittant sa femme, sauta sur un valet qu'il apercevait derrière un arbre, empoigna son arme, et lâcha lui-même un coup de feu en gambadant comme un poulain.

Puis on se remit en route sous les pommiers déjà lourds de fruits, à travers l'herbe haute, au milieu des veaux qui regardaient de leurs gros yeux, se levaient lentement et restaient debout, le mufle tendu vers la noce.

Les hommes redevenaient gaiement en approchant du repas. Les uns, les riches, étaient coiffés de hauts chapeaux de soie luisants, qui semblaient dépassés en ce lieu; les autres portaient d'anciens couvre-chefs à poils longs, qu'on aurait dits en peau de taupe; les plus humbles étaient couronnés de casquettes.

Toutes les femmes avaient des châles lâchés dans le dos, et dont elles tenaient les bouts sur leurs bras avec cérémonie. Ils étaient rouges, bigarrés, flamboyants, ces châles; et leur éclat

semblait étonner les poules noires sur le fumier, les canards au bord de la mare, et les pigeons sur les toits de chaume.

Tout le vert de la campagne, le Yert de l'herbe et des arbres, semblait exaspéré au contact de cette pourpre ardente et les deux couleurs ainsi voisines devenaient aveuglantes sous le feu du soleil de midi. La grande ferme paraissait attendre là-bas, au bout de la voûte des pommiers. Une sorte de fumée sortait de la porte et des fenêtres ouvertes, et une odeur épaisse de manseaille s'exhalait du vaste bâtiment,

de toutes ses ouvertures, des murs eux-mêmes.

Gomme un serpent, la suite des invités s'allongeait à travers la cour. Les premiers, atteignant la maison, brisaient la chaîne, s'éparpillaient, tandis que là-bas il en entrerait toujours par la barrière ouverte. Les fossés maintenant étaient garnis de gamins et de pauvres curieux; et les coups de fusil ne cessaient pas, éclatant de tous les côtés à la fois, mêlant à l'air une buée de poudre et cette odeur qui grise comme de l'absinthe.

Devant la porte, les femmes tapaient sur leurs robes pour en faire tomber la poussière, dénouaient les oriflammes qui servaient de rubans à leurs chapeaux, défaisaient leurs châles et les posaient sur leurs bras, puis entraient dans la maison pour se débarrasser définitivement de ces ornements.

La table était mise dans la grande cuisine, qui pouvait contenir cent personnes. On s'assit à deux heures. A huit heures on mangeait encore. Les hommes déboutonnés, en bras de chemise, la face rougie, engloutissaient comme des gouffres. Le cidre jaune luisait, joyeux, clair et doré, dans les grands verres, à côté du vin coloré,

du vin sombre, couleur de sang.

Entre chaque plat on faisait un trou, le trou normand, avec un verre d'eau-de-vie qui jetait du feu dans les corps et de la folie dans les têtes.

De temps en temps, un convive plein comme une barrique, sortait jusqu'aux arbres prochains, se soulageait, puis re- trait avec une faim nouvelle aux dents.

Les fermières, écarlates, oppressées, les corsages tendus comme des ballons, coupés en deux par le corset, gonflées de haut et du bas, restaient à table par pudeur. Mais une d'elles, plus gênée, étant sortie, toutes alors se levèrent à la suite. Les filles revenaient plus joyeuses, prêtes à rire. Et les lourdes plaisanteries commencent.

N'étaient des bordées d'obscénités lâchées à travers la table, et toutes sur la nuit nuptiale. L'arsenal de l'esprit paysan fut vidé. Depuis cent ans, les mêmes grogneries servaient aux mêmes occasions, et, bien que chacun les connût, elles portaient encore, faisaient partir en un rire retentissant les deux enfilées de convives. Un vieux à cheveux gris appelait : « Les voyageurs pour Mézidon en voiture . Et

n'étaient des huilements de gaieté.

Tout au bout de la table, quatre gars, des voisins, préparaient des farces aux mariés, et ils semblaient en tenir une

bonne; tant ils trépassaient en chuchotant.

L'un d'eux, soudain, profitant d'un moment de calme, cria :

— C'est les braconniers qui vont s'en donner c'te nuit, avec la lune qu'y a !.. Dis donc, Jean, c'est pas c'te lune-là qu'tu guetteras, toi ?

Le marié, brusquement, se tourna :

— Qu'i z'y viennent, les braconniers ! Mais l'autre se mit à rire :

— Ah ! i peuvent y venir; tu quitteras pas ta besogne pour sa!

Toute la tablée fut secouée par la joie.

Le sol en trembla, les verres vibrèrent.

Mais le marié, à l'idée qu'on pouvait profiter de sa noce pour braconner chez lui, devint furieux :

— J'te dis qu'ça : qu'i z'y viennent !

Alors ce fut une pluie de polissonneries à double sens qui faisaient un peu rougir la mariée, toute frémissante d'attente.

Puis, quand on eut bu des barils d'eau- de-vie, chacun partit se coucher; et les jeunes époux entrèrent en leur chambre, située au rez-de-chaussée, comme toutes les chambres de ferme; et, comme il y faisait un peu chaud, ils ouvrirent la fenêtre et fermèrent l'auvent. Une petite lampe de mauvais goût, cadeau du père de la femme, brûlait sur la commode ; et

le lit était prêt à recevoir le couple nouveau, qui ne mettait point à son premier embrassement tout le cérémonial des bourgeois dans les villes.

Déjà la jeune femme avait enlevé sa coiffure et sa robe, et elle demeurait en jupon, délaçant ses bottines, tandis que Jean achevait un cigare, en regardant de coin sa compagne.

Il la guettait d'un œil luisant, plus sensuel que tendre ; car il la désirait plutôt qu'il ne l'aimait ; et, soudain, d'un mouvement brusque, comme un homme qui va se mettre à l'ouvrage, il enleva son habit.

Elle avait défaits ses bottines, et maintenant elle retirait ses bas, puis elle lui dit, le tutoyant depuis l'enfance : « Va te cacher là-bas, derrière les rideaux, que j' me mette au lit ».

Il fit mine de refuser, puis il y alla d'un air sournois, et se dissimula, sauf la tête. Elle riait, voulait envelopper ses yeux, et ils jouaient d'une façon amoureuse et gaie, sans pudeur apprise et sans gêne.

Pour finir il céda ; alors, en une se-

conds, elle dénoua son dernier jupon, qui

glissa le long de ses jambes, tomba au-

tour de ses pieds et s'aplatit en rond par terre. Elle l'y laissa, l'enjamba, nue sous la

chemise flottante et elle se glissa dans le)

lit, dont les ressorts chantèrent sous son poids.

Aussitôt il arriva, déchaussé lui-même, en pantalon, et il se courbait vers sa femme , cherchant ses lèvres qu'elle cachait dans l'oreiller, quand un coup de feu retentit au loin, dans la direction du bois des Râpées, lui sembla-t-il.

Il se redressa inquiet, le cœur crispé, et, courant à la fenêtre, il décrocha l'auvent.

la pleine lune baignait la cour d'une lumière jaune. L'ombre des pommiers faisait des taches sombres à leur pied; et, au loin, la campagne, couverte de moissons mûres, luisait.

Gomme Jean s'était penché au dehors, épiant toutes les rumeurs de la nuit, deux bras nus vinrent se nouer sous son cou, et sa femme, le tirant en arrière, murmura

« Laisse donc, qu'est-ce que ça fait, viens- t'en. »

Il se retourna, la saisit, l'étreignit, la palpant sous la toile légère ; et, l'enlevant dans ses bras robustes, il l'emporta vers leur couche.

Au moment où il la posait sur le lit, qui plia sous le poids, une nouvelle détonation, plus proche celle-là, retentit.

Alors Jean, secoué d'une colère tumultueuse, jura : « Non de D. ! ils croient que je ne sortirai pas à cause de toi?... Attends, attends! » Il se chaussa, décrocha son fusil toujours pendu à portée de sa

main, et, comme sa femme se traînait à ses genoux et le suppliait, éperdue, il se dégagea vivement, courut à la fenêtre et sauta dans la cour.

Elle attendit une heure, deux heures, jusqu'au jour. Son mari ne rentra pas. Alors elle perdit la tête, appela, raconta la fureur de Jean et sa course après les braconniers.

Àussitôt les valets, les charretiers, les gens partirent à la recherche du maître.

On le retrouva à deux lieues de la ferme, ficelé des pieds à la tête, à moitié mort de fureur, son fusil tordu, sa culotte à l'envers, avec trois lièvres trépassés autour du cou et une pancarte sur la poitrine :

« Oui va à la chasse, perd sa place. »

Et, plus tard, quand il racontait cette nuit d'épousailles, il ajoutait : « Oh! pour une farce ! c'était une bonne farce. Ils m'ont pris dans un collet comme un lapin, les salauds, et ils m'ont caché la tête dans un sac. Mais si je les ai eus un jour, gare à eux ! »

Et voilà comment on s'amuse, les jours de noce, au pays normand

Les sabots

Le vieux curé bredouillait les derniers mots de son sermon au-dessus des bonnets blancs des paysannes et des cheveux rudes ou pommadés des paysans. Les grands papiers des fermières venues de loin pour la messe étaient posés à terre à côté d'elles ; et la lourde chaleur d'un jour de juillet dégageait de tout le monde une odeur de bétail, un fumet de troupeau. Les voix des coqs entraient par la grande porte ouverte, et aussi les meuglements des vaches cou-

• chées dans un champ voisin. Parfois un souffle d'air chargé d'arômes des champs s'engouffrait sous le portail et, en soule-]

vant sur son passage les longs rubans des coiffures, il allait faire vaciller sur l'autel les petites flammes jaunes au bout des cierges... « Gomme le désire le bon Dieu. Ainsi soit-il ! » prononçait le prêtre. Puis il se tut, ouvrit un livre et se mit, comme chaque semaine, à recommander à ses ouailles les petites affaires intimes de la commune. C'était un vieux homme à cheveux blancs qui administrait la paroisse depuis bientôt quarante ans, et le prône lui servait pour communiquer familièrement avec tout son monde.

Il reprit : « le recommande à vos prières Désiré Yallin, qu'est bien malade et aussi la Paumelle qui ne se remet pas vite de ses couches. »

Il ne savait plus ; il cherchait les bouts de papier posés dans un bréviaire. Il en retrouva deux enfin, et continua : « Il ne faut pas que les garçons et les filles viennent comme ça, le soir, dans le cimetière, ou bien je préviendrai le garde champêtre.

— fl. Gésaire Omont voudrait bien trouver une jeune fille honnête comme serrante. » Il réfléchit encore quelques secondes, puis ajouta : « C'est tout, mes frères, c'est la grâce que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Et il descendit de la chaire pour terminer sa messe.

Quand les Malandain furent rentrés dans leur chaumière, la dernière du hameau de la Sablière, sur la route de Fourville, le père, un vieux petit paysan sec et ridé, s'assit devant la table, pendant que sa femme décrochait la marmite et que sa fille Mde-laïde prenait dans le buffet

les verres et les assiettes, et il dit : « Ça s'rait p'tête bon, c'te place chez maitr' Omont, vu que le v'là veuf, que sa bru l'aime pas, qu'il est seul et qu'il a d'quoi. J'ferions p'tête ben d'y envoyer Adélaïde. »

La femme posa sur la table la marmite toute noire, enleva le couvercle, et, pendant que montait au plafond une vapeur de soupe pleine d'une odeur de choux, elle réfléchit.

L'homme reprit : « Il a d'quoi, pour sûr. Mais qu'il faudrait être dégourdi et qu'Adélaïde n'est pas an brin. »

La femme alors articula : « J'pourrions voir tout d'même. » Puis, se tournant vers sa fille, une gaillarde à l'air niais, aux cheveux jaunes, aux grosses joues rouges comme la peau des pommes, elle cria :

« j'entends, gTâlldebête. T'iras chez maitr' Omont t'proposer comme servante, et tu diras tout c'qu'il te commandera. »

La fille se mit à rire sottement sans répondre. Puis tous trois commencèrent à manger.

Au bout de dix minutes, le père reprit : « Écoute un mot, la fille, et tâche d'n' point te mettre en défaut sur ce que j'vas te dire. ... »

Et il lui traça en termes lents et minutieux toute une règle de conduite, prévoyant les moindres détails, la préparant à cette conquête d'un vieux veuf mal avec sa famille.

La mère avait cessé de manger pour écouter, et elle demeurait, la fourchette à la main, les yeux sur son homme et sur sa fille tour à tour, suivant cette instruction avec une attention concentrée et muette.

Adélaïde restait inerte, le regard errant et vague, docile et stupide.

Dès que le repas fut terminé, la mère lui fit mettre son bonnet; et elles partirent toutes deux pour aller trouver M. Flésaire Omont. Il habitait une sorte de petit pavillon de briques adossé aux bâtiments d'exploitation qu'occupaient ses fermiers. Paril s'était retiré du faire-valoir, pour vivre

de ses rentes.

Il avait environ cinquante-cinq ans ; il était gros , jovial et bourru comme un homme riche. Il riait et criait à faire tomber les murs, buvait du cidre et de l'eau-de-vie à pleins verres, et passait encore pour chaud, malgré son âge.

Il aimait à se promener dans les champs,

les mains derrière le dos, enfonçant ses sabots de bois dans la terre grasse, considérant la levée du blé ou la floraison des colzas d'un œil d'amateur à son aise, qui aime ça, mais qui ne se la foule plus.

On disait de lui : « G'est un père Bon-Temps, qui n'est pas bien levé tons les jours. »

Il reçut les deux femmes, le ventre à table, achevant son café. Et, se renversant, il demanda :

— Ou'est-ce que vous désirez? La mère prit la parole :

— G'est not' fille Adélaïde que j'viens vous proposer pour servante, vu c'qu'a dit çu matin monsieur le curé. »

Maitre Omont considéra la fille, puis, brusquement : « Ouelàge qu'elle a, c'te grande bique-là? »

« — Yingt-un ans à la Saint-Michel, monsieur Omont. »

« — G'est bien ; all'aura quinze francs par mois et l'fricot. J'l'attends d'main, pour faire ma soupe du matin. o

Et il congédia les deux femmes. Adélaïde entra en fonctions le lende-

main et se mit à travailler dur, sans dire un mot, comme elle faisait chez ses parents.

Vers neuf heures, comme elle nettoyait les carreaux de la cuisine, monsieur Omont la héla.

« — Adélaïde ! »

Elle accourut. « de v'là, not'maitre. » Dès qu'elle fut en face de lui, les mains

rouges et abandonnées, l'œil troublé, il déclara : « Écoute un peu, qu'il n'y ait pas d'erreur entre nous. T'es ma servante, mais rien de plus. j'entends. Nous ne mèlerons point nos sabots:

— Oui, not' maitre.

— Ghacun sa place, ma fille, t'as ta cuisine; j'ai ma salle. A part ça, tout sera pour té comme pour më. G'estconvenu?

— Oui, not' maitre.

— Allons, c'est bien, va à ton ouvrage. Et elle alla reprendre sa besogne.

A midi elle .servit le diner du maitre dans sa petite salle à papier peint, puis, quand la soupe fut sur la table, elle alla prévenir M. Omont.

« — G'est servi, not' maitre. i

Il entra, s'assit, regarda autour de lui, déplia sa serviette, hesita une seconde, puis, d'une voix de tonnerre :

« — Adélaïde 1 »

Elle arriva, effarée. Il cria comme s'il

allait la massacrer. « Eh bien, nom de D... et té, ousqu'est ta place? »

c — Mais... not' maitre... »

Il hurlait : c J'aime pas manger tout seul, nom de D... ; tu vas te mett' là ou bien foutre le camp si tu n'veux pas. la cher- cher t'nassiette et ton verre. »

Épouvantée, elle apporta son couvert en balbutiant : « Ile v'là, not' maitre. »

Et elle s'assit en face de lui.

Alors il devint jovial; il trinquait, tapait sur la table, racontait des histoires qu'elle Jcoutait les yeux baissés, sans oser pro- noncer un mot.

De temps en temps elle se levait pour aller chercher du pain, du cidre, des as- siettes.

En apportant le café, elle ne déposa qu'une tasse devant lui; alors, repris de colère, il grogna

— Eh bien, et pour té?

— J'n'en prends point, not' maitre.

— Pourquoi que tu n'en prends point t

— Parce que je l'aime point.

Àlors il éclata de nouveau: « J'aime pas prend' mon café tout seul, nom de D... Si tu n'veux pas t'mett' à en prendre itou, tu vas foutre le camp, nom de D... Ya cher- cher une tasse et plus vite que ça. a

Elle alla chercher une tasse, se rassit, goûta la noire liqueur, fit la grimace, mais, sous l'œil furieux du maitre, avala jusqu'au bout. Puis il lui fallut boire le premier verre d'eau-de-vie de la rincette, le second du pousse-rincette, et le troisième du coup- de-pied-au-cul.

Et fl. Omont la congédia. < la laver ta vaisselle maintenant, t'es une bonne fille. »

Il en fut de même au diner. Puis elle dut faire sa partie de dominos ; puis il l'en- voya se mettre au lit.

c — Ya te coucher, je monterai tout à l'heure. >

Et elle gagna sa Chambre, une man- sarde s0us le toit. Elle fit sa prière, se dé- vêtit et se glis.«a dans ses draps.

Mais soudain elle bondit, effarée. Un cri furieux faisait trembler la maison.

— Adélaïde?

Elle ouvrit sa porte et répondit de son grenier :

« — de v'là, not' maitre. »

— Ousquet'es?

— Mais j'suis dans mon lit, donc, not' maitre.

Alors il vociféra : « Yeux-tu bien des- cendre, nom de D. .. J'aime pas coucher tout seul, nom de D..., et si tu n'veux point, tu vas me foutre le camp, nom de D... »

Alors, elle répondit d'en haut, éperdue, cherchant sa chandelle :

c — No v'là, not' maitre 1 »

Et il entendit ses petits sabots décou- verts battre le sapin de l'escalier; et, quand

elle fut arrivée aux dernières marches, il la prit par le bras, et dès qu'elle eut laissé devant la porte ses étroites chaussures de bois à côté des grosses galoches du maître, il la poussa dans sa chambre en grognant:

« — Plus vite que ça, d'ôlic, nom de

Et elle répétait sans cesse, ne sachant plus ce qu'elle disait :

« — de v'là, me v'là, not' maître. »

Six mois après, comme elle allait voir ses parents, un dimanche, son père l'exa- mina curieusement, puis demanda :

— T'es-ti point grosse ? . ”

Elle restait stupide, regardant son ventre, répétant : « Mais non, je n' crois point. »

Alors, il l'interrogea, voulant tout sa- voir :

— Dis-mé si vous n'avez point, quéque soir, mêlé vos sabots?

— Oui, je les onsmelés l'premier soir et puis l'sautres.

— Mais alors t'es pleine, grande fu- taille.

Elle se mit à sangloter, balbutiant

« J'savais ti, mé ? J'savais ti, mé? »

Le père Malandain la, guettait, l'œil éveillé, la mine satisfaite. Il demanda :

— Quéque tu ne savais point ?

Elle prononça, à travers ses pleurs : J'savais ti, mé, que ça se faisait comme ça, d's'éfants ! »

Sa mère rentrait. L'homme articula, sans colère : e La v'là grosse, à c't'heure. › Yais la femme se fâcha, révoltée d'ins- tinct, injuriant à pleine gueule sa fille en larmes, la traitant de « manante › et de

« traînée ›.

Alors le vieux la fit taire. Et comme il prenait sa casquette pour aller causer de leurs affaires avec mait' Césaire Omont, il déclara :

« All' est tout d' même encore pu sotté que j'aurais cru. All' n'savait point c'qu'all' faisait, c'te niente. w•ob

Àu prône du dimanche suivant, le vieux curé publiait les bans de M. Onufre-Cé- saire Omont avec Céleste-àdélaïde Malan- dain.

La rempilleuse

C'était à la fin du diner d'ouverture de chasse chez le marquis de Bertrans. Onze chasseurs, huit jeunes femmes et le médecin du pays étaient assis autour de la grande table illuminée, couverte de fruits et de fleurs.

On vint à parler d'amour, et une grande discussion s'éleva, l'éternelle discussion, pour savoir si on pouvait aimer vraiment une fois ou plusieurs fois. On cita des exemples de gens n'ayant jamais eu qu'un amour sérieux; on cita aussi d'autres exemples de gens ayant aimé souvent, avec violence. Les hommes en général, prétendaient que la passion, comme les maladies, peut frapper plusieurs fois le même être, et le frapper à le tuer si quelque obstacle se dresse devant lui. Bien que cette manière de voir ne fût pas contestable, les femmes, dont l'opinion s'appuyait sur la poésie bien plus que sur l'observation, affirmaient que l'amour, l'amour vrai, le grand amour, ne pouvait tomber qu'une fois sur un mortel, qu'il était semblable à la foudre, cet amour, et qu'un cœur touché par lui demeurait ensuite tellement vidé, ravagé, incendié, qu'aucun autre sentiment puissant, même aucun rêve, n'y pouvait germer de nou-

seau.

Le marquis ayant aimé beaucoup, com-

battait vivement cette croyance :

—Je vous dis, moi, qu'on peut aimer plusieurs fois avec toutes ses forces et toute son Mme. Vous me citez des gens qui se sont tués par amour, comme preuve de l'impossibilité d'une seconde passion. Je vous répondrai que, s'ils n'avaient pas commis cette bêtise de se suicider, ce qui leur enlevait toute chance de rechute, ils se seraient guéris; et ils auraient recommencé, et toujours, jusqu'à leur mort naturelle. Il en est des amoureux comme des ivrognes. Qui a bu boira — qui a aimé aimera. C'est une affaire de tempérament, cela.

On prit pour arbitre le docteur, vieux médecin parisien retiré aux champs, et on le pria de donner son avis.

Justement il n'en avait pas :

— Gomme l'a dit le marquis, c'est une affaire de tempérament ; quant à moi, j'ai eu connaissance d'une passion qui dura cinquante-cinq ans, sans un jour de répit, et qui ne se termina que par la mort.

La marquise battit des mains.

— Est-ce beau cela ! Et quel rêve d'être aimé ainsi ! Quel bonheur de vivre cinquante-cinq ans tout enveloppé de cette affection acharnée et pénétrante ! Comme il a dû être heureux, et bénir la vie, celui qu'on adora de la sorte !

Le médecin sourit :

— En effet, madame, 'vous ne vous trompez pas sur ce point, que l'être aimé fut un homme. Vous le connaissez, c'est

M. Ghouquet, le pharmacien du bourg. Quant à elle, la femme, vous l'avez connue aussi, c'est la vieille rempailleuse de chaises qui venait tous les ans au château. Mais je vais me faire mieux comprendre.

L'enthousiasme des femmes était tombé; et leur visage dégoûté disait : « Pouah ! comme si l'amour n'eût dû frapper que des êtres fins et distingués, seuls dignes de l'intérêt des gens comme il faut.

Le médecin reprit :

— J'ai été appelé, il y a trois mois, au-près de cette vieille Temme, à son lit de mort. Elle était arrivée la veille, dans la

voiture qui lui servait de maison, traînée

par la rosse que vous avez vue, et accompagnée de ses deux grands chiens noirs, ses amis et ses gardiens. Le curé était là. Elle nous fit ses exécuteurs testamentaires, et, pour nous dévoiler le sens de ses volontés dernières, elle nous raconta toute sa vie. Je ne sais rien de plus singulier et de plus poignamment

Son père était rempailleur et sa mère rempailleuse. Elle n'a jamais eu de logis planté en terre.

Toute petite, elle errait, haillonneuse, vermineuse, sordide. On s'arrêtait à l'entrée des villages, le long des fosses; on dételaient la voiture; le cheval broutait; le chien dormait, le museau sur ses pattes; et la petite se roulait dans l'herbe pendant que le père et la mère rafistolaient, à l'ombre des ormes du chemin, tous les vieux sièges de la commune. On ne parlait guère, dans cette demeure ambulante. Après les quelques mots nécessaires pour décider qui ferait le tour des maisons en poussant le cri bien connu : « Remmm-pailleur de chaises ! » on se mettait à tordre la paille, face à face ou côte à côte. Quand l'enfant allait trop loin ou tentait d'entrer en relations avec quelque galopin

du village, la voix colère du père le rappelait : « e deux-tu bien revenir ici, c'fif-pule ! »
C'étaient les seuls mots de tendresse

qu'elle entendait.

Quand elle devint plus grande, on l'envoya faire la récolte des fonds d'égards avariés. Alors elle ébaucha quelques connaissances de place en place avec les quâmins; mais c'étaient alors les parents de ses nouveaux amis qui rappelaient brutalement leurs enfants : « e deux-tu bien venir ici, polisson ! Que je te voie causer avec les va-nu-pieds ! ... »

Souvent les petits gars lui jetaient des

Des dames lui ayant donné quelques sous, elle les sarda soigneusement.

Un jour — elle avait alors onze ans — comme elle passait par ce pays, elle rencontra derrière le cimetière le petit Ghouguet qui pleurait parce qu'un camarade lui avait volé deux liards. Ces larmes d'un petit bourgeois, d'un de ces petits qu'elle

«'imaginait dans sa frêle caboche de déshéritée, être toujours contents et joyeux, la bouleversèrent. Elle s'approcha, et, quand elle connut la raison de sa peine, elle versa entre ses mains toutes ses économies, sept sous, qu'il prit naturellement, en essuyant ses larmes. Alors, folle de joie, elle eut l'audace de l'embrasser. Comme il considérait attentivement sa monnaie, il se laissa faire. Ne se voyant ni repousser ni battue, elle recommença; elle l'embrassa à pleins bras, il plein cœur. Puis elle se sauva.

Où se passa-t-il dans cette misérable tête ? S'est-elle attachée à ce mioche parce qu'elle lui avait sacrifié sa fortune de vagon-bond, ou parce qu'elle lui avait donné son premier baiser tendre ? Le mystère est le même pour les petits que pour les grands.

Pendant des mois, elle rêva de ce coin de cimetière et de ce gamin. Dans l'espérance de le revoir, elle vola ses parents, grappillant un sou par-ci, un sou par-là, sur un rempaillage, ou sur les provisions qu'elle allait acheter.

Quand elle revint, elle avait deux francs dans sa poche, mais elle ne put qu'apercevoir le petit pharmacien, bien propre, derrière les carreaux de la boutique paternelle, entre un bocal rouge et un ténia.

Elle ne l'en aima que davantage, séduite, émue, extasiée par cette gloire de l'eau colorée, cette apothéose des cristaux luisants. Elle garda en elle son souvenir ineffaçable, et, quand elle le rencontra, l'an

suivant, derrière l'école, jouant aux billes avec ses camarades, elle se jeta sur lui, le saisit d'un coup de ses bras, et le baisa avec tant de violence qu'il se mit à hurler de peur. Alors, pour l'apaiser, elle lui donna son argent : trois francs vingt, un vrai trésor, qu'il regardait avec des yeux agrandis.

Il le prit et se laissa caresser tant qu'elle voulut.

Pendant quatre ans encore, elle versa entre ses mains toutes ses réserves, qu'il empochait avec conscience en échange de baisers consentis. Ce fut une fois trente sous, une fois deux francs, une fois douze sous (elle'en pleura de peine et d'humiliation, mais l'année avait été mauvaise) et la dernière fois, cinq francs, une grosse pièce ronde, qui le fit rire d'un rire content. Elle ne pensait plus qu'à lui; et il attendait son retour avec une certaine impatience, courait au-devant d'elle en la voyant, ce qui faisait bondir le cœur de la fillette.

Puis il disparut. On l'avait mis au col-lège. Elle le sut en interrogeant habilement. Alors elle usa d'une diplomatie infinie pour changer l'itinéraire de ses parents et les faire passer par ici au moment des vacances. EU y réussit, mais après un an de ruses. Elle était donc restée deux ans sans le revoir; et elle le reconnut à peine, tant il était changé, grandi, embelli, imposant dans sa tunique à boutons d'or. Il feignit de ne pas la voir et passa fièrement près d'elle.

Elle en pleura pendant deux jours; et

depuis lors elle souffrit sans fin.

Tous les ans elle revenait; passait devant lui sans oser le saluer et sans qu'il daignât même tourner les yeux vers elle. Elle ne savait éperdument. Elle me dit : « C'est le seul homme que j'aie vu sur la terre, mon- sieur le médecin; je ne sais pas si les autres existaient seulement.

Ses parents moururent. Elle continua leur métier, mais elle prit deux chiens au lieu d'un, deux terribles chiens qu'on n'aurait pas osé braver.

Un jour, en rentrant dans ce village où son cœur était resté, elle aperçut une jeune femme qui sortait de la boutique Chouquet au bras de son bien-aimé. Il était marié.

Le soir même, elle se jeta dans la mare qui est sur la place de la Mairie. Un ivrogne attardé la repêcha, et la porta à la pharmacie. Le fils Chouquet descendit en robe de chambre, pour la soigner, et, sans paraître la reconnaître, la déshabilla, la frictionna, puis il lui dit d'une voix dure : « Nais vous êtes folle ! Il ne faut pas être bête comme ça ! Cela suffit pour la guérir. Il lui avait parlé ! Elle était heureuse pour longtemps. Il ne voulut rien recevoir en rémunération de ses soins, bien qu'elle insistât vive-

ment pour le payer.

Et toute sa vie s'écoula ainsi. Elle rempaillait en songeant à Chouquet. Tous les ans, elle l'apercevait derrière ses vitraux. Elle prit l'habitude d'acheter chez lui des provisions de menus médicaments. De la sorte elle le voyait de près, et lui parlait, et lui donnait encore de l'argent.

Gomme je vous l'ai dit en commençant, elle est morte ce printemps. Après m'avoir raconté toute cette triste histoire, elle me pria de remettre à celui qu'elle avait si patiemment aimé toutes les économies de son existence, car elle n'avait travaillé que pour lui, disait-elle, même pour mettre de côté, et être sûre qu'il pense- rait à elle, au moins une fois, quand elle serait morte.

Elle me donna donc deux mille trois cent vingt-sept francs. Je laissai à feu le curé les vingt-sept francs pour l'enterrement, et j'emportai le reste quand elle eut rendu le dernier soupir.

Le lendemain, je me rendis chez les Chouquet. Ils achevaient de déjeuner, en face l'un de l'autre, gros et rouges, fleurissant les produits pharmaceutiques, importants et satisfaits.

On me fit asseoir; on m'offrit un kirsch, que j'acceptai; et je commençai mon discours d'une voix émue, persuadé qu'ils allaient pleurer.

Dès qu'il eut compris qu'il avait été aimé de cette vagabonde, de cette rempailleuse, de cette rouleuse, Ghouquet bondit d'indignation, comme si elle lui avait volé sa réputation; l'estime des honnêtes gens, son honneur intime, quelque chose de délicat qui lui était plus cher que la vie.

Sa femme, aussi exaspérée que lui, répétait : « Cette gueuse! cette gueuse! cette tueuse ! ... » Sans pouvoir trouver autre chose.

Il s'était levé; il marchait à grands pas derrière la table, le bonnet grec chavirant sur une oreille. Il balbutiait : « Comprend-on ça, docteur? Voilà de ces choses horribles pour un homme! Que faire ? Oh ! si je l'avais su de son vivant, je l'aurais fait arrêter par la gendarmerie et l'enfermer en prison. Et elle n'en serait pas sortie, je vous en réponds ! »

Je demeurais stupéfait du résultat de ma démarche pieuse. Je ne savais que dire ni que faire. Mais j'avais à compléter ma mission. Je repris : « Elle m'a chargé de vous remettre ses économies, qui montent à deux mille trois cents francs. Comme ce que je viens de vous apprendre semble vous être fort désagréable, le mieux serait peut-être de donner cet argent aux pauvres. »

Ils me regardaient, l'homme et la femme, pleins de saisissement.

Je tirai l'argent de ma poche, du misé-

nable argent de tous les pays et de toutes les marques, de l'or et des sous mêlés.

Puis je demandai : « Que décidez-vous ? »

Mme Ghouquet parla la première : « C'était, puisque c'était sa dernière volonté, à cette femme... il me semble qu'il nous est bien difficile de refuser. »

Le mari, vaguement confus, reprit :

« Nous pourrions toujours acheter avec ça quelque chose pour nos enfants. »

Je dis d'un air sec : « Comme vous voudrez. »

Il reprit : « Donnez toujours, puisqu'elle vous en a chargé ; nous trouverons bien moyen de l'employer à quelque bonne œuvre. »

Je remis l'argent, je saluai, et je partis.

Le lendemain Chouquet vint me trouveret, brusquement : « Mais elle a laissé ici sa voiture, cette... cette femme. 0»' st-ce que vous en faites, de cette voiture?

« — ilien, prenez-la si vous voulez.

« — Parfait; cela me va; j'en ferai une cabane pour mon potager. »

Il s'en allait. Je le rappelai. « Elle a laissé aussi son mieux cheval et ses deux chiens. Les voulez-vous! » Il s'arréta, surpris : « Ah ! non, par exemple; que voulez-vous que j'en fasse? Disposez-en comme vous voudrez. Et il riait. Puis il me tendit sa main que je serrai. Ouevoulez-vous ? Il ne faut pas dans un pays, que le médecin et le pharmacien soient ennemis.

J'ai gardé les chiens chez moi. Le curé, qui a une grande cour, a pris le cheval. La voiture sert de cabane à Chouquet; et il a acheté cinq obligations de chemin de fer avec l'argent.

Voilà le seul amour profond que j'aie rencontré, dans ma vie. »

Le médecin se tut.

Alors la marquise, qui avait des larmes dans les yeux, soupira : « Décidément, il n'y a que les femmes pour savoir aimer ! »

En mer

On lisait dernièrement dans les journaux les lignes suivantes :

BoULOGNE-SUR-RER, 22 janvier. — On

• nous écrit :

c Un affreux malheur vient de jeter la consternation parmi notre population maritime déjà si éprouvée depuis deux années. Le bateau de pêche commandé par le patron Javel, entrant dans le port, a été jeté à l'Ouest et est venu se briser sur les roches du brise-lames de la jetée.

c malgré les efforts du bateau de sauvetage et des lignes envoyées au moyen du fusil porte-amarre, quatre hommes et le

mousse ont péri.

« Le mauvais temps continue. On craint

de nouveaux sinistres. »

Ouel est ce patron Javel? Est-il le frère du manchot?

Si le pauvre homme roulé par la vague, et mort peut-être sous les débris de son bateau mis en pièces, est celui auquel je pense, il avait assisté, voici dix-huit ans maintenant, à un autre drame, terrible et simple comme sont toujours ces drames formidables des flots.

Javel aîné était alors patron d'un chalutier.

Le chalutier est le bateau de pêche par excellence. Solide à ne craindre aucun temps, le ventre rond, roulé sans cesse par les lames comme un bouchon, toujours dehors, toujours fouetté par les vents durset salés de la Manche, il travaille la mer, infatigable, la voile gonflée, traînant par le flanc un grand filet qui racle le fond de l'Océan, et détache et cueilli toutes les bêtes endormies dans les roches, les poissons plats collés au sable, les crabes lourds aux pattes crochues, les homards aux moustaches pointues.

Ouand la brise est fraîche et la vague courte, le bateau se met à pêcher. Son filet est fixé tout }e long d'une grande tige de bois garnie de fer qu'il laisse descendre au moyen de deux câbles glissant sur deux rouleaux aux deux bouts de l'embarcation.

Et le bateau, dérivant sous le vent et le courant, tire avec lui cet appareil qui ravage et dévaste le sol de la mer.

Javel avait à son bord son frère cadet, quatre hommes et un mousse. Il était sorti de Boulogne par un beau temps clair pour jeter le chalut.

Or, bientôt le vent s'éleva, et une bourrasque survenant força le chalutier à fuir. Il gagna les côtes d'Angleterre; mais la mer démontée battait les falaises, se ruait contre la terre, rendait impossible l'entrée des

- ports. Le petit bateau reprit le large et revint sur les côtes de France. La tempête continuait à faire infranchissables les jetées, enveloppant d'écume, de bruit et de danger tous les abords des refuges.

Le chalutier repartit encore, courant sur le dos des flots, ballotté, secoué, ruisselant, souffleté par des paquets d'eau, mais gail- lard, malgré tout, accoutumé à ces gros temps qui le tenaient parfois cinq ou six jours errant entre les deux pays voisins sans pouvoir aborder l'un ou l'autre.

Puis enfin l'ouragan se calma comme il se trouvait en pleine mer, et, bien que la vague fût encore forte, le patron commanda de jeter le chalut.

Donc le grand engin de pêche fut passé par-dessus bord, et deux hommes à l'avant,

deux hommes à l'arrière, commencèrent à filer sur les rouleaux les amarres qui le

tenaient. Soudain il toucha le fond ; mais

une haute lame inclinant le bateau, Javel cadet, qui se trouvait à l'avant et dirigeait la descente du filet, chancela, et son bras se trouva saisi entre la corde un instant détendue par la secousse et le bois où elle glissait. Il fit un effort désespéré, tâchant de l'autre main de soulever l'amarre, mais le chalut traînait déjà et le câble roidi ne céda point.

L'homme crispé par la douleur appela. Tous accoururent. Son frère quitta la barre. Ils se jetèrent sur la corde, s'efforçant de dégager le membre qu'elle broyait. Ce fut en vain. « Faut

couper », dit un matelot, et il tira de sa poche un large couteau, qui pouvait, en deux coups, sauver le bras de Javel cadet.

hais couper, c'était perdre le chalut, et ce chalut valait de l'argent, beaucoup d'argent, quinze cents francs; et il appartenait à Javel aîné, qui tenait à son avoir.

Il cria, le cœur torturé : Non, coupe pas, attends, je vas lofer. » Et il courut au gouvernail, mettant toute la barre dessous. Le bateau n'obéit qu'à peine, paralysé par ce filet qui immobilisait son impulsion, et entraîne d'ailleurs par la force de la dérive

et du vent.

Javel cadet s'était laissé tomber sur les genoux, les dents serrées, les yeux hagards. Il ne disait rien. Son frère revint, craignant toujours le couteau d'un marin : « At- tends, attends, coupe pas, faut mouiller l'ancre. »

L'ancre fut mouillée, toute la chaîne filée, puis on se mit à virer au cabestan pour détendre les amarres du chalut. Elles s'amollirent, enfin, et on dégagea le bras inerte, sous la manche de laine ensablée.

Javel cadet semblait idiot. On lui retira

la vareuse et on vit une chose horrible, une bouillie de chairs dont le sang jaillissait à flots qu'on eut dit poussés par une pompe. Alors l'homme regarda son bras et murmura : « Foutu ».

Puis, comme l'hémorragie faisait une mare sur le pont du bateau, un des matelots cria : « Il va se vider, faut nouer la veine. »

Alors ils prirent une ficelle, une grosse ficelle brune et goudronnée, et, enlaçant le membre au-dessus de la blessure, ils serrèrent de toute leur force. Les jets de sang s'arrêtaient peu à peu; ils finirent par cesser tout à fait.

Javel cadet se leva, son bras pendait à son côté. Il le prit de l'autre main, le souleva, le tourna, le secoua. Tout était rompu, les os cassés; les muscles seuls retenaient ce morceau de son corps. Il le considéra d'un œil morne, réfléchissant. Puis il s'assit sur une voile pliée, et les camarades lui conseillèrent de mouiller sans cesse la blessure pour empêcher le mal noir.

On mil un seau auprès de lui, et, de mi- nute en minute, il puisait dedans au moyen d'un verre, et baignait l'horrible plaie en laissant couler dessus un petit filet d'eau claire.

— Tu serais mieux en bas, lui dit son frère. Il descendir, mais au bout d'une heure il remonta, ne se sentant pas bien tout seul. Et puis, il préférait le grand air. Il se rassit sur sa voile et recommença à bassiner son bras.

La pêche était bonne. Les larges pois- sons à ventre blanc gisaient à côté de lui, secoués par des spasmes de mort; il les regardait sans cesser d'arroser ses chairs écrasées.

Comme on allait regagner Boulogne, un nouveau coup de vent se dechaina; et le petit bateau recommença sa course fedele,

bondissant et culbutant. Le temps fut gros jusqu'à l'aurore. Àu soleil levant on apercevait de nouveau l'Angleterre, mais, comme la mer était moins dure, on repartit pour la France en louvoyant.

Yers le soir, Javel cadet appela ses ca- marades et leur montra des traces noires, toute une vilaine apparence de pourriture sur la partie du membre qui ne tenait plus à lui.

Les matelots regardaient, disant leur avis.

« — Ça pourrait bien être le Noir »,

pensait l'un.

— Faudrait de l'iau salée là-dessus »,

déclarait un autre.

On apporta donc de l'eau salée et on en versa sur le mal. Le blessé devint livide, grinça des dents, se tordit un peu; mais il ne cria pas. Puis, quand la brûlure se fut calmée :

« Donne-moi ton couteau », dit-il à son frère. Le frère tendit son couteau.

Tiens-moi le bras en l'air, tout drait, tire dessus. »

On fit ce qu'il deilandait.

Alors il se mit à couper lui-même. Il coupait doucement, avec réflexion, tranchant les derniers tendons avec cette lame aiguë, comme un fil de rasoir; et bientôt il n'eut plus qu'un moignon. Il poussa un profond soupir et déclara. « Fallait ça. J'étais foutu ».

Il semblait soulagé et respirait avec force.

Il recommença à verser de l'eau sur le tronçon de membre qui lui restait.

La nuit fut mauvaise encore et on ne put atterrir.

Ouandle jour parut, le cadet prit son bras détaché et l'examina longuement. La putréfaction se déclarait. Les camarades vinrent aussi l'examiner, et ils se le passaient de main en main, le tâtaient, le retournaient, le flairaient.

Son frère dit : « Faut jeter ça à la mer à c't'heure. » ,

Mais Javel cadet se fâcha : Ah! mais non, ah! mais non. J'veux point. C'est moi, pas vrai, puisque c'est mon bras. s

Il le reprit et le posa entre ses jambes.

« — Il va pas moins pourrir , dit l'aîné. Alors une idée vint au blessé. Pour conserver le poisson quand on tenait longtemps la mer, on l'empilait en des barils de sel.

Il demanda : « J' pourrions t'y point l'mettre dans la saumure.

« Ça, c'est vrai s, déclarèrent les autres. Alors on vida un des barils, plein déjà de la pêche des jours derniers; et, tout au fond, on déposa le bras. On versa du sel dessus, puis on remplaça, un à un; les pois-

sons.

Un des matelots fit cette plaisanterie :

« Pourvu que je l'vendions point à la

criée. »

lit tout le monde rit, hormis les deux Javel.

Le vent soufflait toujours. On louvoya encore en vue de Boulogne jusqu'au lendemain dix heures. Le blessé continuait sans cesse à jeter de l'eau sur sa plaie.

De temps en temps il se levait et marchait d'un bout à l'autre du bateau.

Son frère, qui tenait la barre, le suivait de l'œil en hochant la tête.

On finit par rentrer au port.

Le médecin examina la blessure et la déclara en bonne voie. Il fit un pansement complet et ordonna le repos. Mais Javel ne voulut pas se coucher sans avoir repris son bras, et il retourna bien vite au port pour retrouver le baril qu'il avait marqué d'une croix.

On le vida devant lui et il ressaisit son membre, bien conservé dans la saumure,

ridé, rafraîchi. Il l'enveloppa dans une serviette emportée à cette intention, et rentra chez lui.

Sa femme et ses enfants examinèrent longuement ce débris du père, tâtant les doigts, enlevant les brins de sel restés sous les ongles ; puis on fit venir le menuisier qui prit mesure pour un petit cercueil.

Le lendemain l'équipage complet du chalutier suivit l'enterrement du bras détaché. Les deux frères, côte à côte, conduisaient le deuil. Le sacristain de la paroisse tenait le cadavre sous son aisselle.

Javel cadet cessa de naviguer. Il obtint un petit emploi dans le port, et, quand il parlait plus tard de son accident, il confiait tout bas à son auditeur : « Si le frère avait voulu couper le chalut, j'aurais encore mon bras, pour sûr. Mais il était regardant à son bien.

Table des matières

Introduction générale.....	7
Chapitre I : La définition des concepts de la traduction.....	Error! Bookmark not defined.
Introduction	11
1. Les éléments introductifs.....	11
1.1. Qu'est ce que la traduction	11
1.2. Les théories descriptives la traduction.....	12
1.2.1. Les précurseurs.....	12
1.2.2. La théorie du polysystème	13
1.3. Traduction et langage	13
1.4. Les procédés de la traduction dans l'œuvre	13
1.4.1. L'emprunt	13
1.4.2. Le calque.....	15
1.4.3. La transposition	16
2. Les éléments théorique	16
2.1. Le sens objet de la traduction.....	16
2.2. Aperçu historique de la traduction	17
2.3. La traduction vers le berbère de Kabylie.....	19
2.4. Biographie de l'auteur	20
2.5. La carrière littéraire et lyrique	20
2.6. Choix du sujet	8
2.7. Point de vue	8
Conclusion.....	22
Chapitre II : La traduction de huit contes	Error! Bookmark not defined.
Introduction	24
Aybub.....	24
Ilef-agi n Morin	26
Taderwict	36
Tugdi (Lxuf).....	39
Asiwel yejjinin Normande	46
Ibaskaren	51
Aeiwed n wejdid.....	57
Deg Yilel.....	64
Conclusion.....	69

Conclusion générale.....	71
Bibliographie.....	73